

Synopsis Royal 1817.

L'ESPION

CHINOIS:

OU, *Fr. 269*

L'ENVOYÉ SECRÉT de la Cour de PÉKIN,

Pour examiner l'Etat présent de l'EUROPE.

Traduit du CHINOIS.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SIXIEME.



A COLOGNE.

MDCCLXIX.

L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

*Le Mandarin Cham-pi-n, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

JE t'avois préparé d'avance à la chute du plenipotentiaire de France: elle a eu son plein effet; brave, & courageux comme il est, il a accepté la première occasion qui s'est présentée de se battre.

Il a fallu l'enfermer dans une chambre; & appeller la garde chez un secrétaire d'état où il se trouvoit, pour lui faire signer un écrit la baïonnette au bout du fusil, par lequel il consent d'oublier qu'il est soldat, pour se souvenir qu'il est ministre.

Comme la politique en Angleterre tire conséquence de tout; il y a des Bretons qui prétendent que cette détention, qui a mis pour quelques minutes la couronne de France aux arrêts, est de bonne augure pour celle d'Angleterre.

Il y en a même qui poussent la supersti-

tion politique jusques à croire qu'à la première bataille entre les deux nations le Roi de France sera fait prisonnier. On m'a parlé néanmoins d'un Lord Anglois qui, malgré l'augure, osa de parier mille guinees que cet événement n'arrivera pas : il dit pour sa raison que Louis XV. ne va point à la guerre.

C'est ainsi que les ministres mettent les couronnes en spectacle dans les Cours étrangères, & que ceux que les souverains y envoient pour faire respecter leur sceptre, sont les premiers à les exposer à la dérision publique.

LETTRE II.

Le Mandarin Kie-tou-na, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

De Pékin.

SUR quelques représentations qui furent adressées dernièrement à la Cour contre la religion Chrétienne, & les ministres qui l'enseignent ici, l'Empereur établit un conseil extraordinaire pour l'examiner. Les Mandarins Chinois qui s'en firent rapporter

L E T T R E II.

le dogme & la morale, la trouverent ridicule, folle, extravagante, dénuée de bon sens & absurde par ses cérémonies : mais incapable de porter aucune atteinte aux loix fondamentales de l'état, parce qu'elle est étaiée de tous côtés par la douceur, la modération & l'humanité, & que l'obéissance & la soumission en font les premiers fondemens. Le vol, l'homicide, le viol, y sont deffendus. Il y est dit, vous ne mentirez point, vous ne calomniez pas, vous n'enlèverez point la femme de votre prochain. L'amour de Dieu, la justice, le renoncement à ses passions y sont recommandés par tout.

D'ailleurs on découvrit que cette religion est fort paisible & aime la tranquillité, de maniere que, sur le rapport qui en fut fait à la Cour, l'Empereur ordonna que les choses resteroient sur le même pied où elles étoient auparavant, & permit aux Bonzes de cette secte de continuer leur résidence à Pékin.

Je t'avoue que je ne comprends pas le contraste qu'il y a de cette religion à ceux qui la professent. J'ai fait faire des perquisitions secrètes sur la conduite domestique de ces Mandarins Chrétiens qui passent les mers, & qui viennent avec tant de peines instruire

des hommes qui ne leur sont attachés par aucuns liens : & j'ai trouvé que ces Ministre du Christ sont vains, orgueilleux, remplis d'ambition, & qu'ils semblent ne respirer que pour prétendre aux rangs, aux honneurs & aux distinctions.

Expliques-moi cette énigme, & si tu peux découvrir quel est leur dessein, fais-le moi savoir : car je ne pense pas que les hommes, dans leurs grands travaux, agissent au hasard. Il y a toujours une cause première qui les fait mouvoir, & le plus souvent cette cause n'est pas celle qu'on s'imagine.

L E T T R E III.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

IL ne falloit point établir de conseil extraordinaire pour examiner le culte des Chrétiens. Toutes les religions sont les mêmes, quant à la pratique de certains devoirs. Rien ne ressemble plus à la morale d'un dogme que celle d'un autre dogme. El-

elles deffendent toutes le vol, le mensonge, la calomnie, & recommandent l'amour du prochain, la charité & l'obéissance. Elles ordonnent la fuite des plaisirs illicites, & de travailler à obtenir la victoire sur ses passions.

S'il y avoit quelque secte qui se démentît dans un seul de ces points, elle périroit; parceque la corruption, qui en seroit la suite, porte avec elle un germe de destruction.

Le dogme de chaque religion peut être différent: mais il faut que la morale soit la même.

Cette uniformité ne doit pas empêcher un sage gouvernement de se précautionner contre une religion étrangere qui, n'étant pas celle de son climat ni celle de ses loix politiques & civiles, peut causer de grandes révolutions dans l'état.

Toutes les sectes, qui cherchent à s'introduire chez un peuple étranger, ne peuvent s'établir que par la soumission. C'est une des premieres maximes politiques du culte nouveau; il faut qu'il s'insinue insensiblement sans tumulte; car s'il faisoit du bruit, le gouvernement public l'entendrait & le banniroit. L'obéissance & la résignation sont donc des qualités nécessaires pour

se maintenir: mais quand elle est une fois établie irrévocablement, que les grands de l'état l'ont embrassée, que le Prince la protège, en un mot quand elle a acquis assez de forces pour exterminer la dominante, c'est alors qu'elle éclate & que, comme un torrent, elle renverse tout.

Cette même religion Chrétienne qui paroît si désintéressée à la Chine, & qui semble n'avoir aucune vue, suivit le même plan auprès des païens. Elle fut longtems dans le silence. Les Empereurs Romains n'en entendirent presque point parler pendant plusieurs siècles. On eut dit qu'elle ne demandoit rien, tant elle paroissoit désintéressée; mais lorsque, dans l'obscurité de la nuit, elle eut fait jouer tous ses ressorts, préparé toutes ses machines, & que ses forces furent égales à celles de la dominante, elle se déclara ouvertement son ennemie & l'abbatit d'un seul coup. Elle rendit Chrétienne toute l'Europe & obligea les souverains à se faire baptiser. Il n'y a point de gouvernement aujourd'hui dans cette partie du monde qui ne suive ses loix. Son ambition ne s'est pas bornée à l'Europe; l'univers entier est entré dans son plan. Elle cherche à asservir l'Asie, l'Afrique & l'Amérique.

Je me prosterne devant la profonde intelligence de notre auguste Empereur, & admire toujours sa sagesse. Mais pourquoi assembler un conseil pour délibérer sur ce qui a déjà été décidé? Nous avons plusieurs édits de nos Empereurs, qui deffendent de bâtir des églises au Christ, & aux Chinois d'embrasser cette religion : voilà qui décide la question.

A l'égard des Missionnaires que tu regardes comme une énigme, leur conduite n'en est pas une. La passion favorite de ces gens-là est l'empire de la domination. C'est un retour d'amour propre sur eux-mêmes, qui devient plus sensible, à proportion des peines & des travaux qui y sont attachés.

Il y a deux manieres de satisfaire sa vanité. L'une est l'empire de la domination du gouvernement temporel, & cet amour propre est celui des Rois; & l'autre la domination du gouvernement spirituel, & cet amour propre est celui des Prêtres. Le sentiment de ce dernier n'en est que plus vif, parcequ'au plaisir qu'il procure en cette vie, il joint l'espérance d'un bonheur éternel dans l'autre.



L E T T R E IV.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Chan-pi-pi, à Londres.*

De Lisbonne.

JE t'écris de Lisbonne. Dieu créa le monde, & dix mille ans après il cracha sur terre, & fit le Portugal. Ce Roïaume est encore plus nouveau que celui d'Espagne: on diroit qu'il sortit hier des mains de la nature.

Les hommes y sont à former, les terres à cultiver, & les arts à créer. C'est l'Amérique de l'Europe. Le Portugal est encore à découvrir.

Je dirois volontiers que ce peuple est au berceau, qu'il ne fait que de naître. Peut-être qu'il fut vieux autrefois: mais il est retombé dans l'enfance.

J'ai remarqué que les gouvernemens Européens ont leurs âges périodiques de force, de foiblesse, de grandeur, & d'avilissement. Les peuples sont tour-à-tour, puissans, foibles, actifs & languissans.

L'état présent du Portugal est l'engourdissement. Je te parlerai de ce peuple dans

plusieurs de mes lettres ; c'est bien la même terre qui porte tous les Européens : mais ces hommes sont bien différens de ceux qui habitent le reste du continent.

L E T T R E V.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pekin.*

De Londres.

J'ALLAI ces jours passés diner chez un Lord de cette ville, qui m'avoit invité depuis longtems. A la fin du repas, après qu'on eût ôté les plats, & servi les bouteilles, un de la compagnie prononça ce mot, *Ob-or-Nob* : c'est une espèce de générale de table, pour avertir les buveurs de se mettre sous les armes, pour commencer les fantés, ou *toft*, comme on les appelle ici.

Il y a pour cela une marche établie : les *toft* politiques passent les premières, ensuite elles vont en se dégradant jusques aux jolies femmes, qui à la fin font tous les honneurs de la table.

Je ne connois rien de mieux imaginé que

les fantés pour ruiner la sienne. On se gorge de vin, jusques à perdre la raison, & on sort presque toujours de table, incommodé de l'embonpoint qu'on vient de souhaiter aux autres. La *toft* de la Famille Royale suffit elle seule, pour enivrer une compagnie. Sur le pied actuel de sa propagation, il est question de neuf rasades, à moins qu'on ne veuille plonger toute la Cour dans un verre de vin.

Il faut que la mesure des fantés que l'on porte, soit géométriquement la même, & qu'il n'y ait pas une ligne de différence dans les rasades, car il est deffendu à qui que ce soit dans une table Angloise de ne pas s'incommoder.

Ces fantés sont ici la source d'une infinité de maladies: elles donnent la goutte, la pierre, & la gravelle: elles tuent la plûpart des Bretons qui crévent à force de fantés.

Il faut pourtant qu'on croie que certaines *toft* peuvent faire du mal, car il est deffendu ici de boire à la santé d'une certaine personne (*).

Les *toft* Angloises ne sont pas sédentaires, elles sont toujours par voie & par chemin; elles voïagent le monde, & parcourent la terre d'un bout à l'autre. Un général qui

(*) Le Prétendant.

est à trois cens lieuës de la Grande Bretagne, enivre ici tous les jours une infinité de gens, qui non seulement n'ont jamais bu avec lui, mais même dont il ignore le nom & l'existence. Il arrive souvent qu'on boit à la santé des morts, & qu'on apprend par la poste, à la suite d'un repas, qu'on a *tosté* des cadavres.

En tems de guerre, il y a une *tost* de plus; on s'enivre à la prospérité des armes de la nation; c'est-à-dire, qu'on dérange sa constitution, dans la proportion qu'on raccommode celle de la République.

Chaque quartier de Londres a une santé qui lui est particuliere; la rue *St. James*, *toste* différemment de celle de *Lombards-Street*; l'enclos de la bourse ne se gorge pas de vin à la santé de la Cour, cette ivrognerie est réservée ici à la qualité.

En France, on boit aux présens; en Angleterre on porte la santé des absens. Je ne saurois te dire si c'est une impolitesse que de *toster* le beau sexe en personne; mais il est certain qu'en Angleterre, on attend que les dames soient sorties de table, pour boire à leur santé.

Il y a telle femme dont la *toste* est si fort à la mode, qu'elle peut se vanter d'avoir enivré plusieurs fois la République entiere à

son honneur & gloire. Cependant ces *tostes* ne sont pas favorables aux jeunes dames; car tandis que les cavaliers s'enivrent à la taverne à force d'avaler leur nom, elles se trouvent sans adorateurs.

On m'a parlé d'une jolie femme de la Cour, qui deffendit à tous les jeunes seigneurs de sa connoissance, de boire à sa santé: cette politique lui réussit. Plusieurs cavaliers qui *tostoient* son nom, depuis le matin jusques au soir, après cette deffense, passant moins de tems à la taverne, étoient plus assidus à sa toilette.

Il y a à l'égard du sexe des *tostes* modestes, & des *tostes* immodestes; c'est-à dire, la santé des femmes qui ont de la vertu, & la santé de celles qui n'ont point de mœurs. Les *tostes* de ces premieres, sont en si petit nombre, qu'elles ne dérangent jamais les cerveaux Bretons; toute la joie des tables Angloises roule sur ces dernieres.

Quoi qu'il y ait un recueil des santés, dont le nombre n'entreroit pas dans un large volume, comme les répétitions sont encore plus nombreuses, on se trouve souvent au dernier feuillet du livre des *tostes*. Alors faute d'amis, on boit à la santé de ses ennemis, car il faut que les Anglois *toisent* en buvant.

On dit qu'un *Club* de buveurs établi sous le règne de la Reine Anne, voulant vuidér des bouteilles, sans se donner la peine d'imaginer tous les jours de nouvelles fantés, forma le diabolique projet de *tofter* l'enfer. On porta d'abord la santé de Lucifer, avec tout le reste de la famille infernale; mais cette *toft* fut bientôt épuisée, car il y a moins de démons, que de damnés. Pour faire durer la débauche, on s'accrocha à ceux qui souffrent des peines éternelles. Le *Club* a déjà bu deux mille tonneaux de vin à la santé des Papes & des Cardinaux qui grillent dans l'enfer depuis l'établissement du Christianisme.

On croit qu'au commencement du siècle prochain, il portera la santé des Moines & des Prêtres Romains; ce qui, à vuë de pais, lui procurera des rasades pour deux ou trois cens ans; & si à la suite de ceux-ci, il boit à la santé des Empereurs, des Rois, des Politiques, des Ministres, & Secrétaires d'Etat, qui sont damnés, il aura de quoi *tofter* jusques à la fin du monde.



L E T T R E VI.

*Le Même au Même à Pékin.**De Londres.*

IL y a ici un animal dont nous ne connoissons point l'espèce à la Chine. On l'appelle l'homme à bonnes fortunes. C'est un être qui s'occupe depuis le matin jusques au soir à faire semblant d'être heureux auprès des femmes. Son travail n'est pas d'avoir des fortunes, mais de persuader aux autres qu'il en a.

Cet homme idéal a des peines réelles; car il faut qu'il s'occupe continuellement à imaginer des stratagèmes, pour soutenir sa réputation; qu'il affecte d'être familier avec des femmes qu'il ne connoît point; & qu'il publie des faveurs qu'il n'a jamais reçues. Il faut qu'il touffe beaucoup, qu'il affecte d'être enrhumé, pour faire comprendre par-là qu'il passe la nuit chez les belles, & qu'il sort de chez elles dès le grand matin; qu'il ait toujours sur lui une douzaine de beaux portraits en mignature, pour donner à entendre qu'il est l'Adonis des originaux; qu'il galope toutes les promenades publiques; car,

si un homme à bonnes fortunes ne se trouvoit pas régulièrement tous les jours à toutes, il perdrait son rang.

Qu'il soit à l'opéra, lorsqu'on tire le rideau; à la comédie de Covent-garden, au milieu de la pièce, & à Drury-lane, lorsqu'on baisse la toile: car ce sont-là les fonctions d'un homme à bonnes fortunes. Un Chinois seroit bien malheureux d'être aussi fortuné que cela.

L E T T R E VII.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

J'ÉTOIS en visite, dernièrement, chez une dame de qualité de cette ville, qui est mariée depuis plusieurs années, lorsqu'un Anglois qui étoit venu, comme moi, pour lui rendre visite, lui demanda combien elle avoit d'enfans. La dame lui répondit qu'elle ne tenoit pas compte de ces minuties-là, quelle n'en savoit rien; mais que, s'il vouloit se donner la peine de le demander à sa fille de chambre, il en seroit d'abord instruit. Tu dois juger par-là si

les femmes Européennes savent ce qui se fait dans leur ménage, puis qu'elles ignorent ce qui se passe dans leur lit.

Une femme du grand monde croiroit se déshonorer, si elle connoissoit l'état de ses affaires: ce soin roule sur un intendant principal. Son mari qu'elle regarde comme le premier domestique de la maison, en partage le soin avec une douzaine de valets: cela s'appelle ici la communauté du mariage.

Les sociétés particulières sont l'image de la société générale; la maison de chaque citoyen est un état dans l'état: ce sont de petites républiques qui forment la grande.

La nature & la religion, en unissant un homme à une femme par le mariage, ont distribué à chacun leurs charges: l'un a ses obligations, & l'autre ses devoirs; ils n'y fauroient manquer, sans troubler l'ordre domestique, & renverser la république.

A la Chine les femmes connoissent là-dessus leur devoir, & ne s'en écartent jamais. Renfermées dans leur domestique, elles passent leur vie dans leur ménage; cette affaire est pour elles la première affaire. Cette morale de l'Himen en Europe n'est point connue: on diroit qu'une femme ne s'unit ici à un homme, que pour n'être tenue à aucune obligation; qu'elle ne se marie,

que pour n'avoir point de devoirs à remplir.

L E T T R E V I I I .

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

LES gouvernemens Européens ne pourvoient pas à la subsistance des citoïens; cette affaire qui devroit être celle de la constitution politique & civile, est toujours celle du hasard: chacun vit comme il peut.

Il y a tout plein de gens en France & en Angleterre qui n'ont point d'existence en propre, ils vivent de la seconde main, leur revenu est fondé sur le superflu des autres.

On dit qu'il y a vingt mille personnes à Paris, & à Londres, qui se levent tous les matins, sans savoir où aller diner. Leur existence qui ne tient qu'à un repas quotidien, se remonte tous les jours, comme une pendule: leur vie n'est composée que de vingt-quatre heures, au bout desquelles ils renaissent de nouveau. Ils doivent à autrui, jusques à l'air qu'ils respirent. Il faut

une sorte de talens pour rendre ainsi le public tributaire de sa propre existence.

Ceux qui tiennent le premier rang parmi ces hommes d'un jour, sont les faiseurs de projets ; ils en ont toujours une demi douzaine tout prêts dans leur portefeuille, pour faire part au premier venu : quoiqu'il soit toujours question d'un profit certain de plusieurs millions, ils vous en cèdent une grande part pour une petite somme qu'ils exigent d'avance. Ce qu'il y a d'admirable dans ce marché-là, c'est qu'ils sont sûrs de la réussite ; ils connoissent les ministres, parlent aux grands, & ont les avenues ouvertes ; ils ont tout, il ne leur manque que de l'argent.

Les seconds sont les gens à secret. Ceux-ci savent faire de l'or & transmuier les métaux ; ils fouillent dans les replis les plus sombres de la physique, la nature n'a rien de caché pour eux. Le profit est encore ici tout clair, pour quelques pièces d'argent ils vous offrent un grand nombre de lingots d'or. Ces derniers commencent à être un peu décriés ; néanmoins ils ont leurs chalans ; car graces à la folie de l'esprit humain, on n'est pas encore revenu du métier de faire de l'or.

Mais le nombre de ceux qui s'adonnent

au grand œuvre à Londres, n'est rien, en comparaison de ceux qui se mêlent du petit œuvre. Les courtiers d'amour dans cette capitale, laissent bien loin derrière eux, ceux qui s'adonnent à toute autre intrigue: c'est le chemin le plus court pour arriver à la fortune. Il y a tout plein d'honnêtes gens aujourd'hui, qui se mêlent de ce métier; un grand nombre de ceux qui occupent des emplois & des postes considérables, n'en jouiroient pas, s'ils avoient ignoré l'art d'accoupler: c'est maintenant l'intrigue par excellence. Il faut convenir que ces derniers intrigans sont très utiles dans la société, sans eux le vice auroit un grand détour à faire, au-lieu que par leur secours il arrive aussi-tôt à son but.

La troisième classe de ceux qui vivent d'emprunt, sont les Parasites de profession, dont les grands ne peuvent pas se passer; car qui vanteroit leurs équipages, leurs chiens, & leurs chevaux? Qui feroit l'apologie de leurs cuisiniers? Qui leur diroit qu'ils ont du goût, des connoissances, & de l'esprit? Il faut être né dans la bouë & la bassesse du néant, pour se soumettre à l'humiliation de mentir continuellement, & les Parasites sont ces hommes bas & rampans.

Je ne parle point des joueurs de profession. Ces intrigans forment une classe à part, & le nombre de ceux-ci à Londres égale celui des étoiles du firmament.

L E T T R E IX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-fe, à Pékin.*

De Londres.

LE vice en Europe est si près de la vertu, que, de l'un à l'autre, il n'y a presque point d'intervale. Les honnêtes gens ici sont ceux qui mettent leur application à empêcher qu'on ne découvre qu'ils ne le sont point.

Je me rendis dernièrement avec le Baronet, dans une assemblée mêlée, qui passe dans Londres pour ce qu'on appelle la bonne compagnie.

Après nous être placés dans la salle & avoir examiné de près la compagnie; tout ce que vous voiez ici, me dit mon compagnon à l'oreille, n'est que de la fausse monnoie. Quoi ! lui dis-je, cet homme habillé de noir, qui a l'air si édifiant, &

qui me paroît être d'église, qui parle continuellement de Dieu, & du néant des choses de ce monde, n'est qu'un imposteur ?

Je ne dis pas tout-à-fait cela, me répondit-il ; le personnage a des vertus. Sa morale pure édifie tous les jours ceux qui conversent avec lui. Il est assidu à ses devoirs & se fait une loi indispensable de remplir ses obligations : mais il a un foible pour cette dame qui est à côté de lui, que la rigidité de sa morale n'a jamais pu déraciner de son cœur.

Et cet homme du monde, ajoutai-je, qui est à deux chaises de la sienne, qui vient de prouver qu'on ne peut être honnête homme & retenir le bien d'autrui, est-ce encore un imposteur ? Non, reprit-il, cet homme a des mœurs. C'est le casuiste le plus rigide que je connoisse sur l'article de la restitution. Il prouve géométriquement qu'on ne sauroit avoir aucune vertu, si l'on est porté par inclination à s'approprier le bien de son prochain. Je ne connois rien de plus édifiant ni de plus énergique, que les argumens qu'il emploie pour prouver cette vérité. Mais il retient lui-même injustement un grand dépôt, qui lui fut confié il y a quelques années, au préjudice du véritable propriétaire : ce qui lui

donne les moïens d'avoir un hon carosse, avec lequel il vient commodément ici exposer sa morale sévère sur le crime abominable qu'on commet, en retenant ce qui ne nous appartient point.

Et ce troisieme, repris-je, qui vient, dans le moment, de lancer un trait si mordant contre l'usure & les usuriers, est-ce encore un homme sans principes? Non, celui-ci, poursuivit-il, a de la morale qu'il emploie ordinairement à décrier les prêts à intérêts avec nantissement. Il ne se contente pas de citer l'évangile à ce sujet, il emploie encore l'autorité des Païens qui les défendoit sous de grandes peines. Il prouve démonstrativement que, dans quelque cas que ce soit, on ne peut, sans blesser son honneur & sa conscience, prendre *six pour cent*; précepte qu'il observe lui-même à la lettre, car il a actuellement chez lui pour dix mille livres sterling de nantissement à vingt-cinq.

Et cette dame d'un certain âge, en face de ce dernier, qui est habillée si modestement, qui baisse sans cesse les yeux, & qui parle continuellement de Dieu, n'aime-t-elle pas ce dont elle parle tant? Oui, me répondit-il, elle est animée d'un vif désir pour cette gloire divine à laquelle elle aspi-

re; elle se met à tout moment en oraison, assiste régulièrement aux prières & passe tous les jours quatre heures à l'église. Il feroit à souhaiter seulement qu'elle ne choisît pas toujours le tems où il y a le plus de monde, que sa dévotion fût pour Dieu & non pas pour les hommes, & que sa charité Chrétienne ne la rendît pas si haute & si impérieuse dans sa maison. Enfin je voudrois que sa dévotion ne désespérât pas tous ceux qui sont autour d'elle; & qu'en aimant Dieu, elle pût souffrir son mari, ses enfans & ses domestiques.

Et cette dame qui est derriere elle, continuai-je, qui vient de dire à ce cavalier, qui est de bout à côté de sa chaise, qu'elle ne peut pas souffrir qu'un homme la regarde en face: est-ce encore un jeu que cette conduite? Non: cette femme est réellement d'une délicatesse inconcevable sur l'amour. Elle arracheroit, je crois, les yeux à un homme qui oseroit lui dire en face qu'il l'aime. Elle est là-dessus en général d'une force supérieure à son sexe: mais elle a un foible inconcevable pour ce jeune ecclésiastique qui est vis-à-vis d'elle. Foible, que toute sa morale n'a pu détruire, & que sa vertu lui reproche envain tous les jours.

Et cette autre, repris-je, qui est à côté,

& qui vient de se déchaîner, il n'y a qu'un moment, contre le luxe, la profusion, la prodigalité & la dépense exorbitante du siècle, qui selon elle arrêtent les progrès de la vertu, parceque l'éducation générale en est gênée; pratique-t-elle elle-même là-dessus tout ce qu'elle débite? Oui, me répondit-il, c'est une femme d'ordre, qui entend l'épargne: on prétend même qu'elle a lu le traité œconomique d'Aristote, exprès pour se perfectionner dans les vertus domestiques. Elle ne connoît ni luxe, ni profusion: aussi épargne-t-elle à son mari des sommes considérables: mais elle en expose au jeu de plus grandes. Il n'y a pas longtems qu'elle perdit dans une nuit l'éducation de trois de ses enfans & la fortune de sa fille ainée, qui à cause de cela ne trouvera plus à se marier, &c. &c.

Voilà, reprit le Baronet, comment les gens chez nous, qui cherchent à se distinguer des autres par des qualités solides, acquièrent de la réputation. Monsieur, lui dis-je, votre vertu ressemble si fort au vice, qu'un Chinois sans mœurs est aussi sage qu'un Européen vertueux.

Selon moi, il n'y a rien de plus dangereux que ces scélératesses couvertes du voile de la religion ou des considérations humai-

nes. Je soutiens qu'en bonne morale le crime nud leur est préférable; parceque sa nudité, qui révolte toujours, fait qu'on l'évite, au-lieu que la gase dont on le couvre fait qu'on le fuit.

L E T T R E X.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Lisbonne.

LE Roi de Portugal a des états immenses. Son domaine s'étend sur les quatre parties du globe. Il régne pour ainsi dire sur l'univers. Son sceptre unit à l'Europe, l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique. La couronne de ce Monarque couvre le monde entier. Les Romains, qui conquièrent toutes les nations de la terre, ne portoient pas si loin leur empire. Cependant ce grand Monarque est si petit, qu'il n'est presque point apperçu en Europe. A peine fait-on que cette monarchie existe dans le continent; c'est qu'elle n'a qu'un très petit nombre de sujets.

Le Portugal est si dépeuplé, que le village

où nous fabriquons notre Porcelaine a plus d'habitans.

Cette dépopulation n'est pas l'effet d'un vice local. Le Portugal est peut-être le país de la terre le plus propre à la propagation de l'espèce humaine. Son ciel est beau & serain, le phisique n'y est pas sujet à ces déréglemens qui gênent la nature dans ses productions: ce deffaut de population tire sa source du sistême du gouvernement. Les loix sur l'agriculture y sont sans vigueur. Il est permis à chaque citoïen de laisser son champ en friche, & à toute la nation de faire de la monarchie un país inculte: or la culture, comme tu l'as vu ailleurs, est la mesure de la population.

Il n'y a ni colons ni ménagers dans ce Roïaume: on n'y seme point, on n'y recueille rien.

La récolte de cette monarchie se fait dans les nouveaux mondes; on la porte toutes les années à Lisbonne dans des sacs de cuir en pièces d'or. C'est avec cette denrée qu'elle se pourvoit de toutes les autres.

Tu vois par-là que cette nation est tous les jours à la veille de mourir de faim. Il suffit pour cela que la récolte manque à deux ou trois nations qui lui fournissent du pain, pour qu'elle n'en ait point; car les

peuples qui font le commerce d'œconomie ne vendent que le superflu de leur subsistance.

Les besoins phisiques doivent se trouver dans l'état principal; ceux de luxe & d'ostentation peuvent se tirer d'ailleurs; mais il faut toujours que la nourriture, & le vêtement soient le fruit de la culture générale. Il est surprenant que des peuples qui se disent policés n'aient point ces notions, & qu'on puisse leur reprocher d'ignorer les premiers élémens du gouvernement politique, & civil.

L E T T R E XI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Londres.

J'AI reçu la lettre suivante par la poste d'un sol. Un courier, qui se charge d'expéditions à un prix si modique, ne peut gueres être porteur de dépêches bien intéressantes: aussi ne te donné-je pas celle-ci pour une pièce qui le soit beaucoup.

J'imagine que c'est une critique du théâtre Anglois, car on s'y sert de toutes sortes

de moiëns pour en censurer les mœurs & les manieres.

„ Monsieur le Chinois,

„ On dit que vous n'avez point de théâtre public à Pékin, & que toutes vos pièces sont des rapsodies, que des farceurs vont jouer dans les maisons, lorsqu'ils y sont appelés. Il me semble que le deffaut d'un tel établissement répond mal à l'idée qu'on a de votre nation, qui passe pour une des plus policées de l'univers.

„ Il n'y a que les spectacles qui distinguent les peuples civilisés de ceux qui ne le sont pas. Les sauvages ne sont tels que parcequ'ils n'en ont point. Si nous autres Anglois, n'avions point les deux théâtres de *Covent-Garden* & de *Drury-Lane*, on nous confondroit avec les peuples les plus barbares du monde. Enfin comment peut-on se donner des mœurs, si l'on n'a point d'école où l'on apprenne à en avoir ? La religion ne les fauroit produire ; car il y a déjà longtemps que les gens d'esprit ne vont plus à l'église, au-lieu qu'ils assistent tous les jours au théâtre.

„ Voici

„ Voici donc la méthode que vous devez observer , pour établir un théâtre dramatique à Pékin.

„ Il faut d'abord choisir un vaste terrain , dans lequel vous ferez construire une grande salle , qui puisse contenir trois ou quatre mille spectateurs ; car il y a toujours plus de monde au théâtre qu'à l'église , & on a observé que la plus mauvaise pièce est plus courue que le meilleur sermon.

„ Vous entourerez cette salle , dans l'intérieur , de plusieurs rangs de loges séparées , afin que les jeunes dames & les cavaliers puissent y jouer ensemble de petites scènes muettes , dans le tems qu'on représentera la grande pièce.

„ Vous y ferez construire une gallerie ; car la réussite des pièces dépend beaucoup des gens de goût qui occupent cette place.

„ Dans le fond de cette salle , vous éleverez une charpente de bois d'environ cinq pieds & demi de haut ; ce qui formera le théâtre. Vous pratiquerez des ouvertures sur cette charpente , afin que l'enfer puisse se rendre quelquefois sur la scène , & que les diables viennent y finir les mauvaises pièces. Le dessus fera

34. L'ESPION CHINOIS.

„ fait en forme de ciel ouvert, afin que
„ les dieux aient la liberté d'y descendre,
„ & viennent s'y mêler avec les acteurs,
„ pour tirer souvent le poëte d'un grand
„ embarras.

„ Vous placerez six grands lustres au-
„ milieu du théâtre, afin que les acteurs y
„ voient à parler; car il est deffendu au
„ grand jour de se montrer sur la scène.
„ Si le soleil y paroïssoit, il gêteroit les
„ meilleures pièces qui, pour être repré-
„ sentées dans le vrai, doivent être jouées
„ au faux-jour.

„ Derrière le théâtre, vous construirez
„ de grands magasins pour les ustenciles
„ & équipages de la scène. Vous y en fe-
„ rez bâtir un, pour y renfermer une ving-
„ taine de nuées, & autant de cieux, pour
„ vous en servir au besoin.

„ A côté de celui-ci vous en établirez
„ un autre, pour y mettre le soleil & la
„ lune du théâtre, avec quelques étoiles.
„ Comme ces astres seront de toile, vous
„ aurez soin que les vers ne mangent point
„ le soleil, & que les rats ne rongent point
„ la lune.

„ Quand vous aurez mis le firmament
„ en sûreté, vous penserez aux élémens
„ de la scène.

„ Comme les princes qui paroissent sur
„ le théâtre, viennent presque toujours des
„ Indes-Orientales ou Occidentales, vous
„ ferez une mer de carton, pour la com-
„ modité des acteurs, laquelle mer vous
„ renfermerez dans un grand vestibule pour
„ ne la lâcher qu'au besoin.

„ Il vous faudra aussi quelques rivières,
„ sans quoi vous jetterez dans un grand
„ embarras le principaux personnages; car,
„ comme le país du théâtre est beaucoup
„ coupé, il vous faut des fleuves: mais
„ cela ne doit pas vous embarrasser; car
„ comme les ondes sont de planches, il n'y
„ a qu'à donner l'entreprise de vos rivie-
„ res à un charpentier.

„ Il vous faut aussi quelques ponts posti-
„ ches, sans quoi les acteurs laisseroient le
„ spectateur au-delà de l'eau.

„ Ce n'est pas le tout que d'avoir la mer
„ & des fleuves, il faut encore une mari-
„ ne; car comment pourroit-on faire débar-
„ quer les Rois des Indes & du Japon sur
„ la scène, s'il n'y avoit point de vais-
„ seaux?

„ On seroit alors obligé de les faire ve-
„ nir dans des calèches, ou sur le dos des
„ chameaux, ce qui feroit beaucoup lan-
„ guir le spectateur, qui seroit obligé d'at-

„ tendre une année entière pour les voir
„ enfin arriver.

„ Dès qu'un principal personnage sera
„ débarqué, vous ferez aussi-tôt jeter l'an-
„ cre, afin que la pièce qu'il doit repré-
„ senter ne fasse point naufrage au port.

„ Il vous faut une demi douzaine de *Taks*
„ dorés pour enlever les princesses qui ont
„ de la vertu, & qui, ne voulant pas se
„ prostituer sur la scène, n'attendent pour
„ s'y résoudre que d'avoir passé la mer.

„ Vous construirez un enclos qui puisse
„ contenir une vingtaine de palais, des jar-
„ dins, des avenues, des plaines à perte
„ de vue, avec de grands bois de haute fu-
„ taie, & vous observerez que le tout en-
„ semble ne contienne que mille lieues de
„ pais.

„ Vous bâtirez aussi un corps de caser-
„ nes pour la milice du théâtre, c'est-à-dire
„ un quartier pour l'infanterie & un autre
„ pour la cavalerie.

„ Il vous faut aussi un arsenal où doivent
„ se trouver toutes sortes d'armes offensi-
„ ves, depuis le gros canon jusqu'au pisto-
„ let inclusivement.

„ Directement derriere le théâtre, vous
„ construirez deux armoires, que vous
„ remplirez de petits instrumens meurtriers;

„ dans l'une vous y placerez les vases, les
„ tasses, les coupes pour empoisonner les
„ personages qui doivent périr, sans répan-
„ dre du sang.

„ Entre ces deux armoires vous laisserez
„ un vuide, pour placer les potences, les
„ gibets, les rouës, les carcans ; car dans
„ un théâtre bien policé, on y doit faire
„ justice régulièrement deux fois la se-
„ maine.

„ Derriere tous ces magasins, vous au-
„ rez un terrain propre à faire un cimetie-
„ re, pour enterrer les héros de la scène.
„ Il faut que l'emplacement soit vaste ; car,
„ dans le grand tragique, il périt réguliè-
„ rement chaque année, par le fer ou par
„ le poison, trois cens Empereurs, autant
„ de Monarques, deux cens Reines, &
„ plus de cent confidentes, sans parler des
„ grands personages qui meurent de leur
„ mort naturelle.

„ Le théâtre & les magasins construits,
„ vous formerez votre compagnie. Votre
„ premier soin doit être le tragique, car il
„ faut commencer par faire pleurer, avant
„ que de faire rire.

„ Vous choisirez des acteurs qui aient la
„ physionomie lugubre, & dont le visage
„ triste forme une espèce de deuil public.

„ Votre premier Aëteur doit avoir une
„ voix de tonnerre, n'importe qu'il soit pe-
„ tit, pourvu qu'il fasse beaucoup de bruit;
„ car la tragédie est une affaire de poitrine.
„ La perfection de cet art consiste à pous-
„ ser de grands cris, & à se démener sur la
„ scène comme un démon.

„ Votre premiere Actrice, pour excel-
„ ler, doit ressembler a une furie, elle doit
„ perdre toute décence, & oublier qu'elle
„ est femme, pour se livrer au désespoir
„ comme un homme. Quand elle écume-
„ roit un peu de rage & de colere, il n'y
„ auroit pas de mal.

„ Pour ce qui est des sujets tragiques, il
„ faut chercher les plus extravagans, &
„ toujours hors de la nature; car celle-ci
„ est trop simple & trop naïve pour émou-
„ voir les sens. Elle fait bâiller à Londres,
„ il y a apparence qu'elle feroit dormir à
„ Pékin.

„ Mais au cas que vous n'aïez plus assez
„ de génies pour composer des tragédies,
„ nous vous enverrons des modeles que
„ vous ne ferez que remplir. C'est ainsi
„ que nous en ufons nous même avec nos
„ voisins les François.

„ Vous ferez parler vos héros sur la scé-
„ ne, différemment que les hommes ordi-

naïres ne parlent. Premièrement, ils doivent chanter, ce qui, en langage de théâtre, s'appelle déclamer. Secondement, ils doivent s'exprimer en termes emphatiques & empoulés, le tout en rimes, ou du moins en cadence.

Il faut mêler vos meilleures tragédies de mauvaises farces; car si vous faisiez pleurer tous les jours vos spectateurs pendant trois heures de suite sans interruption, les fibres de leur visage se retireroient, de manière que les plus excellentes comédies ne pourroient plus après les faire rire.

Habillez vos acteurs le plus extravagament que vous pourrez; le ridicule est nécessaire au théâtre pour ranimer l'attention indolente des spectateurs; sur tout outrez les petites choses qui entrent dans leur ajustement,

Par exemple, si vous faites paroître sur la scène un de vos Empereurs, faites-lui des moustaches qui descendent au-dessous de la poitrine, que son parasol ait dix toises de circonférence, & que son char tienne tout le théâtre.

Quand vous ferez paroître un Roi sur la scène, remplissez-la de gardes. Un Prince qui, en venant raconter ses mal-

„ heurs sur le théâtre, n'a pas une vingtaine de polissons à sa suite, avec de longs bâtons à la main peints en forme de piques, ne sauroit faire aucune impression sur le spectateur.

„ Mais je vous préviens qu'il vous faut des magiciens; car ordinairement le tems est toujours le même au théâtre, & sans eux il ne peut ni pleuvoir ni grêler sur la scène: souvent néanmoins une tempête est nécessaire pour sauver l'honneur d'une pièce.

„ Si vos acteurs n'ont pas la voix assez forte pour émouvoir le spectateur, employez le tonnerre: à la vérité le tonnerre ne fait pas pleurer, mais il effraie; & tout ce qui émeut les sens est du ressort de la tragédie.

„ Outre les magiciens, il vous faut des spectres, car ce n'est pas assez d'agiter & d'émouvoir, il faut encore effraier. Sur tout que vos spectres aient une chemise ensanglantée & qu'ils soient pâles comme la mort. Il ne faut pas qu'ils restent longtems sur le théâtre, ce n'est qu'en passant qu'ils doivent produire leur effet; cependant, s'il le faut, vous les ferez parler: car, si les spectres effraient beaucoup quand ils paroissent.

„ sent , ils épouvantent davantage lorsqu'ils parlent.

„ N'oubliez pas les ombres : il en faut nécessairement ; car une tragédie sans ombres est un corps sans ame.

„ Si vous pouvez vous pourvoir aussi de quelques personnes propres à former des conjurations , cela ne fera que mieux ; car il y a toujours quelque chose à conjurer dans la tragédie , quand ce ne seroit que l'ennui des spectateurs.

„ Si malgré tout cela vos spectateurs ne pleurent point , haussiez vos lustres & faites une scène de nuit. Il est impossible que cela ne vous réussisse ; car on est toujours sombre , lorsqu'on est sans chandelle.

„ Mais ce n'est pas assez de répandre du noir parmi les spectateurs , il faut encore exciter leur pitié.

„ Un Roi malheureux qu'on fait paroître sur la scène , mais à qui il reste encore son Roïaume , ne fait compassion qu'à-demi. Dans les règles de la tragédie , il faut le dépouiller de ses états , le bannir de sa patrie , lui enlever son trône , son sceptre & sa couronne. Si on pouvoit même , pour rendre la scène plus touchante , il faudroit le faire paroître

„ tout nud ou en chemise, cela ne feroit
„ pas mal.

„ Si une Princesse infortunée vient se
„ plaindre de ses malheurs, il feroit bon
„ qu'elle parût sur le théâtre avec deux ou
„ trois de ses enfans qui n'eûssent que sept
„ ou huit ans. Si on pouvoit même ap-
„ prendre à quelqu'un d'eux un petit bout
„ de rôle, dans lequel il dît qu'il n'a man-
„ gé de trois jours, cela feroit un bon
„ effet.

„ Pour achever l'attendrissement, vous
„ ménagerez une prison ou un cachot dans
„ le fond du théâtre, où un de vos acteurs,
„ qui jouera le rôle de roi ou de héros,
„ paroîtra chargé de fers; car vous ne sau-
„ riez croire l'effet qu'une longue chaîne de
„ fer qui traîne sur le théâtre, fait sur le
„ spectateur.

„ Mais la terreur ne suffit pas, il faut
„ encore que la tragédie excite le courage;
„ & pour y parvenir, vous livrerez des
„ combats & ferez de la scène un champ
„ de bataille, que vous laisserez jonché de
„ corps morts.

„ Le dernier acte de la pièce, qui doit
„ faire pleurer tout le monde à chaudes
„ larmes, doit être le plus pathétique &
„ le plus tendre. Vous placerez un grand

„ échafaut au-milieu du théâtre, & si le
„ velours n'est pas cher à la Chine, vous
„ le garnirez de cette étoffe: car un écha-
„ faut & du velours noir font toujours pleu-
„ rer d'avance. Si vous voulez même dans
„ cet endroit faire paroître un boureau, ce-
„ la fera un grand effet.

„ Mais, pour finir la tragédie plus tra-
„ giquement, vous ferez venir tous les ac-
„ teurs qui, dans les deux dernières scé-
„ nes, s'égorgeront tous les uns après les
„ autres, de maniere qu'en un instant le
„ théâtre soit couvert de corps morts. Em-
„ pereurs, Rois, Princes, héros, confi-
„ dens, gardes, &c. tous doivent périr.
„ Vous égorgerez jusques au moucheur de
„ chandelles, afin qu'à la fin de la pièce,
„ n'y voiant plus clair, la plupart des
„ spectateurs se tuent en sortant ”.



L E T T R E XII.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

J'AI eu une seconde attaque de théâtre. Hier le même courier d'un fol, me remit la dépêche suivante.

„ Monsieur le Chinois,

„ Dans l'établissement d'un théâtre à Pé-
„ kin, je ne vous ai parlé que de la tragé-
„ die: mais ce n'est pas assez de divertir le
„ public par des morts, il faut encore le
„ divertir par des vivans. L'établissement
„ comique n'est pas si difficile à former que
„ le tragique: on peut aisément composer
„ une troupe qui fasse rire.

„ Aïez un boufon, un petit-maître, un
„ amoureux, un homme de robe, un finan-
„ cier, un valet, une amoureuse, une con-
„ fidente, un notaire, un prêtre, &c.
„ Pour peu que tous ces acteurs d'ailleurs
„ s'entendent ensemble pour forcer leur
„ rôle, & pour sortir du naturel, vous au-
„ rez une comédie excellente.

„ Il n'est pas absolument nécessaire, en
„ choisissant des sujets, de les suivre mé-
„ thodiquement, comme cela se pratiquoit
„ autrefois : remplissez au contraire vos
„ pièces de petites scènes coupées.

„ N'obligez pas votre spectateur à ré-
„ fléchir : mais amusez-le de manière qu'il
„ puisse entendre une comédie entière,
„ sans être obligé de faire usage de son
„ esprit.

„ Il n'est pas nécessaire de s'énoncer sur
„ la scène, comme on parle dans le monde ;
„ car le théâtre ressembleroit alors à une
„ conversation, ce qui seroit trop naturel.
„ Servez-vous au contraire de termes em-
„ poulés, emphatiques & sur-tout d'an-
„ titheses.

„ En cas qu'une pièce languisse, rani-
„ mez-la par la scène d'un ivrogne : faites-
„ lui faire des grimaces de possédé, car
„ cela est bien moral. S'il le faut mê-
„ me, pour donner dans le comique subli-
„ me, faites-lui cuver son vin sur le théa-
„ tre. Un ivrogne, qui dort une demi-
„ heure dans un fauteuil, empêche que le
„ spectateur ne dorme. Si la scène de l'i-
„ vrogne ne réussissoit pas, substituez à sa
„ place celle d'un cabaretier. Mais si cel-
„ le-ci ne faisoit encore rien, celle d'une

„ d'une troupe de voleurs ou de bandits
„ est inmanquable. Il est impossible d'i-
„ maginer combien ces morceaux choisis
„ sont courus des gens de goût, & sur-
„ tout combien ils sont instructifs : car
„ vous ne sauriez croire combien les jeu-
„ nes gens qui, par exemple, sont enclins
„ à boire, sont portés à se corriger par
„ ces tableaux d'ivrogne. Vous pouvez
„ même, pour aider davantage la scène,
„ mettre un mauvais lieu devant les yeux
„ du spectateur.

„ Quelques intrigues des prisons ne fe-
„ roient pas mal, sur-tout si vous pouviez
„ développer au naturel toutes les horreurs
„ qui se passent dans les cachots.

„ Mais, si vous vouliez quelque chose
„ de plus frappant, vous feriez en sorte
„ que les acteurs se frappassent entre eux.
„ Car quoique les règles de la comédie ne
„ permettent pas de tuer, elles permettent
„ d'affommer à coups de bâton. Il est
„ cependant de conséquence d'avoir de la
„ délicatesse sur le choix de celui que
„ l'on affomme ; car c'est par là qu'on
„ juge si un auteur dramatique a du dis-
„ cernement.

„ Par exemple, si vous pouviez avoir
„ un petit-maître François, & lui donner

„ la battonade comme il faut, votre pièce
„ alors seroit excellente, sans parler des
„ avantages que les mœurs de la nation
„ en retireroient.

„ Eloignez-vous, tant que vous pourrez,
„ dans vos représentations, du vrai & du
„ naïf qui ennuiet à la mort. N'imitiez
„ pas en cela les premiers maîtres du
„ théâtre, qui prenoient toujours pour gui-
„ de la simple nature. Ces gens-là n'a-
„ voient point de goût, ils étoient trop
„ simples & trop naturels.

„ Les modernes ont pris une route nou-
„ velle sur la scène, qui est le vif & le spi-
„ rituel. Il faut plus d'esprit aujourd'hui
„ pour faire une pièce, qu'il n'en falloit
„ autrefois pour en faire une cinquantaine.
„ Il est vrai qu'il y avoit plus de bon sens
„ dans une des anciens, que dans cinquante
„ des modernes. Il faut bien cependant
„ que ce soit la bonne maniere; car nos
„ auteurs ne font applaudis que par-là.

„ Vous aurez un grand soin d'altérer
„ les deffauts que vous mettrez sur la scé-
„ ne. Par exemple, si c'est un avare, un
„ joueur, un superstitieux, un misantrope,
„ un menteur, vous outrerez ces caracté-
„ res de maniere qu'ils ne soient plus re-
„ connoissables.

„ Faites de la comédie un miroir qui re-
„ présente le monde dans ses scènes les plus
„ dégoûtantes; car pourquoi faut-il que la
„ copie ne représente pas en tout l'original?
„ Chargez vos pièces tant que vous pou-
„ rez, mêlez-y deux ou trois intrigues à
„ la fois, sur-tout qu'elles n'aient ni rap-
„ port ni liaison ensemble. Etablissez la
„ confusion, le cahos, & laissez ensuite au
„ lecteur le soin de les démêler.

„ Mais si vous voulez faire réussir
„ généralement toutes vos pièces comi-
„ ques, ayez un valet que vous appellerez
„ ou de tel autre nom qu'il
„ vous plaira: que celui-ci soit un archi-
„ drole, un intrigant, un fourbe; que tou-
„ te la pièce roule sur lui. Qu'il séduise
„ des femmes pour son maître, qu'il lui
„ fasse trouver de l'argent, le marie lui
„ donne le moïen de contracter des dettes,
„ qu'il ait du génie, de l'esprit, & qu'il soit
„ un valet comme il n'y en a point.

„ Emparez-vous du caractère des prin-
„ cipaux citoïens, jouez-les sur le théâtre
„ de maniere qu'ils soient reconnoissables
„ au point de ne pouvoir se tromper: ren-
„ dez-les ridicules, exposez-les aux risées
„ de toute une ville. Il n'importe qu'ils
„ aient des vertus, il suffit pour vous qu'ils
„ aient.

„ aient des deffauts, & c'est par ceux-ci
„ que vous les montrerez.

„ Ne représentez pas toujours la scène
„ du monde, jouëz quelquefois la religion,
„ mais sur-tout ses ministres. Mettez en
„ grande comédie ses misteres, & donnez
„ pour petite pièce des sermons entiers.

„ Mettez en dérision le ciel, il est impos-
„ sible alors que vos comédies ne réus-
„ sissent; car il y a tout plein de gens
„ dans le monde qui aiment qu'on se mo-
„ que de Dieu & de ses saints. Pour avoir
„ un succès plus certain, mettez en comé-
„ die les cérémonies du dogme, les proces-
„ sions & les enterremens.

„ Si la religion ne suffit pas pour faire
„ rire le peuple, jouez la justice; ce sujet
„ est inépuisable, il suffit que vous confon-
„ diez avec elle ceux de ses ministres qui
„ en abusent.

„ Ne craignez point d'exposer sur la scé-
„ ne les sujets les plus difformes & les plus
„ dissolus. Tant pis pour les spectateurs,
„ s'ils y prennent du goût; après tout c'est
„ leur faute, si de tels portraits les ren-
„ dent vicieux. N'avez-vous pas inten-
„ tion de les corriger? Or en fait de
„ morale de théâtre, c'est l'intention qui
„ fait tout.

„ Ce principe posé, faites paroître, si
„ vous voulez, une fille de joie sur la scé-
„ ne, dans une posture indécente, il ne
„ tient même qu'à vous d'y faire placer un
„ lit où, après s'être déshabillée, elle se
„ couche en attendant son amant ; & si
„ vous voulez approcher encore plus de la
„ vérité, faites que cet amant arrive, quit-
„ te ses habits & se couche à côté d'elle.
„ Il est vrai que vous pouvez faire naître
„ un incident pour tirer le rideau sur ce
„ couple amoureux, afin que le spectateur
„ ne voie pas tout-à-fait la chose, mais
„ seulement qu'il sache qu'elle se passe der-
„ rière le théâtre.

„ Afin de rendre la volupté haïssable,
„ n'oubliez pas les baisers ; ils sont essen-
„ tiels sur la scène pour inspirer le dégoût
„ de la débauche. Mais afin que cette mo-
„ rale fasse plus d'effet, il faut que l'acteur,
„ en embrassant une femme, colle sa bou-
„ che sur la sienne, & en se balançant en-
„ semble dans cette posture, fasse durer le
„ baiser trois minutes, qui, selon les ré-
„ gles du drame, sont le tems limité pour
„ un baiser théâtral. Il faut bien démon-
„ trer de l'horreur pour ce vice : & com-
„ ment peut-on dégouter des baisers, si
„ ce n'est en baisant ?

„ Vous appercevez-vous que les baisers
„ ne prennent pas assez de puissance sur
„ l'esprit des assistans, permettez à vos ac-
„ teurs certaines libertés. Par exemple ,
„ si une femme résiste trop, & qu'elle ne
„ veuille pas se rendre aux désirs qu'on lui
„ a fait connoître, qu'on ne la viole pas
„ tout-à-fait sur le théâtre, cela seroit in-
„ décent: mais on doit la prendre de for-
„ ce & l'emporter derriere la scène pour en
„ jouir. Il faut que les cris qu'elle jette;
„ pendant qu'on lui fait violence, soient
„ entendus de tous les spectateurs; & qu'ils
„ aillent toujours en diminuant pour expri-
„ mer ceux d'une femme qui s'épuise par
„ degrés, qui n'en peut plus, & se rend
„ enfin. Votre acteur passera ainsi un
„ quart-d'heure avec elle derriere la scène,
„ & reviendra ensuite glorieux sur le théa-
„ tre, pour voir l'effet que cela aura pro-
„ duit sur les jeunes dames modestes, qui
„ fréquentent le théâtre exprès pour ap-
„ prendre à avoir de la vertu.

„ A l'égard des expressions, vous pou-
„ rez emploier les plus obscènes, afin de
„ pouvoir par-là inspirer plus d'horreur
„ pour le crime. Il vous est permis de rem-
„ plir la scène d'ordures; par exemple, les
„ termes de *fils de putain*, de *garce*, de *vi-*

„ *laine chien* sont admirables pour rendre l'es-
„ prit chaste, & donner de la modestie au
„ discours; ce qui est une grande prépara-
„ tion pour disposer le cœur à la vertu.

„ N'oubliez pas de faire des comédies
„ politiques, tout exprès pour censurer le
„ gouvernement, & pour vous répandre
„ en mauvais propos contre celui de vos
„ voisins; car ces pièces contribuent beau-
„ coup à la correction des mœurs. Dans
„ ce cas-là vous pouvez faire parler un la-
„ quais comme un ministre d'état, & un
„ ministre d'état comme un imbécile. Les
„ étrangers pourront être surpris de ce pro-
„ cédé: mais le spectateur Anglois fait bien
„ à quoi s'en tenir là-dessus; il devine ai-
„ sément ce que l'auteur veut dire.

„ Il faut que non seulement vos acteurs
„ sachent parler, mais qu'ils puissent mê-
„ me chanter; car, quand une pièce en-
„ nuie, il reste la ressource de fredonner
„ des airs. Alors le spectateur qui étoit
„ endormi, se réveille au bruit de la musi-
„ que & rentre par-là dans l'intrigue de
„ la pièce. Il ne faut pas que la morale
„ du chant s'accorde avec celle de la pié-
„ ce, car ce seroit être pendant en musi-
„ que. Par exemple, si la comédie est
„ critique, & qu'elle veuille inspirer

„ du dégoût pour l'amour, il faut que les
„ ariettes soient tendres & voluptueuses :
„ c'est ce qu'en terme de l'art du chant on
„ appelle le *contrepoint* du théâtre.

„ N'oubliez pas de faire un mariage dans
„ chaque comédie, & qu'il termine tou-
„ jours la pièce, sans quoi vous pécheriez
„ contre les règles du théâtre; car le ma-
„ riage entre dans le grand comique. En
„ effet y a-t-il rien de si risible que l'Hi-
„ men? Mais nous espérons que la morale
„ du théâtre parviendra à le bannir entie-
„ rement de la société; & qu'on se corri-
„ gera si bien de ce vice, qu'on ne vivra
„ à la fin qu'avec des concubines.

„ Comme la danse entre aujourd'hui dans
„ la morale théâtrale, vous aurez des dan-
„ seurs: mais faites en sorte que ce ne soit
„ que de mauvais figurans que vous ferez
„ premiers danseurs. Eloignez-vous tant
„ que vous pourrez des ballets graves &
„ sérieux, où il entre du tendre & du gra-
„ cieux, car la belle danse gâte le goût.
„ Vous aurez seulement grande attention
„ que vos danseurs sautent beaucoup; &
„ vous les garderez jusqu'à ce qu'ils s'estro-
„ pient ou se cassent le col.

„ Outre les acteurs tragiques & comi-
„ ques, vous aurez encore à former une

„troupe de muets, pour représenter des
„pantomimes”.

Vous remplirez ces pièces d'esprit & d'invention, le tout pour courir deux heures de suite après un misérable balourd qu'on appelle *Arlequin*, qui à son tour court après une misérable créature, qu'on appelle *Colombine* : de manière que, pour remplir ce beau plan de théâtre, vous puissiez représenter le génie (*) lui-même en personne.

L E T T R E X I I I .

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Lisbonne.

C E Roïaume est plus que très Chrétien ; car il est très fidèle. Cependant le chef de la religion du Christ commence à le regarder comme hérétique. La Cour de Rome a aujourd'hui plusieurs griefs contre lui. Le premier est d'avoir doublé la représentation de la pièce du saint siège ; car il y a actuellement à Lisbonne, un Pape, des Cardinaux, des Monseigneurs &

(*) Il y a une pièce pantomime en Angleterre qui porte ce nom pour titre.

tout le reste de la mascarade de la sainte chapelle.

Le Roi de Portugal donne la thiare in partibus à un de ses Mandarins ; & fait des Cardinaux , qui ont le titre de Princes de l'église ; nomination que le successeur de Saint Pierre dit avoir seul le droit de faire.

Le second est l'enlèvement d'un de ses ministres, ou nonces, qu'on fit conduire en dernier lieu hors de l'état par des soldats, la baïonnette au bout du fusil : attentat incui, & qui peut avoir des conséquences infinies ; car si la baïonnette se mêle une fois des affaires de Rome, le saint siège est perdu.

L E T T R E X I V .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

ON exécuta il y a quelques mois un des principaux ministres de la Couronne d'Angleterre. Le peuple, qui lui fit son procès, le condamna à mourir en effigie. Je t'envoie (*) la représentation de son supplice, & son cadavre attaché au gibet.

(*) Une estampe.

La cause de sa mort se lisoit dans un écriteau qui étoit placé sur sa poitrine, dans lequel on avoit mis ces mots : *Pour avoir porté atteinte à la liberté.*

La grand-charte d'Angleterre, qui est la cause ici de bien des morts en peinture, étoit placée à côté de la potence du ministre patient.

Mais comme ce peuple vouloit transmettre à la postérité un grand exemple pour les infracteurs de ses droits, il le fit ressusciter exprès pour le pendre de nouveau avec tous les honneurs de son rang. Dans cette seconde exécution, il étoit attaché au gibet avec l'ordre du Roi, & au lieu du bourreau, c'étoit le diable qui l'étrangloit : toute la Cour assistoit à son supplice, & paroissoit fort touchée de la malheureuse destinée de ce ministre.

Il y a apparence que ce ne sera point la dernière fois qu'on le pendra. Il pourroit bien encore être étranglé une demi-douzaine de fois avant que de mourir. On m'a parlé ici d'un autre ministre d'état, qui fut brûlé dix fois pendant sa vie, & qui à la fin mourut de froid.

Il est vrai que le gouvernement a un grand avantage avec ce peuple inquiet, audacieux & turbulent : car on n'a qu'à lui

passer les huées contre les gens en place,
& lui laisser faire des estampes, pour qu'il
permette qu'on le surcharge de toutes for-
tes d'impôts.

Il se feroit dépouiller de tous ses biens
pour une image de six pence.

L E T T R E XV.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

LES Marchands de la cité de Londres,
qui s'étoient d'abord déclarés contre
la paix, allèrent, il y a quelques jours,
complimenter le Roi sur le traité.

„ SIRE,

„ Nous, les fidèles sujets de VOTRE
„ MAJESTÉ, les Marchands de la cité
„ de Londres, attachés à nos devoirs, &
„ remplis de reconnoissance pour votre per-
„ sonne, venons remercier humblement
„ VOTRE MAJESTÉ de la constante
„ protection du trône dont nous avons jouï
„ pendant la guerre, & de vos soins pater-
„ nels pour nous avoir donné la paix, &c.
„ &c. &c.

„ Nous avons eu la satisfaction de voir
 „ une guerre fondée sur la justice & la né-
 „ cessité, continuée avec vigueur & gloi-
 „ re, finie enfin à l'avantage de la na-
 „ tion ”.

Ce discours est précisément les antipodes des raisonnemens qu'on tient là-dessus à la bourse, & le contraire de ce qu'on dit ouvertement à l'autre quartier de *Temple-Bar*.

Ceux qui sont contre le traité de paix, disent que cette compagnie n'avoit point de tête, qu'elle se rendit à *St. James* par la queue, & que toutes les démarches d'un corps sans chef sont réputées nulles.

Le *Lord-Maire*, qui est la tête de la société marchande, eut la précaution d'être malade ce jour-là. On prétend qu'il avoit juré qu'il n'approuveroit jamais la restitution des conquêtes, & il ne voulut pas être parjure.

Cependant cette démarche faite après coup & comme furtivement, a un peu rassuré le système de la Cour, qui étoit déchu considérablement. Il faut si peu de chose ici pour fortifier un parti & affoiblir l'autre, que quelques Marchands rassemblés dans une taverne (*) & qui, après avoir

(*) L'assemblée étoit dans un cabaret.

bu bouteille ensemble , se rendent chez le Roi, fuffit pour cela.

L E T T R E X V I.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Lisbonne.

LE Portugal commençoit à devenir riche & puissant, lors qu'il trouva un grand trésor à l'Amérique qui le ruina totalement. Ce peuple envoïa des hommes noirs dans ces nouveaux mondes, qui fouillèrent la terre, ils en retirèrent tous les ans une somme considérable. Il étoit impossible d'imaginer rien de plus propre à apauvrir les Portugais.

L'or & l'argent font les signes des valeurs. Plus on multiplie ceux-ci, & plus il en faut pour aquérir les choses qu'ils représentent.

Il y a environ deux cens ans qu'on achetoit pour une once d'or en Europe, la même valeur qu'on achette aujourd'hui pour vingt-deux; c'est qu'il y a aujourd'hui

vingt - deux fois plus de ce métal qu'il n'y en avoit alors.

Si on suppose que les mines Portugaises rendront dans deux siècles la même quantité d'or qu'elles ont rendu par le passé, il en faudra quarante-quatre onces, pour acheter ce qui n'en coutoit qu'une il y a quatre cens ans: que si le Portugal redouble le travail de ses mines, pour en tirer deux fois davantage, il sera plutôt abimé.

On pourroit prédire d'avance la destruction totale de ce Roïaume, & calculer au juste dans quel siècle il sera entierement ruiné; c'est-à-dire, dans quel âge, à force de richesses, il sera réduit à l'extrême pauvreté.

L E T T R E X V I I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

DEPUIS la dernière guerre la plupart des sujets du Roi George sont mutilés; ils n'ont que la moitié de leur individu. Je me trouvai dernièrement dans une so-

cieté composée de huit Bretons militaires, arrivés depuis peu d'Allemagne, parmi lesquels on ne comptoit (moi non compris) que quatre yeux, cinq bras, & trois jambes : de manière que, pour que la compagnie fut complete, il nous manquoit une douzaine d'yeux, onze bras, cent & dix doigts, trois pieds, & autant de molets.

Ce Roïaume est devenu le païs des béquilles ; la nature ne s'y soutient plus que sur des bâtons.

Tu croiras peut-être que ces Bretons, séparés ainsi de la moitié d'eux-mêmes, éprouvent une sorte de mortification : point du tout ; ils portent en triomphe cette humiliation. La plûpart de ces glorieux invalides sont si fiers d'avoir perdu leurs membres, qu'ils ne voudroient pas les recouvrer au prix de l'oubli où ils étoient dans le monde, lors qu'ils en étoient possesseurs. Leur mutilation leur donne une existence, qu'ils n'avoient pas lorsqu'ils existoient en entier.

Tel militaire, auquel on ne faisoit pas attention avant la guerre, à cause qu'il n'avoit d'autre mérite que d'avoir deux pieds, & deux mains, est distingué aujourd'hui, parcequ'il a la gloire d'avoir un bras postiche, ou une jambe de bois.

Au-lieu que les autres hommes finissent

en gros, ceux-ci meurent en détail. Leur corps pourrit par avance en différens tombeaux : si c'est une gloire de recevoir plusieurs fois les honneurs de la sépulture, ces militaires sont très honorés : il en est qui ne sont enterrés qu'à la suite de six de leurs enterremens.

L E T T R E X V I I I .

Le Même au Même , à Pékin.

De Londres.

OUTRE les vices qui abondent dans les sociétés Européennes, on y remarque encore tout plein de deffauts. Il y a cette différence que les deffauts troublent l'ordre de la société, au - lieu que les vices la rendent insupportable.

Ici tous les hommes, & toutes les femmes sont marqués au coin d'une imperfection, qui leur est aussi familiere que leur nom, & avec laquelle on pourroit les distinguer. Chaque individu, pour m'exprimer ainsi, porte l'enseigne d'un ridicule.

En Asie, les coutumes qui sont incorruptibles, & la clôture des femmes répandent

une uniformité dans les manieres ; ce qui fait que les vertus sont communes , & les vices généraux. Un citoïen représente tout un peuple , & un seul homme la nation entiere. Dans les gouvernemens d'Europe il y a autant d'imperfections que de personnes , & autant de personnes que de deffauts.

Le Baronet m'introduisit il y a quelques jours dans une grande société Bretonne composée des deux sexes. Nous ne fûmes pas plutôt assis dans un coin de l'appartement , que je l'interrogeai tout bas sur ceux qui composoient cette assemblée.

Monsieur, lui dis-je, comment définissez-vous ce jeune Anglois qui est debout à côté de la maîtresse du logis ? C'est , me répondit-il, un indiscret caractère François , mais qui commence à être naturalisé dans notre îlle. Le Breton que vous voïez-là ne cherche à obtenir des faveurs du sexe que pour les publier. Il aimeroit mieux ne pas jouir d'une femme, que de n'en pas faire jouir le public avec lui.

Qui est ce second qui est à côté de lui, qui babille sans cesse ? C'est un diseur de rien : caractère copié à Londres d'après l'original de Paris. Celui-ci a un assortiment complet de discours fades , & insipides, dont il régale ceux qui l'environnent.

Il tient ses audiences réglées dans les *caffés* publics, où il a tous les jours un cercle d'admirateurs qu'il ennuie régulièrement. Son début ordinaire le matin est le rêve qu'il a fait pendant la nuit, avec son explication: après quoi il parle de la pluie, & du beau tems, où il joint des notes sur l'inégalité des saisons: de-là il passe à la grande affaire de l'affiche de la comédie du jour; fait l'histoire de la pièce, avec un supplément contenant l'histoire des acteurs, & des actrices qui doivent la représenter. Si malheureusement il a été la veille au grand opéra de Hay-market, en voilà assez pour ennuyer la compagnie où il se trouve, pendant quatre heures; il nomme tous les hommes, & toutes les femmes de sa connoissance qu'il y a vus, & donne une description générale de leurs parures, & de leurs ajustemens.

Monsieur, repris-je, faites-moi la grace de me dire qui est cet homme qui prévient chacun par ses politesses, & fait les yeux doux à tout le monde? C'est, me répondit-il, un flatteur, ou si vous l'aimez mieux, un complaisant: caractère Irlandois, tiré en droite ligne de Dublin, qui a pour pere la pauvreté, & pour mere l'indigence: mais qui s'est si bien naturalisé en Angleterre, qu'on diroit qu'il est du cru du país. Cet hom-

homme n'a point de volonté en propre ; il est toujours disposé à suivre celle des autres. Pour qu'il loue quelqu'un il suffit qu'on le loue. Si on dit en sa présence qu'une femme est Belle, il avoue qu'elle est adorable ; mais si quelqu'un soutient qu'elle est laide, il confesse aussi-tôt qu'elle est détestable. Il est toujours prêt à faire ce qu'on veut. S'il faut rester en ville avec vous, vous n'avez qu'à parler ; mais si vous voulez qu'il parte pour la campagne ; donnez-lui seulement le tems de mettre ses bottes, & le voilà à cheval. Il ira à Rome, à Paris, ou à Constantinople, ou passera sa vie avec vous dans une maison seule, au-milieu d'un désert : cela lui est égal. Dites-moi, qui est cet autre qui est à sa droite, qui gesticule & raisonne sans cesse ? C'est, reprit-il, un beau parleur ; ce qui revient à peu près au caractère du diseur de rien. On avoit toujours cru à sa volubilité de langue qu'il étoit d'origine François ; mais il a prouvé que sa généalogie étoit Angloise, & que de pere en fils depuis Guillaume le Conquérant, il n'y avoit pas eu un seul muet dans sa famille. On prétend que ce caractère s'est enté sur nos débats en Parlement. Celui-ci s'évapore en paroles depuis le matin jusques au soir. Si on raconte devant lui un fait, ce

n'est point cela; vous n'y êtes point, vous dit-il, en vous coupant la parole, & s'appropriant le discours: vous oubliez une circonstance essentielle, & là-dessus il répète tout ce qui a été dit; en y ajoutant un grand nombre de parenthèses inutiles. Il finit enfin, mais ce n'est que pour enfiler un second raisonnement qu'il ne termine que lorsque l'assemblée se sépare. J'appellerois volontiers cet homme un assassin civil. Il tue une compagnie verbalement.

Je voudrois savoir qui est ce Bréton, qui se fait remarquer à notre droite, qui a un je ne fais quoi d'étonné dans la physionomie? C'est, me dit-il, un stupide. La stupidité est une certaine pesanteur d'esprit, qui se communique à toutes les actions de l'ame, & qui leur donne un air louche, deffaut assez ordinaire parmi nous, & qui peut-être tire sa source de la pesanteur de l'air.

Cet homme que vous voiez-là a des yeux qui ne voient pas, & des oreilles qui n'entendent point. Si la conversation roule sur quelque point un peu difficile à résoudre; il y pense, & en donne la solution un quart d'heure après que la conversation générale a passé à un autre sujet. S'il joue aux cartes, il combine mal les coups, perd son argent, & fait perdre celui des autres. Il est

gauche sur tout ce qu'il fait, & porte la stupidité jusques dans ses regards.

Qui est ce jeune Lord derriere lui, qui a un je ne fais quoi de hautain, & de suffisant dans la phisionomie? C'est, me répondit-il, un impertinent. Celui-ci hasarde continuellement, dans la conversation, des doubles ententes, qui, sans être sales, peuvent passer pour deshonnêtes. Son métier est de faire rougir les femmes.

Il ne va jamais au théâtre que la pièce ne soit commencée, & quand tout le monde est placé, afin de se faire mieux observer. Il parle haut, & se fait entendre de chacun, & par-là force tous les spectateurs de jeter les yeux sur lui.

Je vous supplie de me dire, quel est le caractère de cet Anglois qui se fait remarquer debout devant nous? Ma foi, je n'en fais rien, me répondit-il; car il en est parmi nous qui n'ont point de nom. Bien-tôt il faudra en imaginer, & faire un nouveau dictionnaire de caractères: en attendant on peut appeller celui-ci un homme affairé. Le plus ridicule de ce deffaut, c'est qu'il est presque toujours celui de gens qui n'ont rien à faire. Si on propose à celui-ci d'aller passer quelques jours hors de Londres; il vous répond que la campagne n'est bonne que pour

ceux qui cherchent à se divertir ; que pour lui il a tant d'occupations qu'il ne peut pas disposer d'un seul jour. Il envie le sort de certains hommes de sa connoissance, qui ont assez de loisir pour se promener tous les jours quatre heures dans le parc de St. James. Il désespere d'être jamais assez heureux pour pouvoir parvenir à ce point de félicité. Il n'est pas un seul moment à la même place. Il court, il vole ; il se transporte d'un lieu à un autre avec une agilité surprenante. S'il vous rencontre dans les rues, il n'a le tems que de vous ôter son chapeau, & de passer sans pouvoir vous dire un seul mot.

Qui est cet homme qui adresse maintenant la parole à l'homme affairé ? C'est, me répondit le Baronet, un superstitieux. On croiroit que ce caractère ne se trouve qu'en Espagne, ou en Italie, où la religion gâte l'esprit ; mais ce défaut en Angleterre ne naît pas du culte. Il y a des gens ici (chose qui vous surprendra) qui ne croient point en Dieu, & qui sont superstitieux. La superstition est une foiblesse de l'ame. Si quelque mal-adroit domestique casse un miroir dans la maison de celui-ci, il court aussitôt chez un notaire pour régler ses affaires, & faire un testament, persuadé que

quelque sinistre accident va lui arriver. Deux couteaux en croix sur une table le font tomber en syncope. Il refusa, il n'y a pas long-tems, un grand mariage, parcequ'on lui en fit la proposition un Vendredi, selon lui, jour d'augure. Je vois dans la salle un homme qui approche de chacun familièrement, & qui se mêle dans la conversation de tout le monde; pouvez-vous me dire ce qu'il est? Oui; c'est un importun. Qu'est-ce à dire? quoi! reprit-il, vous ne savez pas ce que c'est qu'un importun? Hé bien, je vais vous l'apprendre. Un importun est un homme qui ne connoît point les bienséances de la société; qui vous obsède à force de visites; qui prend mal ses heures; qui n'a qu'une seule affaire dans la vie, qui est celle d'importuner. Celui que vous voiez-là a lassé toutes les femmes de Londres; elles en ont tour à tour été persécutées, accablées, tourmentées. Avec de pareilles gens on est obligé d'augmenter sa dépense; il faut un portier exprès pour les empêcher d'entrer chez vous. Qui est cet homme qui salue maintenant le maître du logis, & qui a quelque chose de méfiant dans la physionomie? vous venez de le nommer; c'est un méfiant; il ne se fie à personne; aussi n'a-t-il aucun ami; car l'amitié n'a point de reserve.

Il a toujours peur que ses domestiques ne le volent ; que sa maîtresse ne le trompe, & que ses amis ne le trahissent. Il se méfie de son cuisinier, craint son avocat, & redoute son marchand de vin. S'il voïage il a peur d'être assassiné ; il meurt une fois par heure par la crainte qu'il a de mourir un jour.

Et ce dernier, lui dis - je, qui parle dans ce moment au méfiant, qui est - il ? C'est un incommode ; caractère qui revient à celui d'importun ; mais est encore plus tuant.

Celui-ci vient vous voir précisément dans le tems que vous êtes en compagnie de quelqu'un, avec qui vous voudriez vous trouver seul. Il entre dans votre appartement, s'affied sans que vous l'en priiez ; & vous dit, au moins que je ne vous incommode pas ; car je m'en irois plutôt : cependant il s'établit, & ne se retire point ; on croit toujours qu'il sortira ; on prend patience ; mais il en a plus que vous ; il ne quitte point prise qu'il ne vous ait vu séparé de la personne avec qui vous aviez à faire.

Si deux personnes qui s'aiment tendrement, mais qui n'ont pas la liberté de se voir tous les jours, ont combiné les moïens de passer une heure ensemble ; il se rouve d'abord au-milieu d'elles, & ne les perd pas

un moment de vuë. On a beau bâiller en sa présence, & témoigner ouvertement de l'impatience de son départ, il ne lâche point prise, que l'instant de se séparer ne soit venu, ainsi que celui de le maudire.

Je vois un homme au devant de nous, qui envisage une dame avec complaisance, & regarde d'un air chagrin tous les hommes qui la fixent; qui est-il? C'est un jaloux; caractère qui n'est pas commun à Londres, où les femmes ont le privilège de faire ce qu'elles veulent, & les hommes celui de ne pas se mêler de ce qu'elles font. Vous savez ce que c'est qu'un jaloux; ils sont assez communs en Asie; ainsi je ne vous en parle point. Qui est ce grand homme, qui salue à peine ceux qui s'inclinent profondément devant lui? c'est un orgueilleux. Il ne parle aux gens que par monosyllabes; il est si haut qu'il se croit au-dessus de tout le genre humain. Comme il ne veut point abaisser son orgueil jusques à compromettre la fierté de sa langue, avec la bassesse de celle de ses domestiques; il ne les commande que par signes. L'obscurité de sa naissance ne diminue point son orgueil. Il est si fier, & si vain qu'il ne se croit point le fils de son pere.

Encore quelques interrogations, dis-je au

Baronet en cet endroit , & j'ai fini. Qui est cette Bretonne à côté de la cheminée, qui fait semblant d'avoir de l'esprit ? C'est une savante, me répondit-il : caractère qui n'est pas commun dans notre isle, où les femmes sont assez modestes pour avouer qu'elles ne savent rien. Celle-ci lit nuit & jour ; elle passe sa vie sur les livres. Elle s'est interdit le jeu, la promenade, & les spectacles, pour s'adonner toute entière à la littérature. Ce n'est pas pour savoir qu'elle prend tant de peine ; mais pour passer pour une femme qui sait. Sa folie est de faire assaut d'esprit contre tout venant. La vanité de passer pour avoir des connoissances l'empêche de connoître les plaisirs, & les amusemens. Il ne faut pas lui reprocher cet orgueil ; elle en est punie par l'endroit même qu'elle met en usage pour le satisfaire. Je vous prie de me définir le caractère de cette jeune dame qui voltige continuellement dans la salle ; qui n'est jamais à un lieu, mais qui se trouve dans tous. C'est une dissipée, du moins je ne connois aucun autre terme dans notre langue qui lui convienne mieux ; elle est toujours par voie & par chemins ; c'est le mouvement perpétuel. Elle galope le matin à Kensington, à midi elle est au parc, à six heures à l'opéra de

Hay-market, & le lendemain à la comédie de Drury-lane, &c. &c. on la trouve partout, excepté dans sa maison. Son mari ne l'y a vue que le premier jour de ses nocces; s'il a voulu depuis jouir de sa compagnie il a fallu qu'il galopât les compagnies, les promenades, & les théâtres.

Monsieur, dis-je à mon conducteur, qui est cette troisieme qu'on voit debout dans l'assemblée, dont les manieres ont quelque chose de changeant; car depuis un quart-d'heure elle s'est attachée tour à tour à deux ou trois personnes, & les a quittées brusquement? Celle-ci, me répondit-il, est une capricieuse; caractère qui en Angleterre est presque toujours accompagné de la beauté; car une femme laide, qui voudroit encore être capricieuse, seroit regardée dans le monde comme une ridicule. La beauté seule jouit de ce privilège.

Ce vice tire son origine de celui des hommes. Les femmes lisent dans leurs yeux, le plaisir qu'ils ont de les voir si capricieuses.

Celle que vous voïez auprès d'elle, reprit le Baronet, est une volage. Rien ne peut engager son cœur; on fixeroit plutôt le Mercure. C'est un papillon qui voltige continuellement autour de la chandelle de l'a-

mour. Les médifans de Londres disent qu'elle s'y est brulée quelquefois ; mais cela ne l'a point fixée ; elle a voltigé depuis de brulure en brulure.

Celle, reprit-il, qui est debout devant nous, qui semble mépriser tout le monde, est une dédaigneuse. Si on parle en sa présence d'un cavalier que tout le monde trouve aimable ; elle ne manque jamais de faire la grimace, pour témoigner qu'elle n'est pas de cet avis-là. Elle a un ton, & un air qui répandent par-tout le dédain. Il suffit qu'on loue une chose pour qu'elle la méprise. Si, dans une assemblée où elle se trouve, quelqu'un étale un bijou que tout le monde admire ; elle le prend à son tour, le regarde comme les autres, & le rend à celui à qui il appartient, sans lui témoigner la moindre surprise.

Celle qui est à côté de la dédaigneuse est une indéterminée qui est encore demoiselle surannée. Il y a vingt ans qu'on lui proposa un mariage fort avantageux ; comme elle répondit vaguement, le cavalier en attendant qu'elle se déterminât en épousa une autre. La femme de celui-ci eut le tems de mourir avant qu'elle lui donnât une réponse positive. Devenu veuf il la fit encore demander en mariage ; mais comme elle ne se

détermina pas mieux, il épousa une seconde femme. Il est aujourd'hui à ses troisiemes noces, & il y a apparence qu'il sera mort, lui, sa femme, & ses enfans, avant qu'elle se soit déterminée à l'épouser.

Cette dame qui est actuellement derriere l'indéterminée, est une hargneuse; elle gronde sans cesse. Ses domestiques n'y tiennent point; aucune fille de chambre ne peut vivre avec elle. Il faut qu'elle querelle depuis le matin jusques au soir. Ce n'est que par une guerre continuelle qu'on peut avoir la paix avec elle; elle ne sauroit vivre sans se tourmenter & tourmenter les autres.

Celle qui lui parle actuellement est une médisante: caractere assez général chez nos Angloises, qui, quoiqu'elles parlent peu, médisent beaucoup. Cette femme que vous voiez-là fait tout juste autant d'anecdotes qu'il en faut pour médire d'un bout de l'année à l'autre. J'étois dernièrement dans une maison avec elle, où l'on dit en sa présence, qu'une jeune dame de sa connoissance avoit fait depuis peu l'emplette d'un beau brillant: je connois le bijou, dit-elle; le cavalier de qui elle le tient me l'offrit au même prix qu'elle en a donné; mais je n'achette pas mes diamans aussi cher que cela.

Si on dit d'une dame qu'elle a fait la conquête d'un prince ; je le crois bien , dit-elle aussi-tôt , car lorsqu'on fait plus de la moitié du chemin pour arriver là où la vertu deffend d'aller , on y arrive plutôt que les autres : voilà son ton ordinaire.

Cette femme à côté de cette dernière, qui a quelque chose d'arrogant dans ses manières , est une suffisante : celle-ci se met au-dessus de toutes les femmes de son rang. Il n'y a aucune distinction à la Cour , & à la Ville, dont elle ne se croie digne. Si on parle en sa présence d'une dame qui tient le premier rang dans le monde ; elle leve aussi-tôt les épaules comme d'un objet qui fait pitié ; si on dit qu'une certaine femme a de la beauté , de l'esprit , & des agrémens ; elle ne répond point par modestie , persuadée qu'elle seule mérite ces éloges.



L E T T R E X I X .

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Pékin.*

De Lisbonne.

LE commerce du Portugal se fait par des échanges. Ce peuple donne de l'or aux Anglois, qui lui en remettent la valeur en industrie. Un politique nommé Cromwell fit ce traité, par lequel la Grande-Bretagne a aquis le privilège de ruiner le Portugal à l'exclusion de toutes les autres nations de l'Europe : c'est aujourd'hui un des plus beaux droits de la couronne d'Angleterre ; l'or du Bresil lui fournit les moïens de figurer en Europe.

Sa main d'œuvre lui donne des soldats. Ses draps, & ses baïetes lui procurent des armées.

Les trésors du Portugal s'écoulent en entier en Angleterre.

C'est une mauvaise politique d'enrichir un seul gouvernement. Un peuple risque moins de s'appauvrir en faveur de plusieurs. La dissipation de ses trésors par différens canaux tient sa pauvreté en équilibre.

Pai-sia il ne craint pas les armées d'un état unique.

En fait d'ambition, c'est une règle générale, que celle de plusieurs princes est moins dangereuse que celle d'un seul.

La république générale conjure rarement contre un seul gouvernement, c'est que les intérêts de ceux qui en font la conquête sont plus difficiles à concilier vis-à-vis d'elle, que la conquête elle-même.

LETTRE XX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

LE Plénipotentiaire de France remercié, vient de faire imprimer un écrit pour apprendre au public qu'il s'est mal comporté (*). Il se justifie avec tant de bonne foi qu'on ne peut s'empêcher d'être convaincu qu'il a tort. Mais à la suite de celui-ci il en a paru un autre (†), qui passe

(*) Qui a pour titre *Note*.

(†) *Lettres & Négociations du Chevalier D'Eon*.

pour un libelle, & le Plénipotentiaire a été cité devant un tribunal subalterne, pour se voir condamné; en ce cas-là un Lord Anglois jugera la couronne de France. On a été si prévenu de part & d'autre, qu'on n'a pas vu qu'en laissant juger cette affaire à une cour ordinaire, on commettoit une faute d'état. Il ne faut pas que les juges ordinaires se mêlent des querelles des ambassadeurs. Ceux-ci ne doivent être jugés qu'au conseil des souverains.

L E T T R E X X I .

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

EN Europe le dérangement des finances ne suit pas toujours le désordre des affaires politiques.

Par exemple, tel Prince, qui auroit dû se ruiner pendant la guerre, se trouve riche à la paix.

Je t'envoie la copie d'une lettre qu'un Anglois, qui est à Berlin, a écrit à son correspondant à Londres. Tu verras par celle-ci qu'il y a des souverains habiles,

qui n'avoient tiré parti de leurs propres malheurs.

„ Mon cher Compatriote; ce Royaume,
 „ qui avant la guerre étoit le théâtre de
 „ l'indigence, & de la pauvreté publique,
 „ est aujourd'hui celui de l'opulence, & de
 „ la grandeur politique. Les finances sont
 „ en meilleur état qu'elles ne l'étoient avant
 „ les sièges & les batailles qui ont désolé
 „ l'Allemagne.

„ Au-lieu que les autres états ont per-
 „ du, celui-ci a gagné. La France, l'An-
 „ gleterre, & la Maison d'Autriche se sont
 „ endettées, cette Monarchie a payé ses
 „ dettes. Si quelque révolution subite obli-
 „ geoit ces trois premières puissances de
 „ prendre de nouveau les armes, aucune
 „ d'elles ne feroit en état de mettre sur pied
 „ de nouvelles armées; il n'y auroit que le
 „ Roi de Prusse qui auroit les moïens de
 „ faire la guerre.

„ Les subsides que nous avons payés à
 „ cette couronne lui ont plus valu que la
 „ prise de dix villes.

„ La conquête d'un nouvel état sans fi-
 „ nances eût plus contribué à diminuer le
 „ pouvoir de ce Prince, qu'à augmenter
 „ sa puissance. L'argent d'Angleterre a
 „ servi à multiplier ses forces. Le dixie-

„ me de notre numéraire a été fondue dans
 „ le sien.

„ Il n'y avoit autrefois qu'un Roi de
 „ Prusse ; aujourd'hui il y a plusieurs mil-
 „ lions de Frédéric (*). Si ce Prince ré-
 „ pandoit la terreur & l'épouvante lors
 „ qu'il étoit presque seul & sans argent,
 „ que ne doit pas craindre l'Europe, main-
 „ tenant qu'il a associé à sa couronne tant
 „ de petits Monarques ?

„ Il faut avouer que , malgré notre génie
 „ de combinaison, nous sommes les politi-
 „ ques les plus mal-adroits de l'univers.
 „ Quelque talent que ce Prince ait pour la
 „ guerre, il ne devoit jamais sortir des li-
 „ mites que son impuissance lui avoit pre-
 „ scrites. L'argent étoit la seule chose qui
 „ lui manquoit , & c'est ce dont nous l'a-
 „ vons pourvu abondamment.

„ Fasse le ciel que tant de Frédéric ne
 „ conjurent point un jour contre le Roi
 „ George ; & que & le Roi de Prusse ne
 „ forme point le projet de joindre à ses
 „ états l'électorat de Hanovre ! ”

(*) Monnoie qui porte ce nom.

L E T T R E XXII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la
Religion, à Pékin.*

De Londres.

IL y a dans ce Roïaume une branche de population qui s'est formée aux dépens de la France, je veux dire celle des Protestans, dont je t'ai parlé ailleurs.

L'aveugle superstition, qui de tout tems fut la cause de la ruine des empires, jetta les premiers fondemens de cette propagation en Angleterre. C'est un trait d'histoire qui mérite l'attention de notre Cour. Depuis qu'il y a des gouvernemens chez les hommes, il n'en est aucun qui combinât aussi mal ses intérêts politiques. Je vais t'en donner le tableau en racourci ; tu fais que les bornes que je me suis prescrites dans mes lettres ne me permettent pas de sortir de certaines limites.

Après la grande révolution du dogme de Christ, qui partagea la religion en deux branches, il y eut dans plusieurs états de l'Europe des conventions entre les princes & les sujets. Les réformés achetèrent des

Rois le droit de prier Dieu suivant leur rite, On dressa pour cela des articles de capitulation. La couronne de France qui traita avec les siens, leur accorda par un édit authentique l'exercice solennel de leur religion. La paix étoit signée, & le traité subsistoit, lorsqu'il prit fantaisie à un de ses Rois de le rompre. Il révoqua l'édit; & leur défendit de s'assembler : on démolit leurs temples, & il leur fut ordonné de croire de nouveau à la messe. Cependant il falloit des missionnaires pour les convertir, on leur envoya des soldats qui leur prêchoient l'Eucharistie, la baïonnette au bout du fusil.

La guerre se fit pour réhabiliter ce qu'on appelle en France la sainte hostie. On repoussoit à coups de bourades, si je puis m'exprimer ainsi, la réalité du corps du Christ, que Luther & Calvin avoient fait échapper du tabernacle de l'Eglise Romaine. Mais comme les militaires ne convertissoient pas assez tôt, la Cour de France emploia les boureaux. Elle fit pendre beaucoup de Chrétiens, afin de porter les autres à reconnoître pour successeur du Christ, celui qu'ils regardoient comme l'antechrist.

On ne convertit point à une nouvelle secte par des supplices; les renégats veulent

l'être volontairement. Les châtimens ne font pas un bon moïen pour convaincre de la fausseté d'une croïance qu'on veut proscrire. Les pendus d'une religion passent pour l'enseigne de sa vérité. Un peuple s'attache plus fortement à une croïance dans la proportion de souffrance qu'on emploie pour la détruire. Il en est des persécutions en fait de sectes, comme des métaux qu'on passe au creuset ; quand les religions résistent au feu, elles sont bonnes. Comme la partie n'étoit pas égale, & qu'il y avoit plus de boureaux du côté du Roi, que de soldats de celui des réformés, il fallut penser à la retraite.

On étoit encore pendu en France, parce qu'on alloit chercher dans le païs de la liberté celle de prier Dieu, suivant sa croïance. Ce fut alors que les hostilités recommencerent plus vives que jamais. Ces nouvelles persécutions furent précédées de deux ordonnances dignes du siècle le plus barbare. Par l'une il étoit deffendu aux réformés de sortir de l'état, & par l'autre on leur ordonnoit de prier Dieu avec toutes les cérémonies & la superstition du rite romain. Cependant le gibet & les galeres pressoient de toutes parts. Un grand nombre de citoyens s'échapoient, comme ils pouvoient ;

ils laissent les tribunaux, & les juges la foudre à la main.

Aurois-tu jamais soupçonné qu'il y eut en Europe des Princes si mal-adroits sur leurs intérêts? La France fut presque aussitôt punie de cette inconduite. L'industrie qui, depuis le renouvellement des arts, avoit été naturalisée dans ce royaume, devint fille légitime de tous les autres états. Cette monarchie ne fut plus au centre du luxe de l'Europe. Chaque gouvernement créa des manufactures, dont il tire le sien. Depuis cette transmigration de ses peuples, la France fut plus foible, parcequ'elle s'étoit coupé un bras.

Louis XIV, qui étoit ce Roi, n'eut jamais imaginé de lui-même de se faire tant de mal; car rarement les Princes ici sont la cause du désordre qu'ils causent; il avoit une maîtresse, & un confesseur qui s'entendirent ensemble pour ruiner l'état. La maîtresse seule suffit toujours pour cela. Juge quand le confesseur s'en mêle?



L E T T R E X X I I I .

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Lisbonne.

Les arts, & les métiers sont bannis de ce Roïaume. Les Portugais sont neutres dans leur propre industrie. Elle leur vient de Hollande & d'Angleterre dans des Navires. Quant à eux, simples spectateurs, ils n'ont d'autre occupation que celle de ne point travailler : on diroit que ce peuple a donné commission aux autres de l'Europe de le ruiner ; & qu'il se repose sur eux de ce soin-là.

Il y a dix à douze mille étrangers dans cette capitale, qui viennent tout exprès de leur païs pour dépouiller l'état de ses trésors.

Les Portugais les voient accumuler de grands biens, & disparoître ensuite avec leur fortune, sans qu'il leur vienne jamais dans l'esprit d'apprendre d'eux les moïens de s'enrichir. Ils sont dans l'esclavage civil de leurs propres richesses.

Quelques Portugais un peu plus actifs

que les autres, demandent la permission à ces étrangers de faire quelques petits négoces, & ils la leur accordent, à condition qu'ils ne feront pas de grande conséquence.

En Turquie ce sont les Juifs qui sont les agens du commerce & de l'industrie; ici ce sont les Anglois.

Quand les flottes du Bresil arrivent, ils se partagent les trésors de ces nouveaux mondes; alors les repas, les bals, les fêtes & les divertissemens commencent. Les Portugais, du fonds de leur indigence, voient ces festins, où règne la profusion & la prodigalité, & se trouvent bien-heureux qu'on veuille les admettre à la dissipation de leurs propres richesses.

Je ne fais si on seroit à tems de se défaire de ces étrangers. Il est des abus qui une fois établis prennent la forme du système. Il faudroit démonter aujourd'hui toutes les pièces de cette monarchie, pour pouvoir se passer de ceux qui la ruinent.



L E T T R E XXIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

ON distingue ici ceux qui sont vendus à la Cour de ceux qui sont attachés à la république, par des marques auxquelles on ne peut point se tromper. Le Baronet m'a donné pour cela des règles certaines. En voici quelques-unes.

RÈGLES IMMANQUABLES pour connoître
un Roïaliste.

„ Un Anglois menu, qui a le corps
„ fluet, la taille déliée, le visage maigre,
„ qui est un peu pâle, & dont la phisio-
„ nomie ressemble à celle d'un François,
„ est attaché à la Cour.

„ Celui qui a les cheveux courts & qui
„ est tondu comme la tête d'un chien bar-
„ bet, avec deux longues floques qui lui
„ tombent parallelement de chaque côté jus-
„ ques au-dessous des oreilles, au-bout des-
„ quelles sont deux grosses boucles, le tout
„ couvert de poudre d'odeur, est un Roïa-
„ liste.

„ Un Breton qui est un pillier de l'opéra Italien de *Hay-Market* & qui assiste régulièrement aux deux théâtres de *Covent-Garden* & de *Drury-Lane* est un Roïaliste; à moins que ce ne soit à la pièce du *Cocu de Londres*: car tout bon patriote Anglois peut y assister, sans déroger à son tître, attendu que cette pièce est dans les règles de la liberté Angloise.”

RÈGLES IMMANQUABLES pour connoître un Anglois attaché inviolablement au parti de la république.

„ Un Anglois, qui a le visage d'une demi aune de long, sur trois quarts de large, est républicain.

„ Un Breton qui, en touchant la main à un autre, lui secoue le bras de manière à lui démettre l'épaule, est républicain; attendu que le républicain a vingt fois plus de force qu'un Roïaliste.

„ Si un homme parle brusquement, avec un ton aigre, qu'il n'ait ni douceur, ni affabilité, ni politesse, c'est un républicain.

„ S'il emploie des termes peu mesurés, qu'il soit violent ou qu'il blasphème quel-

„ quëfois contre ceux qui sont du parti
 „ contraire au sien, c'est un républicain.
 „ S'il est grossier, rude & tout d'une
 „ pièce, c'est encore un républicain.”

L E T T R E XXV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la
 Religion, à Pekin.*

De Londres.

IL y a ici une pagode qu'on appelle *St. Paul*, qui pouroit contenir la moitié de la nation: mais qui, dans le tems des prières, ne contient presque point de nationaux.

Cet immense rendez-vous chrétien a un grand inconvénient; c'est que les femmes, qui n'assistent aux exercices de la religion que pour voir, n'y sont presque point vues, ce qui le rend un désert: car les hommes en Europe n'adorent point Dieu, là où les femmes ne le prient point.

Cet édifice prodigieux doit sa naissance au faste & à l'ostentation nationale; car la vanité chez ce peuple entre jusques dans les édifices qu'il bâtit pour s'humilier devant Dieu.

Les connoisseurs en pierres prétendent que celles de cet édifice ne sont pas posées géométriquement ; je ne t'en dirai rien : mais ce dont je puis t'affurer, c'est qu'elles sont placées bien solidement. C'est la plus forte citadelle que la religion du Christ ait en Europe. Le gros bon sens des Anglois se fait remarquer jusques dans les choses du culte. A moins que Londres ne soit englouti, cet amas de pierres ne fau-
roit être anéanti.

L E T T R E XXVI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

L'ESPRIT de parti ne se borne pas ici aux mœurs, aux manières & aux parures ; il passe encor jusques à la table.

Un Anglois attaché à la république me donna à diner il y a environ un mois. Comme ceux de ce parti suivent l'ancienne cuisine Angloise, on ne nous servit qu'une pièce de bœuf rôti avec un *plumb-pudding* (*).

(*) Poudin fait avec du raisin.

Huit jours après un autre du parti de la Cour m'invita chez lui, & il me donna des entrées fines, des cailles, des perdreaux, &c.

Je ne déciderai point lequel de ces deux partis est préférable en fait de débats politiques ; mais à l'égard de la table, je trouve qu'il vaut mieux être Roïaliste que républicain, quand ce ne seroit qu'à cause des indigestions : car la pâte à moitié cuite, & le bœuf qui n'est pas achevé de rôtir, font toujours cet effet sur moi.

Aussi, quand un républicain aujourd'hui envoie chez moi pour m'engager à dîner chez lui, mon valet, qui connoît les viandes qui conviennent à mon estomach, lui répond toujours que je suis invité pour ce jour là. Au-lieu que, quand le laquais d'un Roïaliste vient me prier de la part de son maître, il l'accable de civilités, & lui répond que M-lord Chinois ne manquera pas d'avoir cet honneur-là au jour marqué. Il pousse même la politesse avec ce dernier, jusques à le mener au cabaret voisin, où il s'enivre avec lui, à compte du bon vin que son maître doit me faire.

Un autre inconvénient que je trouve chez le Breton attaché au parti de la république, c'est qu'il faut par politique s'enivre avec

une liqueur noire & épaisse, qui vient du Portugal ; car ce Roïaume fait valoir l'industrie Angloise, ce qui est pour mon hôte une raison suffisante de se gorger des productions de ce país.

Le second inconvénient est qu'en s'enivrant pour le service de la république, il faut à chaque rasade maudire quelqu'un du parti contraire, & changer les santés en autant de malédictions. Comme je n'aime point à faire du mal à qui que ce soit, je ne voudrois pas chaque jour me rendre complice d'envoier à tous les diables une vingtaine de personnes.

Cependant comme les Roïalistes mangent beaucoup de ragouts & boivent leur vin à la glace, lorsqu'au contraire les républicains boivent chaud & bannissent toutes les sauces, je donnerois la préférence à ces derniers, s'ils vouloient faire quelques petits changemens à leur cuisine. Mon laquais, qui s'intéresse beaucoup à ma santé, m'a conseillé de mettre cet avertissement dans le *Publick Advertiser*.

A V E R T I S S E M E N T .

„ Le Chinois qui fréquente les gens de
„ qualité & autres de la ville de Londres,

„ supplie humblement les *Torys* qui lui feront
 „ l'honneur de l'inviter, de laisser leur *Pud-*
 „ *ding* un quart d'heure d'avantage au four,
 „ & de donner quelques tours de broche de
 „ plus à leur *Roast-Beef*. Il aura aussi
 „ l'honneur d'accepter les cartes d'invitation
 „ des *Whigs*, s'ils veulent bannir de leur
 „ table les entremêts, les marrons au sucre
 „ & les fromages glacés ”.

A P O S T I L L E.

„ Le Chinois ne boit point de vin de
 „ Champagne ”.

L E T T R E XXVII.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
 Cham-pi-pi, à Londres.*

De Lisbonne.

LA navigation en Portugal n'est pas en
 meilleur état que les arts: quoique
 toutes les affaires de ce Royaume soient au-
 delà des mers, il n'a point de marine. Les
 Portugais ne savent qu'un chemin sur l'o-
 céan, toute leur navigation se réduit à aller
 à l'Amérique, & à en revenir.

On diroit que la marine Portugaise est faite à renfort : dans un certain tems de l'année, deux ou trois cens machines de bois, qu'on appelle Navires, vont d'elles-mêmes au Bresil, sans presque que les pilotes s'en mêlent. Tout le monde peut être bon pour cette navigation. Il ne faut pas être marinier pour devenir matelot.

Le gouvernement politique n'a point de marine à lui. Toute la navigation est marchande, & ne se mêle point de deffendre l'état ; ce n'est pas son affaire. J'ai oui dire que les pirates d'Alger ou de Tripoli avoient formé le dessein de venir enlever le Roi de Portugal dans son palais, qui est au bord de la riviere, & je ne vois pas pourquoi ils ne l'ont pas fait ; car de toutes les entreprises téméraires de ces Brigans, celle-ci est une des moins hardies. Il n'y a aucune deffense maritime dans ce port, qui puisse s'oposer à l'aproche de cinquante barques chargées de ces corsaires.

Un peuple maritime est bien foible, lorsqu'il n'a pas même les moïens de garantir son Roi des incursions des Barbares.



L E T T R E XXVIII.

*Le Mandarin Cham - pi - pi, au Mandarin
Kie - tou - na, à Pékin.*

De Londres.

IL n'y a point de Roi sur la terre qui ait plus le moïen d'être absolu que celui de la Grande-Bretagne. Tous les autres souverains d'Europe courent après le despotisme & ne l'atteignent jamais. Ils cherchent, par mille détours, à se rendre indépendans: mais ils rencontrent à tout moment des obstacles qui les empêchent de l'être.

En Turquie, qui est le païs natal du despotisme, les Janissaires s'opposent au Divan; en France, le Parlement représente: en Suède, le Sénat délibère; en Espagne, l'Inquisition met des bornes à la souveraineté; enfin il n'y a aucun souverain qui ne soit encore bien loin de l'indépendance à laquelle il voudroit parvenir. Mais en Angleterre le coup est porté, l'affaire en est faite, le grand corps, où réside la puissance suprême, est gagné.

Il ne reste au Monarque qu'à satisfaire

le

le peuple, & pour cela il n'a qu'à lui accorder tout ce qu'il demande, pour en obtenir à son tour tout ce qu'il en veut. Ce que ce peuple demande ordinairement est si peu de chose, que ce n'est pas la peine de le lui refuser. Il se contente d'un phantôme de liberté.

Le fort de la politique du Monarque se réduit à prévenir la mauvaise humeur de la populace. Lorsqu'elle crie, il faut l'apaiser ; lorsqu'elle se plaint, on doit la contenir : si un ministre lui est odieux, il suffit de le lui ôter de devant les yeux.

Un Roi d'Angleterre n'a qu'à faire semblant de n'avoir point d'ambition, pour jouir de toute celle qu'il veut ; sur-tout point d'entêtement : le danger commence, où l'obstination paroît. Les Charles, les Jacques, ne furent point précipités du trône, parcequ'ils vouloient une certaine chose, mais parcequ'ils la vouloient d'une certaine maniere. Car les querelles d'état, qui causent de si grandes révolutions dans ce Roïaume, ne sont pas pour le fonds. Toutes les guerres civiles ici se font pour la forme. Or un Roi doit-il s'inquiéter de la forme de l'indépendance, lorsqu'il a le fonds du pouvoir absolu ?

L E T T R E XXIX.

*Le Même au Même, à Pékin.**De Londres.*

EN Angleterre, la musique suit la variété des saisons. L'hiver s'annonce ici par un grand bruit d'instrumens, qui se font entendre dans les théâtres; le printems a sa musique légère, elle habite dans des maisons de verdure, où elle imite le chant des rossignols: la symphonie d'été est vive & remplie de feu, au-lieu que celle de l'automne, qui annonce la chute des feuilles, est lente & un peu froide.

Dans les grandes chaleurs, on ne peut respirer l'air, ni faire un tour d'allée dans un jardin public, que ce ne soit au son des violons. Dans l'un de ces jardins, on y prend le thé en mesure, & dans l'autre on y soupe en cadence: mais ces repas symphoniques ont leurs inconvéniens. Il y a beaucoup de gens ici qui se plaignent de ne pouvoir dormir la nuit, parceque la mesure de leur souper a été précipitée. Pour moi, qui crains les indigestions, lorsque je man-

ge un poulet le soir à *Vaux-Hall* (*), je choisis toujours le tems de l'*Andante*.

Quoique les Anglois soient naturellement sérieux, il y a plus de musique & de musiciens dans la seule ville de Londres, qu'il n'y en a dans toute la France, qui passe cependant pour la nation la plus gaie de l'univers.

Comme j'ai souvent remarqué que ceux qui sont chargés ici de la joie publique, n'ont pas le visage taillé à l'Angloise, je m'informai au Baronet d'où cela pouvoit provenir, & il s'exprima ainsi à ce sujet.

Tous ces gens-là, me dit-il, sont des étrangers. Les Anglois, qui perfectionnent tous les autres arts, ont si mauvaise opinion d'eux-mêmes à l'égard de la musique, qu'ils croient qu'ils n'ont pas assez de génie pour souffler dans un tuiiau, arpenter le manche d'un violon, ou chanter un air; & à cause de cela, ils font venir à grands fraix cette foule de gens que vous voyez répandus parmi nous, qui veulent bien, pour notre argent, nous exécuter de grands concertos, & nous donner des ariettes.

Ceux qui calculent tout ici, prétendent que les simphonies, les solo, les duéti &

(*) Jardin public où l'on soupe.

tout l'assortiment qui entre dans la composition d'un opéra, nous coûte tous les ans quarante mille livres sterling. C'est paier bien cher, comme vous voyez, une industrie qui ne produit que des fons.

Nos gens de qualité, qui font semblant d'avoir du goût pour cette modulation, disent pour raison que cela forme une circulation. Il est vrai que la musique Italienne donne une telle agitation à notre argent, que son mouvement le précipite hors du Roïaume. Nous avons plusieurs banquiers dans *Lombard-Street*, qui sont occupés toute l'année à faire des remises à Turin, à Florence, ou à Venise.

Mais le plus grand ridicule pour nous, ajouta-t-il, c'est d'affecter du goût pour un art que nous n'apprenons jamais : car nous ne nous contentons pas de tirer d'Italie les compositeurs de musique, nous en faisons encore venir les exécuteurs : de manière que, par-là, ce talent nous est toujours nouveau. Les Anglois n'auroient jamais naturalisé aucun art étranger, s'ils avoient suivi la même méthode dans ceux qu'ils ont perfectionés.

Passé que les modeles des ariettes nous viennent d'Italie, mais il faudroit du moins que l'exécution fut Angloise ; que si on

dit que cette musique ne peut être rendue que par ceux qui sont nés à Naples, à Rome, ou à Boulogne, il faudroit abandonner un art, à la naturalisation duquel des causes physiques s'opposent chez nous.

Mais il est démontré que cet obstacle n'en sauroit être un. Nous avons actuellement à Londres des Bretons, qui sont parfaits dans les instrumens où les Italiens excellent; & des Angloises, qui roulent leur voix avec autant d'agilité, que les chanteuses qui sont nées au pied du Mont Vésuve (*).

L E T T R E X X X.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

LORSQU'ON dit que toute l'Angleterre est à Londres, on ne veut parler sans doute que du peuple; car les grands ne l'habitent point. Ils s'y rendent de tems en tems incognito, pour s'y confondre avec

(*) A Naples.

la populace. Ils laissent dans leurs châteaux à la campagne, leur train & leur grandeur, pour n'apporter avec eux que le simple titre de citoïen.

Les grands n'ont dans la capitale ni feu ni lieu. Ils se logent où ils peuvent, & mangent où ils se trouvent. Un François n'est pas plus étranger à Londres, que ne l'est un Duc & Pair du Roïaume.

Les grands en Angleterre ne le sont que dans leur terre ; c'est-là qu'ils sont magnifiques, & se distinguent de ceux avec qui ils sont confondus à Londres. On pourroit dire que la Cour d'Angleterre est à la ville, & que la ville est à la campagne. C'est du moins dans celle-ci que les seigneurs étalent un luxe & une splendeur, qui, dans les autres états de l'Europe, ne se voient que dans la capitale.

Chaque nation en Europe a sa maniere de se ruiner & de se rétablir ensuite. A Paris on se dérange à la ville, & on va après œconomiser à la campagne ; à Londres on se dérange à la campagne, & l'on vient ensuite épargner à la ville. En France les grands sont en public dans la capitale, & incognito dans leurs terres ; en Angleterre ils sont en public dans leurs terres, & incognito dans la capitale.

L'orgueil est encore ici la source de cette splendeur champêtre. Londres est trop grand & trop peuplé pour s'y distinguer.

Il faudroit, pour y frapper les yeux, étaler une magnificence éclatante, qui blesseroit des yeux accoutumés à l'égalité; elle mettroit une trop grande distance entre les citoïens. On seroit averti par-là de leur opulence; ce qui choqueroit les intérêts de ceux qui en ont un à ne pas paroître opulens.

A la campagne chaque grand a une Cour. Il est au milieu de ses sujets; & joue le rôle de souverain. Sa magnificence, qui à Londres choqueroit, établit ici la subordination. On le distingue par l'endroit même, qui le feroit mépriser dans la capitale. Il ne lui en faut pas davantage pour lui faire fuir la ville, & pour l'engager à établir son séjour ordinaire à la campagne.



L E T T R E X X X I .

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Lisbonne.

DANS les autres états d'Europe, l'administration est ordinairement embarrassée pour mettre un ordre dans les finances; celle de Portugal est délivrée de cet embarras: ici il n'y a point de finances: le ministre est délivré de ce soin, & de tous les travaux qui l'accompagnent. On n'est point obligé de se tourmenter, comme on fait ailleurs, pour prévenir leur dissipation; l'affaire en est faite. C'est l'administration elle-même qui établit le désordre, en permettant l'anéantissement de l'industrie, qui pouvoit seule les retenir dans l'état.

On peut regarder Lisbonne comme le Bureau général de la distribution de l'or. Outre que la nation n'a pas de quoi subsister, & qu'il faut qu'elle se dépeuple continuellement de son numéraire pour vivre; il y a encore d'autres moïens d'évacuation: l'or est ici une marchandise qu'on vient acheter pour revendre; & afin que la vente

soit certaine, & que sa sortie soit immanquable, le gouvernement fait si bon poids, qu'il y a toujours à gagner en le portant ailleurs. Les finances domestiques de la Couronne ne sont pas en meilleur état que celles du public; les revenus du Roi sont au pillage.

Il n'y a point de faiseurs de projets en Europe qui ne fassent une descente à Lisbonne, & ne mettent la couronne à contribution.

Ses Ambassadeurs, & ses Résidens, dans les Cours étrangères, traitent, & font passer dans ce Roïaume des hommes oisifs, & fainéans, dont le génie & l'activité se réduisent à enfanter des systèmes. On voit ici une foule de pensionnaires étrangers, qui n'ont d'autre affaire que celle de manger un revenu fixe & permanent. Toutes les récompenses en Portugal sont à vie; c'est-à-dire que chaque pensionnaire a le droit de dissiper les finances de l'état jusques à la fin de ses jours.



L E T T R E XXII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pekin.*

De Londres.

UN Roïaume, où 'le citoïen est gêné par l'aliment, est plutôt le país de la servitude que celui de la liberté ; aussi ses peuples l'abandonnent.

Depuis la paix générale cinquante mille Anglois ont quitté l'Angleterre, pour aller vivre dans le país de la servitude. La France en regorge maintenant, ainsi que des richesses de la nation.

On prétend' que les remises, qui ont été faites dans ce Roïaume étranger, depuis le traité définitif, sont plus considérables que celles que l'on a fait passer en Allemagne pour y faire la guerre.

Si l'on suppose seulement que chaque sujet du Roi George aît emporté avec lui cent livres sterling pour son voïage ; cela fait cinq millions, qui sont sortis de la Grande-Bretagne ; si l'on ajoute à cela l'entretien de tant d'hommes, dans cet état étranger, on verra qu'il en doit coûter une semblable somme tous les ans à l'état.

Je trouve qu'il se fait en Europe une restitution générale des richesses , ce qui forme une balance continuelle de puissance.

Il est admirable par quel enchainement de causes secondes les états industrieux rendent , à ceux qui ne le sont point , ce que leur activité leur avoit enlevé. Le commerce & la navigation procurent aux Anglois de grandes richesses ; & ces mêmes richesses leur fournissent les moïens de les aller dépenser ailleurs.

Il manque toujours quelque chose aux plus sages gouvernemens Européens. Ceux qui passent pour les mieux combinés découvrent des endroits foibles. La Grande-Bretagne a fait des loix très sages pour augmenter les richesses publiques , mais elle n'en a fait aucune pour les retenir dans l'état ; ce qui rend les premières inutiles.

Les taxes & les impôts sur les besoins physiques , sont poussés à un si haut point en Angleterre , que les naturels s'enfuient. Ils vont chercher ailleurs une aisance , que leur gouvernement leur refuse. La véritable patrie est celle où l'on trouve le plus d'aisance pour vivre. La plûpart des Anglois se font sujets du Roi de France ; car le Roi , qui fournit la subsistance la plus abondante , est le véritable Roi. Les hom-

mes ont une foule de besoins à remplir, la véritable politique est celle qui leur fournit les moyens de les satisfaire. A quoi sert qu'un état soit riche, si les habitans n'ont pas les moyens de vivre? Je ne citerai que ce trait.

Le Roi George retire environ soixante livres sterling de droit, sur chaque tonneau de vin de Bourdeaux qui entre en Angleterre. Les Anglois éludent l'impôt en passant en France, où Louis leur permet d'en boire à longs traits, sans y mettre aucune taxe.

LETTRE XXXIII.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

ON me montra ici, il y a quelques jours, un sujet du Roi George, qui possède des richesses immenses. Il pourroit acheter la moitié de l'Angleterre. Une compagnie le fit son commis dans les Indes; mais le commis devint bientôt plus riche que la compagnie elle-même: c'est que le valet pensa plus à ses intérêts qu'à ceux de ses maîtres.

Il s'insinua si bien dans les intrigues des Rois sauvages, qu'il ôta le sceptre à l'un d'eux pour le donner à un autre, moyennant un grand tribut. Après avoir ainsi vendu des couronnes sur lesquelles il n'avoit aucun droit, il vint jouir ici d'une opulence qui ne lui appartenoit pas.

Mais la possession des grands trésors ne met pas à l'abri des inquiétudes. Ce faiseur de Rois eut dernièrement un grand chagrin. Après avoir dirigé des trônes dans les Indes, il voulut diriger une compagnie de marchands à Londres, mais ceux-ci lui donnerent l'exclusion.

On prétend même que ces marchands, qui sont les mêmes qui l'emploierent autrefois pour leurs affaires, veulent lui faire rendre compte des siennes.

Ses grandes richesses, qui offusquent ici la vuë de tout le monde, ont fait naître des questions. On demande si un agent qu'on envoie pour diriger une société marchande, peut se mêler de toute autre chose, que de celle dont il est chargé, ou si en s'en mêlant le profit ne revient point de droit à ses principaux? Dans ce cas-là, le tribut du Roi des Indes doit être païé à la compagnie, & non à l'agent.

L E T T R E XXIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-fe, Censeur de l'Empire,
à Pékin.*

De Londres.

AUROIS-TU jamais imaginé que le mobilier de l'océan formât un meuble chez un peuple, & que ce grand ouvrage de la divinité devint un sujet de l'ostentation humaine?

Les coquilles entrent ici dans le système du luxe. On y montre plusieurs cabinets qui en sont tapissés depuis le haut jusques en bas.

Il y a des collections d'insectes qui courent jusques à cent mille onces d'argent. On met cette vanité sur le compte de la physique naturelle; mais elle est plus relative à l'ostentation qu'aux sciences. On ne montreroit pas ces collections avec tant d'emphase, si elles ne tenoient plus au luxe qu'au savoir.

Le mal est que ce ne sont pas toujours les familles les plus opulentes du Roïaume qui donnent dans cette parure extravagante.

Cette manie attaque souvent celles dont la fortune est bornée, ce qui les gêne souvent au point, que les enfans en souffrent, & que quelques branches de la population en sont diminuées. J'ai vu ici une demoiselle surannée qui n'a jamais trouvé à se marier, parceque son pere avoit employé sa dot en crocodilles. On me montra aussi plusieurs fils de famille, qui ont été obligés de finir leur race, parceque leur pere avoit commencé un ameublement d'insectes marins.

Les médailles, qu'on met aussi sur le compte des arts, sont une seconde maladie de l'ostentation Européenne; elles servent à former à Londres un luxe moderne. Les Césars, qui troublèrent autrefois le monde politique, causent aujourd'hui une grande révolution dans les familles particulières. L'Empereur Otton sur-tout, qui ne fit que passer sur le trône Romain, cause des dérangemens constans. Tous les faiseurs de collections en médailles courent après celle de celui-ci. Il y a tel curieux qui donneroit la moitié de son bien pour avoir un petit morceau de métal de la valeur intrinsèque de trois deniers Européens.

Pour que ce luxe soit magnifique, il ne faut pas qu'il soit superbe. Un assortiment de médailles modernes d'or, ou d'argent, en-

richies de pierres précieuses, seroit un ameusement méprisé des connoisseurs & des gens de goût ; au-lieu que deux ou trois mille médailles noires , & difformes , à moitié mangées des vers , forment un luxe orgueilleux , qui flatte la vanité de celui qui le possède.

Il faut sur-tout qu'elles viennent de loin. Plus les petites pièces de cuivre qui les composent sont usées , & approchent de leur fin , plus l'amour propre goûte de satisfaction.

La Chine est heureuse d'être délivrée de toutes ces foiblesses de l'esprit humain.

Nous pouvons mettre au rang de nos autres avantages sur les Européens , celui d'avoir abandonné l'univers à lui-même , & de ne connoître d'autres antiquités que celles de notre empire.



L E T T R E X X X V .

*Le Mandarin Ni-ou-san , au Mandarin
Cham-pi-pi , à Londres.*

De Lisbonne.

IL n'y a pas long-tems qu'un phénomène affreux affligea le Portugal. Dieu souffla sur ce Roïaume; la terre s'ouvrit, & Lisbonne fut aussi-tôt englouti. Cette capitale aujourd'hui n'est plus qu'un tas de pierres. La nation campe; elle fait, par nécessité, ce que les Tartares font par choix.

Il ne paroît pas que la Justice divine soit encore apaisée; on sent de tems en tems des ressentimens de sa colere.

Cependant ce peuple infortuné ne peut pas se résoudre à abandonner le lieu de sa désolation: ceux qui ont échapé à la mort, rodent continuellement autour de cette ville malheureuse, & semblent regretter le tombeau où ils ont manqué d'être ensevelis.

La nation endurcie a déjà oublié le coup de foudre sous lequel elle a resté presque écrasée; elle s'est livrée depuis à une joie

immodérée. Les plaisirs sont plus vifs aujourd'hui à Lisbonne, qu'ils ne l'étoient avant le tremblement de terre.

On y voit un grand nombre d'assemblées, de jeux, & de divertissemens.

Les Portugais dansent en branle autour des décombres de la vengeance de l'Eternel. Malheureux ! qui bravent la divinité, & se moquent de la colere céleste.

Le gouvernement aussi impie que le peuple, entreprend de rebâtir la capitale dans l'endroit même, où elle a été ensevelie. Il hante des maisons, où la providence lui a indiqué des gouffres.

Les habitans ne courbent point sous le poids du ciel. Ils se roidissent contre les décrets de Dieu, & veulent se rendre plus forts que celui qui, d'un seul de ses souffles, peut détruire toutes les nations de la terre.



L E T T R E X X X V I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-fe, à Pékin.*

De Londres.

Les passions en Angleterre sont éternelles : l'homme est ici un animal d'habitude. Un Breton, qui s'est livré à un vice, ne le quitte plus jusques au tombeau. Voilà pourquoi on voit des gens qui, après avoir bu toute leur vie, s'enivrent la veille de leur mort.

Les voluptueux courent les femmes jusques dans la vieillesse la plus décrépite. Quand de ce côté-là ils n'ont plus rien à faire, il leur reste encore beaucoup à désirer.

La danse, qui par-tout ailleurs est un divertissement, est ici une passion violente. On la poursuit avec une espèce de rage dans tous les périodes de la vie.

La chasse n'a point de fin. Un chasseur ne donne de repos à son fusil, que lorsqu'il repose lui-même dans le cercueil. Les accidens, qui y sont attachés ordinairement, ne peuvent éteindre l'ardeur que cet exercice inspire.

On m'a montré ici un gentilhomme qui après s'être crevé les yeux à force de courir le renard, le couroit encore après avoir perdu la vuë.

Mais à propos des gens qui font des choses extraordinaires sans voir, il y a ici un juge public qui est aveugle.

Les gens qui le voient de près disent cependant qu'il n'est pas tout-à-fait dans les ténèbres; & on assure qu'il voit tout, excepté l'équité. Il vend la Justice au tact, & en reçoit la valeur distinctement. Il est vrai que, pour faire un si vilain métier, il ne faut point des yeux, il suffit d'avoir des mains.

LETTRE XXXVII.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

La Reine d'Angleterre mit hier au monde un second Prince, & aussi-tôt les batteries du parc jouèrent. Je m'y rendis comme les autres pour entendre le bruit de cette réjouissance publique.

Au second coup de canon, je rencontraï le Baronet dans une des allées. Comme je m'apperçus qu'il étoit enséveli dans ses idées, je lui dis en l'abordant ; vous voilà bien pensif, n'y a-t-il point d'indiscrétion à vous demander sur quoi vous rêviez en ce moment ?

Je considérois, me répondit-il, les inconvéniens qui se rencontrent dans tous les gouvernemens politiques. Je n'en trouve aucun qui ne soit subordonné aux révolutions des causes secondes,

Si le gouvernement d'un peuple, continua-t-il, est démocratique ou populaire, il est sujet à plusieurs incidens ; ne fut-*ce* qu'aux longueurs qui sont inévitables des assemblées trop nombreuses. S'il est aristocratique, la cabale, ou la dispute des rangs, entre dans le conseil, & le peuple a autant de tirans qu'il y a de sénateurs. S'il est monarchique absolu, les abus y sont sans nombre. S'il est mixte, & que le pouvoir soit partagé entre le prince & le peuple, ce qui est, dit-on, la combinaison politique la plus favorable, elle a encore ses inconvéniens.

Une nation, qui se donne un Roi, est dans une alternative critique par la stérilité ou par la fécondité de la maison roïale. En

effet, ou la maison roïale s'éteint, & dans ce cas il faut déferer la couronne à une puissance étrangere au trône ; ou essuier des guerres civiles. Si d'un autre côté la famille roïale devient trop nombreuse, il en résulte un autre inconvénient ; car comme cette auguste lignée est aux fraix de la nation, le peuple est chargé dans la proportion de la naissance des Princes : & c'est précisément le cas où nous allons nous trouver nous autres Anglois.

A la mort de George II. il y avoit neuf Princes ou Princesses du sang roïal. Depuis ce tems-là son petit fils s'est marié ; dans deux ans il a donné deux héritiers à la couronne, & il pouroit bien arriver que, dans vingt ans, (Dieu en soit loué & beni à jamais) il lui en donneroit vingt ; & alors, de compte fait, nous n'aurions pas moins de vingt-neuf Alteses Roïales, qui seroient toujours milieu de nous, car la nation ne sauroit s'en défaire.

Quelques souverains d'Allemagne pourroient bien se charger d'une demi-douzaine de nos Princesses : mais à l'égard des Princes, ils ne sont pas mariables. Car ces Messieurs, qui ont une grande naissance, ont une petite fortune, eu égard à leur condition de Prince. Or tout le monde fait

que le sang roïal sans facultés est plus pauvre qu'un autre, parcequ'avec plus de besoins, il a moins de moïens de les satisfaire.

Ils seront donc toujours dans l'état, & à charge à l'état. Car si cette glorieuse pépinière de Princes naît (le Seigneur en soit encore ici remercié d'avance) il ne faudra pas moins d'un million sterling pour leur entretien, & celui de leurs maisons, charge qui excédera celle de la maison roïale, c'est-à-dire, qu'avec un Roi, il nous faudra faire la dépense de deux couronnes.

Je pourois encore, reprit-il, faire ici quelques réflexions sur le nombre des citoyens, que toutes ces petites Cours déroberont aux arts & aux métiers, pour leur faire passer une vie oisive dans des antichambres; n'ayant d'autre profession que celle d'habiller ou de deshabiller leurs Alteses Roïales; ce qui est autant de perdu pour l'industrie générale.

Mais ce n'est pas-là tout encore, tant de Princes issus du sang roïal, multiplient la roïauté.

Par la nature de notre gouvernement, nous devrions à peine appercevoir le monarque, & cette multiplicité de Princes le décele par-tout. On ne sauroit faire un pas sans rencontrer l'effigie du souverain. Il est

vrai que ce ne sont pas des originaux rois, mais des copies roïales: or quand les copies d'un souverain sont en trop grand nombre, il semble que l'original se multiplie.

On a beau vanter la liberté d'une constitution, citer les loix indépendantes du trône, une république, qui a un Monarque & vingt petits Rois, est un gouvernement Monarchique, & même plus que Monarchique.

LETTRE XXXVIII.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Pékin.*

De Londres.

ON brula ici, ces jours passés, trois sujets du Roi de Portugal, qui croïoient que Dieu n'étoit pas mort sur un poteau entre deux voleurs. Ils alléguoient les raisons qu'ils avoient de penser que l'être suprême ne s'étoit pas avili jusques à cette bassesse; mais l'Inquisition les fit jeter dans les flammes sans leur dire les raisons qu'elle avoit de penser autrement.

L'appareil de cette barbarie se fait tou-

tes les années avec beaucoup de magnificence; c'est la cruauté la plus solemnelle que j'aie vue de ma vie. Jamais l'injustice & l'inhumanité ne se montrèrent sur la terre avec plus de fierté, & d'arrogance.

Le jour qu'on brule les sujets du Roi très fidèle est marqué au coin des acclamations publiques. C'est la plus grande fête qu'on célèbre dans le Roïaume. Les cloches des pagodes de tout le Roïaume l'annoncent la veille, afin que le peuple puisse se rendre à Lisbonne pour prendre part à la joie universelle.

Il est vrai qu'il n'y a rien de si gai dans le monde, que cet appareil de mort. Le divertissement commence le matin par une procession, dont la marche s'ouvre par les bonzes de l'Inquisition accompagnés des troupes du Roi, au-milieu desquelles sont les malheureuses victimes qu'on conduit au supplice.

Les acteurs, qui doivent faire les honneurs de *l'auto da fe*, (c'est ainsi qu'on nomme la pièce de ce jour-là) sont habillés chacun selon son rôle. Ceux qui doivent être brûlés ont un habit très grotesque; & les autres, qui ne sont condamnés qu'au fouet, ou aux galeres, en portent aussi un fort plaisant.

Chaque caractère est marqué par l'ajuste.

ment : chacun désigne le genre de crime dont il va recevoir le châtimement. On voit, dans cette procession, des forciers, & des forcieres, qui volent dans les airs, & qui assistent régulièrement tous les Samedis au Sabbat.

Des magiciens qui changent le cours de la nature, & qui commandent à l'enfer.

Des enchanteurs qui se rendent invisibles, & qui font que les autres le deviennent.

Des hérétiques qui croient que le Pape est un homme, & la mere du Christ une femme.

Des mauvais Chrétiens qui n'adorent pas les images.

Des pécheurs endurcis, qui ne font point leurs pâques, & qui s'abstiennent de faire régulièrement un sacrilège tous les ans.

Des infideles, qui ne croient point les choses incroyables, & qui aiment mieux suivre la lumiere de leur raison, que l'aveuglement de celle des autres.

Des rebelles aux commandemens de l'Eglise, & qui méprisent Dieu au point de manger de la viande le Vendredi, & le Samedi.

Des Francs-Maçons accusés du crime abominable de s'assembler deux fois la se-

maine dans une loge, pour y boire ensemble.

Des Juifs abominables jusques au point de refuser de manger de la chair de cochon, & de travailler le Samedi, &c. &c.

Le lieu de l'assemblée générale de la procession est à une pagode appelée St. Dominique, où l'on expédie les chemises de souffre, & les brevets des galeres. C'est l'endroit le moins réjouissant de la pièce. La pagode est tendue de noir, & semble porter le deuil des meurtres qui vont se commettre.

Après cette pause, la procession continue avec la même emphase jusques au bucher, qui doit servir de clôture à la fête. Les sergens, & les records qui conduisent les patiens à la mort, sont les premiers du Roiaume. La noblesse Portugaise, d'ailleurs si fiere, & si hautaine, oublie, dans cette occasion, son orgueil & son arrogance, pour exercer un métier flétrissant, qui déshonore les plus vils mortels de la société civile.

Je ne te dirai point précisément si le Bourreau, qui exécute les condamnés du saint Office, est *fidalgo* (*): en tout cas, s'il ne l'est pas, il pourroit l'être; car en Europe, entre ceux qui conduisent les criminels à

(*) C'est le nom que porte la noblesse.

la potence, & ceux qui pendent, il n'y a d'autre différence que la corde.

Le Roi suit la procession comme les autres, & voit périr de dessus un échafaut huit à dix de ses sujets, sans qu'il lui vienne jamais dans l'esprit de demander pourquoi on les fait mourir.

LETTRE XXXIX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Paris.*

De Londres.

ON voit ici un animal femelle, dont nous n'avons aucune idée à la Chine, duquel il a été déjà dit quelque chose dans une autre de mes lettres. Cet animal s'appelle une coquette. Il n'est pas bien aisé de définir cet être amphibie. On peut dire ce qu'une coquette n'est pas ; mais il est difficile de dire ce qu'elle est.

Son esprit est toujours en agitation, & son corps dans un mouvement perpétuel : elle voltige sans cesse, s'arrête par-tout sans se fixer nulle part. Certains naturalistes prétendent que le cœur d'une coquette a la
forme

forme d'un labirinte; d'autres le comparent à une pièce de cire, qui prend toutes sortes de formes, & n'en retient aucune; mais, de quelque matiere qu'il soit composé, ils conviennent tous qu'il est extrêmement léger, ce qui fait croire, qu'il est rempli de vuides. Ceux qui en ont fait l'anatomie prétendent qu'il n'a aucune relation avec le cerveau; & que les opérations de l'un sont tout-à-fait indépendantes de celles de l'autre. N'imagine pas pour cela qu'elle soit insensible. La coquette a une passion dans l'ame qui l'occupe continuellement; je veux dire de donner de l'amour à tous les hommes, sans en prendre elle-même.

Il me faudroit un volume entier pour t'expliquer ici les différens moïens, qu'elle met en usage pour se faire aimer de ceux qu'elle n'aime pas. Elle emploie les airs panchés, les ajustemens, les parures & les minauderies. Elle se met en lila, aurore, gris-de-lin, pompadour, violet, ou couleur de rose, &c. Elle fréquente les assemblées, se trouve régulièrement aux promenades, court les bals, l'opéra, la comédie, agaçant toujours sans être jamais agacée. Elle fait ce petit manège d'un bout de l'année à l'autre, & le continue jusques dans l'âge décrépit; car la coquetterie ici

est une maladie dont on ne guérit point. Il y a des coquettes à Londres, qui agacent les hommes jusques au dernier moment de leur vie. J'ai lu l'histoire d'Angleterre exprès pour découvrir l'origine de ce caractère, dont il n'y avoit aucune trace du tems de Guillaume le Conquérant ; & j'ai trouvé que la coquetterie Angloise vient en droite ligne de France, & qu'elle débarqua dans cette île sous le règne de Charles II., Prince galant, qui vendit Dunkerque à la France pour acheter des Rubans. Depuis ce tems-là les Bretones se sont si bien perfectionnées dans cet art, qu'elles sont en état aujourd'hui de donner des leçons aux Françoises mêmes.

L E T T R E X L.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

LA bonne intelligence qui, depuis la paix, régnoit entre les deux couronnes de France & d'Angleterre, commence à s'altérer.

Le Ministre de Versailles ici n'est pas

vu d'aussi bon œil , qu'il l'étoit auparavant. Ce n'est pas qu'il y ait eu jusqu'ici aucune infraction au traité ; tous les articles en ont été observés à la lettre : mais la France travaille à se rendre puissante sur mer. Elle forme une marine , il n'en faut pas davantage pour rendre toutes les négociations de paix inutiles : encore quarante vaisseaux de ligne , & la guerre sera déclarée.

Voici comment la déclaration s'en fera. Les Anglois saisiront les vaisseaux François. Les armateurs enlèveront leurs navires, ils feront main basse sur tous ceux qu'ils trouveront dans les deux mers, & les amèneront dans leurs ports, où ils pourrissent. Ces nouvelles hostilités dureront jusques à ce qu'un nouveau traité de paix vienne les suspendre : & celles-là recommenceront de nouveau, à l'établissement d'une nouvelle Marine Française : &c. &c. &c.

Je ne suis pas surpris de ce plan continuuel de rupture établi de la part de l'Angleterre. Je suis seulement étonné que les Plénipotentiaires François, qui se rendent à Londres pour faire la paix, travaillent avec feu & chaleur à un ouvrage, que les vagues de la mer détruisent, & qui va toujours se briser contre quelques morceaux de bois.

L E T T R E X L I .

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Pékin.*

De Lisbonne.

LES Monarques d'Europe ne sont pas plus sûrs sur leur trône que ceux d'Asie. Il est probable que c'est une suite du despotisme absolu ; car par-tout la même cause produit le même effet. Quoiqu'il en soit, il n'y a pas long-tems que les grands de ce Roïaume résolurent de tuer le Roi.

Le coup étant fait, les assassins, qui étoient les premiers de la monarchie, pouvoient s'en rendre les maîtres ; car dans les premiers momens, qui suivent une action inopinée, il est facile de faire tout ce qu'on peut oser.

L'impunité du crime étoit dans sa consommation. Le Roi mort, toutes les portes de vengeance étoient fermées à la justice humaine. Heureusement pour le Portugal la conjuration se trouva en chef-d'œuvre d'imprudence ; car afin qu'elle ne pût manquer d'être découverte, on y avoit associé jusques à des femmes.

Cepen-

Cependant il paroissoit impossible que le Monarque échapât au coup fatal. Les Rois de Portugal ont une si grande confiance dans leurs sujets, qu'ils marchent sans gardes. On savoit que le Prince se retireroit tous les soirs d'une maison environ la minuit dans une chaise de poste avec un simple domestique. Les conjurés, qui s'étoient postés de distance en distance avec des armes à feu, sur les avenues de son palais, devoient le passer en revue.

Un Duc, grand maître de sa maison, chef des conjurés, tira le premier sur lui. Le Monarque se sentant blessé au bras, au lieu de continuer son chemin, retourna sur ses pas & de cette maniere laissa tous ses assassins derriere lui.

On n'a jamais su au juste la cause de cet attentat. Les conjurés n'avoient pas assez de cet esprit réfléchi que demande la trame d'un grand crime d'état pour qu'on puisse le mettre sur le compte de leur ambition; on l'attribue à quelques mécontentemens particuliers, & à la jalousie qu'une dame de leur famille, que le Roi voioit régulièrement, avoit excitée dans leur ame.

En lisant l'histoire d'Espagne, & de Portugal, on découvre que les plus grands malheurs qui ont affligé ces deux monar-

chies tirent leurs causes de cette source. Le Comte Julien, pour venger l'affront fait à sa fille, appella les Maures d'Afrique, qui dominèrent dans ces deux Roïaumes pendant plus de huit siècles.

L E T T R E XLII.

Le Même au Même, à Pékin.

De Lisbonne.

IL y a un endroit dans la dernière conjuration de Portugal, qui mérite quelque attention. L'administration ne pouvant gueres approfondir l'affaire de l'assassinat commis en la personne du Monarque, au milieu de sa capitale par ses propres sujets, sans flétrir la nation dans la postérité, prit un détour. Il fut établi par un long mémoire, que c'étoit une société de Bonzes, qui, après avoir corrompu les peuples par des maximes dangereuses, avoit porté les grands à assassiner le Roi.

Cette accusation se fit d'autant plus volontiers, que l'ambition de ces gens-là faisoit ombrage à un certain homme en place, qui conduisoit toute cette affaire.

Plusieurs de ces bonzes furent arrêtés, & trainés dans des prisons.

L'Europe attendoit à tout moment leur supplice; mais quoi qu'on eût établi un tribunal pour les juger, il ne se trouva point de juges pour les condamner.

Il falloit cependant un exemple, ne fut-il que pour persuader que ce n'étoit pas une vengeance particuliere. La justice civile n'ayant pas voulu s'en mêler, on livra l'un des prisonniers à d'autres bonzes, qui ont ici la surintendance des Buchers. On ne pouvoit mieux s'adresser: ceux-ci auroient fait bruler la société entiere des bonzes accusés.

Il est vrai que le supplice de celui-ci vengea la communauté dont il étoit membre, car on le fit mourir, pour tout autre crime que celui dont on l'accusoit. Je ne dis point que les princes chrétiens fassent bien d'entretenir dans leurs états, des corps de citoïens oisifs; il faudroit les bannir quand ce ne seroit que pour le mal qu'ils causent dans la population, & dans l'industrie. On a tant de griefs d'ailleurs contre eux, que c'est une pitié, pour les expulser, de les accuser de crimes qu'ils n'ont point commis, & que leur état même les empêche de commettre.

L E T T R E X L I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

ON vient de faire le procès au citoyen qui avoit publié le North-Breton (*). Sa sentence porte qu'il doit être expulsé du parlement dont il étoit membre. Ce sont ses propres confreres qui ont signé l'arrêt. Ils n'ont pas voulu dans leur corps un membre corrompu au point d'oser parler librement de la personne du Roi.

Cette feuille, dans laquelle l'auteur fait réfléchir le Breton du Nord en véritable républicain sur l'administration présente, a été déclarée libelle.

Les tems sont bien changés dans ce Roïaume. Il en fut un en Angleterre (†), où les raisonnemens qu'on a employés en dernier lieu en parlement pour déclarer ce papier libelle, eussent passé eux-mêmes pour un libelle.

(*) Une feuille périodique dont on a déjà parlé.

(†) Du tems de Cromwell & de Jacques II.

L E T T R E X L I V.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

J'ASSISTAI dernièrement pour la seconde fois à l'opéra Italien de *Hay-Market*. Comme j'avois fait quelques remarques sur ce spectacle, j'allai trouver le lendemain le Baronet pour le questionner à ce sujet.

Monsieur, lui dis je, je vous prie de me dire pourquoi on se divertit à ce théâtre d'une musique qui n'est pas du cru du país, & d'une langue qui lui est étrangere. J'avois toujours cru, que pour que les amusemens publics fussent agréables à une nation, il falloit que l'idiome public, & le goût général, les introduisissent. „ En vérité, me „ répondit-il, je ne saurois trop vous donner raison de ce que vous me demandez. „ Il me seroit plus aisé de vous expliquer „ pourquoi il y a des Quakers en Angleterre, que de vous dire pourquoi il y a „ un théâtre & des musiciens Italiens à „ Londres ; car comme vous venez fort „ bien de l'observer, les amusemens les plus „ frivoles tiennent au goût personnel, & la

„ nation Angloise ne fut jamais chantante.
 „ Presque dans tous les siècles depuis les
 „ fondemens de la monarchie, le soin de
 „ sa fortune & de sa grandeur l'occupa en-
 „ tierement. Si nos annales nous ont con-
 „ servé quelques anciennes ballades, elles
 „ sont plutôt l'image de nos guerres, &
 „ de nos travaux, que celle de notre mo-
 „ leste & de nos plaisirs. Rarement les
 „ peuples, qui ont eu de grandes affaires,
 „ se sont adonnés aux professions frivoles.
 „ Les Romains du tems de la république
 „ n'étoient pas de grands musiciens. La
 „ musique ne fit de progrès que dans les
 „ pais de l'oisiveté, où les arts inutiles
 „ tiennent lieu des professions nécessaires.

„ Il est vrai qu'une Reine d'Ecosse, il
 „ y a plus de deux cent ans, avoit à sa
 „ Cour une musique Italienne, & des chan-
 „ teurs de cette nation; mais le goût d'une
 „ souveraine ne décide pas toujours celui
 „ d'un peuple.

„ Voici à peu près je crois ce qu'il faut
 „ penser de cet établissement. Après que
 „ l'Angleterre se fut enrichie par la navi-
 „ gation & le commerce, les Bretons
 „ voïagerent beaucoup en Europe & par-
 „ ticulierement en Italie, où ils trouverent
 „ une musique qu'ils admirerent sans l'en-

„ tendre ; car c'est assez le goût de nos
 „ Anglois de louer ce qu'ils ne conçoivent
 „ pas.

„ La mode y contribua peut-être aussi ;
 „ car lorsqu'une nation est devenue riche ,
 „ elle a ses goûts & ses fantaisies ; on fit
 „ venir des musiciens d'Italie , comme du
 „ vin de France , & des points de Bruxel-
 „ les ; outre que ces chanteurs devoient
 „ donner beaucoup de plaisir , car ils cou-
 „ toient beaucoup d'argent. Quoi qu'il
 „ en soit il ne paroît pas que les Anglois
 „ aient eu aucun dessein prémédité en ou-
 „ vrant ce théâtre. L'expression , le sen-
 „ timent , l'intrigue de ces drames n'ont
 „ rien de commun avec la nation. Cette
 „ scène ne représente ni nos vices ni nos
 „ vertus. Elle ne contient aucune morale
 „ relative à nos mœurs & à nos manieres.
 „ Cette musique n'est faite que pour ser-
 „ vir d'amusement aux peuples du midi
 „ de l'Europe , dont le luxe , l'oisiveté ,
 „ & les vices mêmes entrent dans le systé-
 „ me politique & œconomique du gouver-
 „ nement. Et si quelques Cours d'Alle-
 „ magne attirent chez elles des musiciens
 „ italiens ; c'est que de tout tems il a fal-
 „ lu des singes , & des fols pour amuser les
 „ Princes du Nord.

„ Il n'est pas impossible que les autres
 „ drames ne corrigent quelques deffauts de
 „ la fociété, & ne réglent les mouvemens
 „ de certaines passions; mais l'opéra Italien
 „ ne sauroit produire aucun de ces effets.
 „ La vertu n'est pas de son département,
 „ sa puissance se borne aux plaisirs des sens.
 „ Il peut bien se faire que le poëte ait
 „ de bons desseins; mais le maître de mu-
 „ sique n'en a jamais, & pour l'ordinaire
 „ tout le succès de ce spectacle dépend de
 „ celui-ci; car le poëte est toujours la der-
 „ niere personne d'un opéra Italien.

„ L'objet principal du compositeur est
 „ d'irriter les desirs; il ne connoît rien au
 „ delà de l'émotion des sens. Son affaire
 „ est d'irriter les passions, & non pas de
 „ les régler. On pouroit dire d'un opéra
 „ Italien ce qu'on dit ordinairement dans
 „ une déroute, *saute qui peut*.

„ Metastasio, leur grand auteur moderne,
 „ n'a fait qu'augmenter le poison, en four-
 „ nissant des moïens plus aisés aux com-
 „ positeurs de placer des notes voluptueuses
 „ sur des paroles tendres.

„ Les héros de cette scène établie à Lon-
 „ dres s'expriment *Lingua toscana*; idiome
 „ mort pour les Italiens même, & qui est
 „ enterré pour nos Anglois. Sur mille il

„ N'y en a pas dix qui la comprennent. Si
 „ on déduisoit de cette assemblée ceux qui
 „ s'y rendent pour voir, & ceux qui y
 „ vont pour être vus, pour réduire les
 „ spectateurs à ceux qui entendent le poë-
 „ me, les plus nombreux opéras de *Hay-*
 „ *Market* se trouveroient réduits à vingt,
 „ ou trente spectateurs.

„ Il est vrai que le directeur a soin de
 „ faire vendre l'opéra Italien à la porte
 „ traduit en Anglois: mais on n'entend ja-
 „ mais une langue étrangere, lorsqu'on est
 „ obligé de la lire dans la sienne propre.
 „ L'idiome est toujours altéré; j'ai remar-
 „ qué que, lorsque l'acteur rend une ex-
 „ pression sur une voïelle, le livre la rend
 „ par une consonne. Le parterre y est si
 „ fort trompé, que j'ai vu quelques-uns de
 „ nos Milords, à ces mots d'une ariette
 „ qui commençoit ainsi, *Ricordato mio bene*,
 „ s'exclamer, croïant qu'ils renfermoient un
 „ sentiment, tandis qu'ils ne contenoient
 „ qu'un conseil; mais si cette musique n'a
 „ aucun dessein sur nos mœurs, elle en a
 „ sur nos finances. On donne jusques à
 „ quinze cens livres sterling à un musicien
 „ Italien, pour le faire chanter trente fois
 „ sur notre théâtre de *Hay-Market*; ce qui
 „ fait cinquante livres par représentation.

„ Milord G - - - qui a commandé nos trou-
 „ pes en Allemagne n'a pas eu une si gran-
 „ de somme pour la représentation de cha-
 „ que bataille, où il a exposé sa vie pour
 „ la gloire de la nation.

„ Après que les Anglois eurent déclaré
 „ leur goût pour cette musique, Londres
 „ devint un Pérou pour les Italiens, qui
 „ depuis vinrent toujours y puiser de l'or,
 „ & n'y apportèrent que des sons. Les
 „ *Farinelli*, les *Monticelli*, les *Casarelli*, les
 „ *Egiptielli*, les *Reggianelli*, & tous les au-
 „ tres dont les noms se terminent en *elli*,
 „ accoururent chez nous pour s'y enrichir,
 „ & retournerent en Italie, jouir de leur
 „ fortune, ou pour mieux dire de la nô-
 „ tre. Les autres arts enrichissent l'Angle-
 „ terre, celui-ci l'appauvrit. Le théâtre de
 „ *Hay-Market* ne cause pas une circula-
 „ tion; mais une évacuation d'espèces. Le
 „ numéraire sort de l'état. L'Italie, qui a
 „ les yeux fixés sur la république générale,
 „ & qui profite de la folie de tous les peu-
 „ ples, établit ces séminaires (*) de mu-
 „ siciens, d'où sortirent ces fameux *virtuosi*,
 „ qui mirent à contribution toutes les Cours
 „ de l'Europe. Cette politique lui valut
 „ mieux qu'une grande branche de com-

(*) Conservatoris à Naples.

„ merce. J'ai calculé la dépense générale
 „ de ce spectacle depuis sa création, & j'ai
 „ trouvé que le théâtre de l'opéra de *Hay-*
 „ *Market* nous a coûté jusques ici cinq
 „ cent mille livres sterling: c'est-à-dire que
 „ les Italiens nous ont vendu environ dou-
 „ ze millions tournois d'ariettes, & que cet-
 „ te somme se trouve aujourd'hui de moins
 „ dans la circulation générale; il est arrivé
 „ de-là, (la conséquence se place d'elle-
 „ même) que la musique Italienne a dimi-
 „ nué notre puissance dans la proportion du
 „ vuide que cette somme a causé dans les
 „ arts, le commerce, & la navigation; il
 „ s'ensuit de-là, (la conséquence se place
 „ encore ici d'elle-même) que si on ne fer-
 „ me ce théâtre, les ariettes Italiennes,
 „ dans moins d'un demi-siècle, apprendront
 „ aux François, nos ennemis naturels, à chan-
 „ ter des *Te Deum*: ceci est bien clair;
 „ nous n'avons de bons soldats que parce-
 „ que nous les payons bien; or lorsque nos
 „ finances seront dérangées, nous n'aurons
 „ pas les moyens de les payer.

„ J'ai toujours été surpris que notre P.
 „ qui fait tant de bills inutiles, n'en ait ja-
 „ mais fait un nécessaire sur cet objet. Nos
 „ orateurs qui haranguent dans la chambre
 „ basse depuis le matin jusques au soir,

„ n'ont jamais pris en considération cet
 „ abus.

„ Il est vrai que, si on fermoit la porte
 „ de ce théâtre, nos dames de qualité, &
 „ nos petits-mâîtres feroient fort embarras-
 „ sés de leur personne un jour de la semai-
 „ ne; ils ne sauroient que devenir le fame-
 „ di, grand jour d'opéra. C'est l'usage de
 „ s'y rendre, dut-on s'ennuier à la mort
 „ pendant quatre heures que ce spectacle
 „ dure.

„ Il faut cependant convenir qu'on n'y
 „ perd pas tout-à-fait son tems; & que
 „ c'est un rendez-vous public, où on se
 „ rend pour toute autre chose que pour y
 „ entendre la musique.

„ Pour moi je ne connois point de trait,
 „ qui caractérise mieux le Roi patriote,
 „ que le mépris que le Roi George III. a
 „ témoigné pour ce spectacle. Il n'y avoit
 „ pas été une seule fois avant son mariage,
 „ & il n'y a assisté depuis que pour com-
 „ plaire à la Reine son épouse: en effet,
 „ un théâtre, qui ne contient aucune morale
 „ utile aux mœurs, & qui appauvrit l'état,
 „ ne doit point être encouragé, par la pré-
 „ sence d'un Roi citoïen ”.

LETTRE XLV.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

CE que le Baronet m'avoit dit sur la musique ne suffisoit pas ; je sentoie que j'avois besoin de lui faire d'autres interrogations sur ce sujet.

Le lendemain au matin je me rendis chez lui, où après avoir pris du thé ensemble, je lui parlai ainsi. Monsieur, lui dis-je, est-ce que l'art de chanter est nouveau en Europe ? on en parle comme d'un goût moderne : est-ce que vos ancêtres n'en avoient aucune idée ?

„ Ils en avoient une, me répondit-il,
 „ & peut-être plus juste, parcequ'elle n'é-
 „ toit pas si composée. Les hommes, re-
 „ prit-il, n'ont pas attendu qu'il y eût des
 „ notes pour chanter. Toutes les langues
 „ du monde dans leurs origines furent musi-
 „ cales. Il fut impossible d'exprimer des
 „ accents sans rendre des sons, & ce furent
 „ ces sons qui formerent la musique vocale
 „ de toutes les nations.

„ La priere qu'un sexe fait continuelle-

„ ment à l'autre créa les bémols & les se-
„ mitons : l'emportement , & le feu des
„ passions formerent les diésis ; les bécarrés ,
„ & les autres tons aigus.

„ Les peuples en parlant naturellement
„ chanterent leurs goûts & leurs affections.
„ Mais cette musique qui servit à caracté-
„ riser chaque nation , fut aussi différente
„ que ses idiomes. On peut dire qu'il y
„ avoit des opéras avant qu'il y eût des
„ théâtres. Le récitatif qu'on emploie en-
„ core aujourd'hui sur la scène , étoit l'ex-
„ pression simple qu'on mettoit en usage
„ dans les choses ordinaires de la vie , &
„ les airs exprimoient les affections & les
„ maladies de l'ame.

„ Les maîtres de cet art, qui vinrent
„ longtems après, ne créèrent rien : ils ne
„ firent qu'imaginer des notes, qui furent
„ les signes de ces sons, donner des règles
„ à la musique, & la soumettre à la mesu-
„ re : en un mot la musique moderne n'est
„ autre chose que l'expression vocale mise en
„ chant. Pour que ce chant puisse produi-
„ re son effet, il faut qu'il soit analogue au
„ génie de la nation pour qui il est fait ; car
„ notre ame ne peut être agitée que par
„ les accens qui lui sont propres.

„ Quand un Anglois dit que la musique

„ Italienne l'agite, il ne veut pas dire par-
 „ là qu'elle l'affecte; car il y a une grande
 „ différence entre ce qui agite, & ce qui
 „ affecte. Le bruit du tonnerre ou du ca-
 „ non cause une émotion chez tous les hom-
 „ mes; mais il ne les affecte pas égale-
 „ ment.

„ Pour que l'émotion que cause la musi-
 „ que puisse produire la même sensation
 „ chez deux peuples, il faudroit que les
 „ deux langues rendissent les mêmes ex-
 „ pressions par les mêmes sons.

„ Il n'y a aucun rapport entre la modula-
 „ tion de la musique Italienne, & l'accent
 „ vocabulaire Anglois. Le ton vocabulaire
 „ Anglois ne fait pas la même sensation sur
 „ un cerveau Italien. La différence de l'ex-
 „ pression vocale se fait sentir à la tragédie
 „ des deux nations, qui n'est autre chose
 „ qu'un chant héroïque. Garrick ne chante
 „ pas le rôle de Richard III. comme le
 „ chanteroit un tragique Italien. Ni Wood-
 „ ward dans le comique ne rend pas son rô-
 „ le, comme Sachi (*): ce sont des tons,
 „ & des accens différens; & si ces acteurs
 „ changeoient leur chant théâtral, ils ne
 „ seroient plus entendus de leur nation.
 „ Mademoiselle Clairon qui par son chant

(*) Fameux comique Italien.

„ pathétique dans la tragédie fait fondre en
„ larmes tout Paris, feroit bâiller tous les
„ spectateurs à notre théâtre de *Drury-*
„ *Lane*.

„ Je crois bien qu'il y a une musique su-
„ périeure à une autre; mais cette supé-
„ riorité ne regarde que l'harmonie des
„ sons, qui n'est autre chose qu'une plus
„ parfaite combinaison des notes. Souvent
„ cette supériorité peut devenir un obstacle
„ à l'expression, parceque dans certaines
„ nations, plus un accent est harmonieux,
„ & moins il est expressif. Et il ne faut
„ pas croire qu'il y ait une expression géné-
„ rale dans la musique propre à exciter les
„ passions de l'ame chez tous les peuples;
„ il faudroit pour cela que tous les hommes
„ eussent le même degré de sensibilité.

„ Il est vrai qu'on pourroit combiner ces
„ sons, de maniere qu'ils pussent rendre
„ les accens de chaque nation en particulier;
„ mais c'est une perfection à laquelle on ne
„ doit pas espérer que la musique moderne
„ arrive jamais; il faudroit pour cela que
„ les maîtres de cet Art eussent une idée
„ générale des mœurs, & des manieres des
„ différens peuples, qu'il fussent instruits
„ de leurs religions, de leur politique, de
„ leurs usages, qu'ils connussent leurs goûts,
„ leur

„ leur génie, & particulièrement leur phi-
„ fique; car c'est de tout cela que dépend
„ le degré de sensation dans chaque nation.
„ On ne peut pas se flatter de cette heu-
„ reuse révolution dans cet art. Les plus
„ habiles maîtres de musique sont des gens
„ bornés, sans connoissance, qui n'ont d'au-
„ tre habileté que celle de savoir placer
„ des notes sous des lignes.

„ Peut-être même qu'il y a une impossi-
„ bilité morale dans cette perfection. Le
„ compositeur Italien qui a un goût, & un
„ génie de musique relatif à son physique, ne
„ peut point changer. Il écrit comme il
„ sent lui-même, & non pas comme sen-
„ tent les autres.

„ Le vocabulaire proprement dit, sur le-
„ quel est fondée la musique Italienne, est
„ totalement différent de l'Anglois. L'em-
„ phase de cette langue est incompatible
„ avec la modestie de la nôtre. Un Breton
„ qui s'exprimerait ainsi dans le discours
„ ordinaire, *oh cara! carissima diletta del*
„ *mio cuore; anima della anima mia*, & au-
„ tres expressions ordinaires usitées en Ita-
„ lie, seroient à peine entendues en Angle-
„ terre ”.

Vous ne me parlez, lui dis-je en l'inter-
rompant dans cet endroit, que de l'impro-

priété du mode , pour m'exprimer ainsi ; mais les modernes ont-ils perfectionné la musique en général ? „ C'est ce que je voudrois favoir ; & c'est précisément ce que je ne puis pas vous dire , me répondit-il. „ Bien des gens disent qu'oui : Pour moi je ne suis pas de ce sentiment-là ; je pense au contraire qu'on l'a gâtée : voici à peu près l'histoire de cet art.

„ Il y avoit plusieurs mille ans que les Européens chantoient avec l'expression qui leur étoit naturelle ; lorsque les Italiens vinrent substituer l'art à la nature. „ Ces peuples firent du chant un gazouillement. Ils commencerent d'abord par gâter leur musique , & ensuite ils gâtèrent celle des autres nations.

„ La musique Italienne ne fut dans les premiers tems qu'un récitatif , tel qu'il subsiste encore dans les opéras ; c'est-à-dire , une expression simple , qui rendoit naturellement les accens de l'ame : on se plaignoit naïvement des tourmens de l'amour. „ La voix étoit employée à charmer le cœur & non pas les oreilles ; elle ne différoit presque point de l'expression vocale ; les notes étoient aussi graves que les paroles : les fémicromes & les ariettes parurent , & alors tout l'ancien système musical fut renversé.

„ *La Faustina* fut la première qui passa
 „ seize notes dans une mesure. *Bernard*
 „ avant elle avoit fait tous ses efforts pour
 „ donner de l'agilité à l'expression; & *Fa-*
 „ *rielli* qui vint après lui, réduisit tout à un
 „ sifflement. La scène Italienne devint le
 „ pays des rossignols. Toute l'habileté
 „ consista à avoir du gosier. Le musicien
 „ qui put enfiler deux, trois octaves, &
 „ chanter une sonate de violon, passa pour
 „ le plus habile. Alors il n'y eut plus rien
 „ de naturel dans l'expression du chant,
 „ tout fut artificiel; on regarda comme un
 „ grand chanteur, celui qui suivoit au-de-
 „ vant des airs, & je le dirai ainsi, qui
 „ devançoit les notes. Il fallut que les
 „ violons courussent après les musiciens;
 „ on mit des échasses aux ariettes; on fut
 „ obligé, par des tons aigus & forcés, de se
 „ faire entendre au-dessus d'un nombreux
 „ orchestre: & comme ce chant n'étoit
 „ pas celui de la nature, on détruisit la na-
 „ ture. On coupa les hommes comme les
 „ chevaux. L'univers fut étonné de voir
 „ une race de mortels qui n'étoient ni mâ-
 „ les, ni femelles: cette mutilation, qui
 „ n'avoit été en usage que dans les fer-
 „ rails d'Orient, devint à la mode sur la
 „ scène.

„ *Il buon gusto* acheva de tout gâter. On
 „ ne fut jamais en quoi il consistoit. C'é-
 „ toit une nouvelle mode de chant à la-
 „ quelle on en substituoit toujours une plus
 „ nouvelle. Jamais deux lustres de suite ne
 „ le trouverent de même : on le vit varier
 „ continuellement, & devenir contraire à
 „ lui-même ; car *il buon gusto* d'un tems,
 „ fut toujours *il cattivo gusto* d'un autre.

„ Les Espagnols, & les Portugais dont
 „ les sens s'émeuvent facilement, adopterent
 „ aisément cette musique voluptueuse. Les
 „ Maures, qui les avoient conquis, leur
 „ avoient apporté d'Afrique une musique,
 „ dont ils s'étoient servis pendant huit siècles.
 „ Après leur expulsion le climat al-
 „ loit leur rendre leur musique, lorsque
 „ l'Italienne les prévint. Les Allemands
 „ surpris par ce nouveau mode Italien, l'in-
 „ corporerent avec le leur, & de ce mêlan-
 „ ge, il en résulta un genre d'harmonie
 „ aussi bisarre que singulier.

„ Je croirois volontiers que Handell,
 „ qu'on regarde comme le restaurateur de
 „ notre musique, la gâta ; parceque la dose
 „ d'Italien qu'il y introduisit est trop forte ;
 „ méthode qui a été religieusement obser-
 „ vée par les compositeurs qui sont venus
 „ après lui. Nos airs Bretons aujourd'hui

„ font remplis de roulades, & de fredons.
„ Handell a réformé un chant vrai rempli
„ de candeur ; pour en substituer un faux &
„ impositeur. Un Anglois ne dit plus vrai
„ en chantant : devenu Italien dans l'ex-
„ pression musicale, il cherche plus à sur-
„ prendre les sens, qu'à captiver le cœur.
„ C'est comme si une nation changeoit
„ d'idiome, & qu'après avoir parlé pendant
„ vingt siècles une même langue, on l'o-
„ bligeoit de s'exprimer dans une autre.
„ Il n'est pas indifférent en soi qu'un
„ peuple soit affecté par un mode plutôt
„ que par un autre : on lit dans l'histoire
„ que les anciens ne pouvoient faire aucuns
„ changemens dans leur musique, sans que
„ la révolution ne portât sur le gouverne-
„ ment ; parceque la musique en agissant
„ sur les sens porte sur les mœurs : de ceci
„ je pourois tirer une conséquence, &
„ prouver peut-être que depuis l'établisse-
„ ment de la musique Italienne en Angle-
„ terre la nation est devenue plus volup-
„ tueuse ”.



L E T T R E XLVI.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Pékin.*

De Lisbonne.

J'ALLAI dîner ces jours passés chez un négociant Anglois établi à Lisbonne, qui m'en avoit prié depuis long-tems. Comme j'avois oui dire que les Bretons adonnés au commerce à Londres, menoient une vie frugale, je m'attendois à un dîner de même; mais au-lieu de celui-ci, il fut question d'un repas splendide, où régnoient la profusion & l'abondance.

Après le dîner on fit passer les convives dans un second appartement, où des laquais en grande livrée servirent le Caffé dans des tasses d'or.

Le Caffé pris il fut question d'amuser la compagnie à quelque jeu. On me proposa de faire un Wich. Je m'en deffendis en alléguant pour excuse l'ignorance où j'étois de ce jeu. Alors le maître du logis prenant la parole me dit en me l'adressant, ne craignez pas, Monsieur, de vous engager dans une partie couteuse. Nous ne jouons ici

que pour nous amuser. Il faut être bien malheureux, continua-t-il, si dans une après diner, on perd cinquante monnoies d'or ; c'est-à-dire, environ trois cens onces d'argent massif. Quand j'aurois su le jeu, cet amusement seul eut suffi pour m'en dégouter. On me laissa, & les autres convives s'affirent autour des tables, & commencerent à jouer. Je m'amusai deux ou trois heures à voir leur jeu, & je remarquai que quelques-uns de ces négocians avoient perdu pendant cette après diner deux ou trois cens pièces d'or pour s'amuser.

La scène du jeu finie, le maître du logis ordonna à ses gens qu'on mît les chevaux au carosse, & un moment après il me fit entrer dans un équipage magnifique, qui nous traina au *Long-Room*. C'est une assemblée établie par la factorie Angloise, dans laquelle on rit, boit, mange, & joue tous les jours de l'année depuis six heures du soir jusques à minuit.

Il y avoit ce jour là grand bal paré. En entrant dans la salle le premier coup d'œil me frapa. Je n'ai jamais vu tant de luxe & de magnificence. On eut pris ces marchands pour de petits souverains, & leurs femmes pour autant de vice-reines. Lorsqu'on eût dansé environ deux heures, la

compagnie passa dans un autre appartement où étoit une table de deux cent couverts. Alors on servit un souper qui auroit fait honneur à la magnificence du plus grand Monarque de l'Europe. Les dames seules s'assirent, & les cavaliers debout derriere elles les servirent. Après le souper elles se leverent de table & les hommes s'assirent à leur tour, & on leur servit un nouveau souper.

Pendant que les cavaliers étoient à table, je retournai dans la salle du bal, où je m'assis près d'un Breton habillé modestement, qui étoit arrivé depuis peu de Londres. Je jugeai à sa contenance qu'il n'étoit pas fort content de tout cet étalage. Monsieur, lui dis-je, je vous prie de me faire la grace de m'expliquer cette énigme. Nous sommes ici dans une assemblée de marchands, dont l'épargne & l'œconomie sont, ou doivent être, les vertus principales, & cependant nous nous trouvons dans un lieu de profusion, & de magnificence. Quelle est donc la divinité qui préside ici? La folie, me répondit-il; tous les gens que vous voiez dans ces appartemens sont ses adorateurs. Le mal est, reprit-il, que la Grande-Bretagne perd à ce luxe; car les Portugais, chez qui ces dépenses extravagantes se font, retiennent ce que notre industrie leur avoit

d'abord enlevé. On peut dire que la main d'œuvre de nos artisans est convertie ici en fêtes & en divertissemens. Il y a actuellement sur le tapis un projet de mascarade qui coutera plus de mille guinées à la factorie, c'est-à-dire, à la nation; car c'est elle qui en fera les fraix.

Je vous prie de me dire quelle sorte de marchands sont ceux-ci? Ce sont, me répondit-il, ce que nous appellons des commissionnaires: on leur envoie des marchandises d'Angleterre, & ils les vendent pour le compte des négocians Anglois. Et en rendent-ils bon compte au moins? lui dis-je, oh oh, pour cela très bon; car afin qu'il n'y ait aucune erreur sur les articles, ils n'en rendent point du tout. On peut regarder les effets qu'on envoie de Londres à Lisbonne, comme un bien de main morte, qui est perdu pour toujours. Il y a six mois que je suis arrivé d'Angleterre pour régler mes affaires avec mon correspondant, qui fait ce soir les honneurs du bal, & qui est mieux habillé que le Roi George, sans que j'en aie pu encore venir à bout. Il me menace, si je le presse trop, de faire terminer nos affaires par la justice Portugaise. Si la chose en vient-là, mon compte est tout réglé; je puis m'en retourner

comme je suis venu; car il faut tout juste un siècle révolu à Lisbonne avant qu'un procès soit jugé.

Pendant ce tems-là les dames & les messieurs s'étoient rendus dans la salle où nous étions. Nous nous retirâmes dans un réduit où nous pouvions voir toute la compagnie sans en être presque apperçus: sans doute, Monsieur, dis-je à mon Breton, vous connoissez la carte de cette assemblée. Voudriez-vous avoir la bonté de m'expliquer les figures? J'en connois plusieurs, me dit-il, & je pourrai vous parler de celles-ci; mais il faut auparavant que je vous donne une idée générale du tableau, sans quoi l'énigme resteroit toujours. Premièrement tous ceux que vous voiez ici sont des gens transplantés, que le hasard, ou l'indigence a conduits ici: de la pauvreté dans laquelle ils sont nés, à l'aisance dont ils jouissent, il y a une distance immense.

Il y a environ six ans qu'ils étoient tous ruinés par leur luxe relatif. La factorie en corps alloit faire banqueroute, lorsque la colere du ciel devint pour elle une ressource. Le tremblement de terre rassura un grand nombre de maisons qui étoient prêtes à tomber. L'incendie général opéra un prodige auquel les maisons Angloises qui

négoçient à Lisbonne ne se feroient jamais attendues. Il brula des effets qui n'y étoient plus : on pourroit comparer ce feu au feu grégeois, qui bruloit de loin. Faites attention à cet homme vis-à-vis de nous ; c'est un négociant de Hambourg. Il n'étoit pas riche la veille du tremblement de terre qui abîma Lisbonne, mais le lendemain il se trouva très opulent. Il réalisa cinquante mille livres sterling d'effets appartenant à ses correspondans, & qui avoient été brulés. On pourroit appeller cela, en termes d'incendie, renaître des cendres de la friponerie.

Voïez-vous ce petit homme à côté de celui dont je viens de parler, qui a les yeux si vifs ? il travailloit à son Billan, quand le phénomène brula ses livres. Le tremblement de terre lui fut très favorable. Il en retira deux grands avantages ; car le même jour il perdit sa femme, & gagna du crédit. Permettez-moi de vous demander, interrompis-je en cet endroit, qui sont ces cavaliers qui portent un grand ruban rouge sur leurs habits, qu'on voit dispersés dans différens endroits de la salle, pour qui on a beaucoup de déférence ? ce sont des *fidalgos*, ou grands du Roïaume. Qu'est-ce qu'ils font ici ? Il me semble qu'ils ne sont

point placés. Je vais vous le dire, ils viennent affecter beaucoup de considération en public, & vont ensuite rire en particulier de la folie des Anglois.

Aidez-moi, je vous prie, à connoître ce beau marchand qui est tout au haut de la salle. Le commerce doit se sentir illustrer d'être fait par un homme d'une aussi belle figure. Le cavalier que vous voulez connoître, me dit-il, n'est point marchand. C'est l'Ambassadeur de la première couronne de l'Europe. Il est bien jeune, lui dis-je, pour être initié dans le secret d'une grande Cour. Un mariage, reprit-il, l'a élevé tout d'un coup au ministère. Il a épousé une veuve dont le mari est encore en vie. Toute l'Europe a été surprise de le voir monter tout d'un coup à cette place; mais que voulez-vous? il faut bien faire quelque chose pour les gens qui ont assez de force d'esprit pour se mettre au-dessus des préjugés reçus.

Si je ne me trompe, celui qui est à côté de lui est encore l'agent de quelque couronne. Vous ne vous trompez pas; c'est un Ministre, qui de la marchandise est monté à l'Ambassade; mais cela est assez ordinaire dans l'état républicain où il est né. On lui donne quelque esprit; mais je lui

aurois souhaité un peu plus de bon sens. Il étoit originellement pauvre ; il avoit besoin de faire un bon mariage, & il en a fait un très mauvais. Il est vrai que le gouvernement, qui l'a fait Ministre, y a pourvu ; mais je n'aime pas ces hommes qui chargent l'état de réparer leurs sottises. Qu'est-ce que c'est que ce grand homme d'assez bonne mine ; mais qui est coëffé d'une manière singulière ? C'est, me répondit-il, un marchand Hollandois, Résident du Roi de P---- Ce Prince, sans l'avoir jamais vu ni connu, l'a fait son Ministre : aussi l'a-t-il chargé en même tems de ne point se mêler de ses affaires à cette Cour. C'est proprement un Brevet de retenuë sur sa vanité. Les Princes sont comme ces ouvriers habiles, qui donnent de la considération à la plus vile matière. Si je ne me trompe, je vois plusieurs autres Ministres à côté de ceux dont vous venez de parler. Non, me dit-il, ceux-ci sont des Consuls ; qu'entendez-vous, lui dis-je, par ce nom-là ? Ce sont les valets de pied des états, ou autrement les garçons apprentifs de la politique. Il me semble, lui dis-je, que la plupart de ces garçons sont bien vieux. Est-ce qu'on ne passe pas Maître-Consul ? Non, me répondit-il, on l'est du premier coup.

Encore quelques minutes, dis-je en cet endroit à mon Breton, & je fins d'être indiseret. Qu'est-ce que c'est que ces divinités femelles qui sont parées comme des princesses; mais qui ont avec cela un air si commun, qu'on les prendroit pour des filles de chambre déguisées avec les habits de leurs maîtresses. Toutes ces femmes, me dit-il, que vous voïez dans cette salle, sont réellement déguisées. Il n'y en a aucune dont l'ajustement ne jure avec son état: elles sont presque toutes nées dans la boue, & par conséquent sont fieres & impertinentes. Elles crevent de vanité. L'orgueil rend les femmes des autres païs insupportables; à Lisbonne il a un autre effet, il les fait devenir folles. La maladie attaque les fibres du cerveau; les maris sont obligés de les faire voïager en Irlande pour leur remettre l'esprit; mais ce n'est pas la faute de ces créatures; il est naturel aux personnes du sexe, qui n'ont ni naissance, ni éducation, d'être fieres & hautaines; le tort est aux maris qui se ruinent pour satisfaire à leurs folies.

Mais pour revenir à la factorie, l'incendie général avoit un peu rétabli les affaires, lors qu'une nouvelle profusion, & un luxe inconnu auparavant l'ont plongée dans

le même état où elle se trouvoit avant le phénomène ; mais on espere , s'il plait à Dieu , qu'un second tremblement de terre la remettra.

L E T T R E XLVII.

Le Mandarin Cham - pi - pi , au Mandarin Kie-tou-na , à Pékin.

De Londres.

JE me rendis hier au grand *Ridoto*. C'est une salle publique , où les femmes de qualité se rencontrent quatre fois l'année avec les Lords du Roïaume.

L'assemblée étoit nombreuse , & les dames extrêmement bien mises : cela n'empêchoit pas qu'il n'y en eût un grand nombre de fort laides. On diroit que les Bretonnes ne sont pas faites pour être habillées. La grande parure leur donne un je ne fais quel air gêné , qui cache leur beauté naturelle.

On se regarda quelque tems au visage : ensuite l'assemblée se sépara en plusieurs pelotons en divers endroits de la salle , pour faire ce qu'on appelle en Europe des menues.

Quoique je t'aie parlé ailleurs de cette danse, voici ce que c'est. Un cavalier prend une dame par la main, lui fait faire deux pas en avant avec lui sur la même ligne; au bout desquels il lui fait décrire en reculant un cercle autour de lui, qui la remet à la même place où il l'a prise: ensuite ils se croisent pendant quatre ou cinq minutes en se regardant en passant, & finissent par une profonde genuflexion, le tout gravement, & sans rire; car le menuet en Europe est le divertissement le plus sérieux qu'il y ait dans la société. Je ne te dirai point si ces dames & les cavaliers tournoient bien; mais il y avoit un François né à Paris derriere nous, qui se tuoit de nous dire que tous ces gens-là dansoient mal: voïez, disoit-il, comme ils sont gênés; ils n'ont point de graces: on diroit voir des statues mouvantes. Peut-être qu'il étoit en état d'en juger, car il est dit, dans les fastes de l'Europe, que Paris danse mieux que Londres.

Le corps diplomatique, comme on l'appelle, étoit à ce bal; mais il n'y brilla pas beaucoup.

La France depuis la dernière guerre ne danse plus: & l'Espagne craint de faire quelque faux pas. Le bruit du gros canon

à fait perdre l'oreille à la Reine de Hongrie ; le Portugal vient de l'échaper trop belle pour oser se remettre en danse. La Hollande est neutre dans le menuet. La République de Venise danseroit peut-être, si elle ne craignoit que le Turc ne lui fit perdre la cadence ; & on dit que le Roi de Prusse (depuis qu'il a répandu beaucoup de gravité dans le pas militaire) deffend les cabrioles à ses ministres, &c. &c.

De toutes les puissances de l'Europe qui étoient représentées dans cette assemblée par leurs Ambassadeurs, il n'y eut que la Russie qui fit deux menuets. Je ne déciderai point si le Ministre de cette couronne s'en aquitta bien ; mais un politique Anglois qui se trouvoit à côté de moi, lorsqu'il dansoit, me dit à l'oreille, que ce n'étoit pas-là le plus brillant de son Ministère.

Comme nous ne dansions point, nous nous mêmes à nous promener dans la salle pour examiner les dames. Et lorsque nous rencontrions sur nos pas quelque visage un peu distingué, je ne manquois pas d'interroger le Baronet, & il m'en donnoit aussitôt l'histoire. Mais comme les demandes se succédoient avec beaucoup de volubilité, il prit le parti de me prévenir.

Voiez-vous, me dit-il, cette dame qui

est assise vis-à-vis l'endroit où l'on danse? C'est Milédi ----- elle a de la douceur dans la physionomie; mais elle a quelque chose de fade qui fait bâiller les hommes qui l'aprochent. Celle qui lui parle dans ce moment, & qui surprend par la régularité de ses traits, & l'éclat de son teint, est Lédi ----- celle-ci est une beauté muette. Ses charmes ne disent rien. Il y a des dames en Angleterre qui sont faites pour être mises en pastel. Leur visage a tout ce qu'il faut pour devenir portrait: on peut dire que la postérité jouira mieux de la copie de celle-ci, que son siècle n'aura joui de l'original. La troisième, qui est debout devant elle, est Milédi ----- elle a de beaux yeux, la bouche charmante & le bras potelé; mais elle pèche par trop d'embonpoint. Cette quatrième là qui vient de s'arrêter pour lui parler, est Milédi ----- celle-ci, qui a de l'esprit & de la vivacité, est laide à force de maigreur; car il y a toujours maille à refaire à la beauté de nos Bretones, ou elles portent des figures apoplectiques, ou elles ont un visage de consommation. Voïez-vous, continua-t-il, cette beauté à la Romaine, qui est debout à six pas de nous? C'est Madame P----- elle est grande &

bien faite, mais elle est un peu dure d'oreille; ce qui fait que les femmes ont de la peine à s'exprimer avec elle; il n'y a que les hommes qu'elle entend à merveilles, &c. &c.

Nous avons déjà passé en revue la moitié des dames de l'assemblée, lorsque certains traits, qui ne s'étoient pas encore présentés à mes yeux, me fraperent.

Monsieur, dis-je au Baronet, je vous prie de me dire, qui sont ces trois beautés qui se tiennent par le bras, & qui viennent à présent vers nous? Ce sont les dames H-r---t-n. Elles sont bien intéressantes, repris-je; sans doute qu'elles sont sœurs; car elles se ressembtent beaucoup? Oui, me répondit-il; mais celle du milieu est l'ainée; car elle est la mere des deux autres. En vérité, lui dis-je, voilà une mere qui ne perd rien à être née vingt ans avant ses filles. Il y a bien des gens qui feroient embarrassés sur le choix. Je vois à notre droite, trois ou quatre dames en grand panier, superbement mises, mais qui ont je ne fais quoi de singulier dans la physionomie; les connoissez-vous? Oui, ce sont (révérence parlé) des Juïves de la cité de Londres. En effet, repris-je, lorsqu'on les regarde fixement, on trouve que

ces visages sont de la fabrique de Jérusalem. Le cavalier de leur suite, qui a des yeux postiches, & la phisionomie fade, est un petit-maître Juif: caractère le plus ridicule qu'il y ait dans la société Européenne.

Je consens, lui dis-je, de ne plus vous faire d'interrogation de toute la soirée, si vous voulez me dire qui est cette jeune dame qu'on remarque à notre droite, couverte de bijoux, à qui tous les hommes parlent à l'oreille en passant, & qui sourit à tous les hommes. Je vais vous le dire; c'est une fille de joie, qui vient ici chercher des dupes. Elle a mis à contribution la moitié de la noblesse de Londres, & tâche de ruiner l'autre. Elle n'est point belle, comme vous voïez: Son visage est décharné, sa gorge n'est pas bien placée; sa taille est mal faite; elle a le bras vilain, & la main laide; d'ailleurs c'est la plus insipide créature que je connoisse. Je lui ai parlé plusieurs fois pour juger de son esprit par son entretien, mais je n'ai pu y tenir; malgré cela elle est à la mode; ce qui lui suffit pour dépouiller les héritiers, & les enfans de famille; car tout a un cri, & une vogue à Londres, jusques à la prostitution même.

Est-ce que vous n'avez point d'Hôpi-

taux à Londres, lui dis-je, pour renfermer ces aventurieres-là? Des Hôpitaux! reprit-il, nous n'en avons point pour les enfans trouvés (*); comment en aurions-nous pour celles qui les font?

L E T T R E XLVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Londres.

DEPUIS le dernier traité de paix entre la Cour de France, & celle de St. James, les Angloises sont plus portées aux bagatelles qu'elles ne l'étoient auparavant. Une foule de modes & de rubans, que la guerre retenoit de l'autre côté de l'eau, a inondé cette île.

Il a débarqué à Douvres un grand nombre de poupées de hauteur naturelle habillées à la mode de Paris; afin que les dames de qualité puissent régler leur goût sur ces modeles.

Depuis l'affluence de ces colifichets, il

(*) Il y en a un à Londres, mais les revenus ne suffisent pas.

s'est fait un changement notable dans le sexe Breton.

On remarque que depuis que les femmes y sont parées de ces ornemens étrangers, elles jassent plus qu'à l'ordinaire.

Je ne te dirai point si dans certaines couleurs il y a des qualités occultes qui délient la langue; mais j'ai observé qu'une jeune Bretonne, qui porte un ajustement pompadour, parle plus qu'à son ordinaire.

D'ailleurs je me suis apperçu, après les préliminaires, que les Angloises devenoient de plus en plus Françoises.

Par exemple depuis la paix, elles ont coupé leur chapeau, de maniere qu'aujourd'hui on peut voir leur chignon en plein.

Cette nouvelle mode des chapeaux qui sont plats par derriere, n'est pas sans des-
 cou. A la faveur de celle-ci, elles peuvent se mettre dans la posture qu'elles veulent sans que leur mari s'en apperçoive; au lieu qu'auparavant le chiffonage des ailes du chapeau decouvroit les attitudes où elles s'étoient mises.

Les moralistes Anglois prétendent qu'il faudroit une guerre de cinquante ans avec la France, pour rendre aux Angloises cette modestie qui formoit le caractère des anciennes Bretones.

Ils ont observé que les batailles passagères ne changent rien au génie de la nation; attendu que la paix, qui ramène toujours les rubans & les poupées, répand la même confusion dans les mœurs & les manières Angloises.

L E T T R E XLIX.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham pi-pi, à Londres.

De Lisbonne.

QUOIQUE je n'aie rien à demander à la Cour de Portugal, je n'ai pu néanmoins résister à la curiosité de voir une audience publique de ceux qui gouvernent aujourd'hui cette monarchie; d'autant mieux qu'on me dit que c'étoit une chose digne de l'attention d'un étranger.

Je me rendis donc hier à cet effet à la maison du Comte d'O - - - premier ministre de la couronne. Il n'y avoit que mille & six cens personnes seulement qui l'attendoient. L'entrée de son cabinet, la chambre, l'antichambre, la salle, les escaliers, le devant de la porte & la moitié de la rue

étoient pleins d'attendans. Monsieur, dis-je à un Portugais qui se trouvoit à côté de moi confondu dans la foule ; combien de mois faudra-t-il à votre ministre pour vous expédier tous ? Des mois ! me répondit-il ; c'est l'affaire de quelques minutes. Les chevaux de son excellence sont déjà au carosse, elle va chez le Roi, & c'est en passant qu'elle nous donnera audience à tous. Oh, grâces à Dieu, nos ministres à Lisbonne sont expéditifs : vous allez voir comme celui-ci va nous dépêcher. A peine avoit-il fini ces mots, que la porte du cabinet s'ouvrit, & son excellence parut.

C'est un grand homme d'environ soixante-cinq ans, qui a le visage long & les yeux un peu chassieux. Son air étoit composé. Il avoit deux ou trois traits de commande dans sa physionomie : on découvroit qu'il venoit de se préparer à faire semblant d'être populaire. Alors toute la foule d'attendans s'élança vers lui. Ceux qui se trouvoient dans l'antichambre se portèrent à l'entrée de cette porte, & ceux qui étoient dans la rue se précipitèrent dans la chambre & l'antichambre. „ Monseigneur, s'écria le premier ; voilà mon mémoire. C'est pour „ l'affaire... Donnez, dit le ministre d'un „ air affable sans lui donner le tems de fi-

„ nir; je fais ce qu'il contient, j'aurai soin
 „ d'y pourvoir. Monseigneur, lui dit un
 „ second; je viens vous parler pour - - - -
 „ cela suffit: je vous entens; je ferai ce
 „ qu'il faut. Monseigneur, interrompit un
 „ troisieme, il est question de la pension
 „ de Manuel Lopes: on la paiera avec le
 „ tems. Monseigneur, reprit un homme
 „ d'un certain âge, il y a trente ans que
 „ je demande - - - - Patience, dit le minis-
 „ tre, encore trente ans & vous ne de-
 „ manderez plus." Il a raison, me dit
 à l'oreille un Portugais qui se trouvoit
 derriere moi; car le demandeur a soixan-
 te-dix ans, & à cent ans on a fini de de-
 mander.

Cependant, l'audience continuoit tou-
 jours. „ Monseigneur, dit un homme de
 „ la foule après le vieillard, le Roi m'en-
 „ voie à vous pour - - - - je le fais; il ne
 „ m'en a rien dit; mais c'est comme s'il
 „ m'en avoit parlé. Monseigneur, reprit
 „ un autre, votre excellence fait ce qui
 „ m'amène auprès d'elle? Oui, non,
 „ Ah! je vous entens, me voilà au fait.

„ Monseigneur, s'écria en cet endroit
 „ un uniforme, je viens chercher ma mis-
 „ sion de colonel pour le nouveau régiment
 „ de - - - - elle est prête, dit le Comte,

„ le régiment est créé; il ne nous manque
 „ que des soldats.

„ Monseigneur, dit un autre, je suis le
 „ directeur de la manufacture royale de da-
 „ mas, de satins, & de gros de tours de
 „ Lisbonne: je viens dire à votre excellen-
 „ ce qu'il n'y a plus de soie ----- Em-
 „ ploiez du Coton.

„ Monseigneur, dit un autre en lui pré-
 „ sentant un papier, je suis pour la fabri-
 „ que des vaisseaux, & je viens vous dire
 „ qu'il n'y a plus de bois de construction
 „ pour les navires de guerre.... Faites les
 „ de Liege.

„ Monseigneur, ajouta un commis de la
 „ trésorerie, il n'y a plus de fonds dans la
 „ caisse royale ----. Tirez sur la banque
 „ d'Angleterre; elle a tout notre argent.”
 Cependant en dépêchant ainsi il s'avançoit
 toujours du côté de la porte de la rue,
 où son carrosse l'attendoit. A son aproche
 la portiere s'ouvrit; le ministre s'élança
 dedans, & il s'enfuit chez le Roi; après
 avoir expédié tous les supplians de la ma-
 niere que tu viens de voir.

Je remarquai que le grand art de cet ha-
 bile ministre d'état est de couper la parole
 aux supplians qui ont recours à son ministe-
 re: en effet, s'il falloit qu'il prêtât l'oreille

à tous ceux qui ont à faire à lui, cela ne finit point; c'est bien mieux de n'écouter personne, & d'expédier ainsi tout le monde.

L E T T R E L.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

JE t'envoie dans cette lettre les visages des plus célèbres beautés d'Angleterre. C'est un assortiment complet en charmes, & en agrémens. J'en ai fait l'emplette dans une Boutique, où on les distribue au public sur des feuilles volantes. Le prix n'est pas bien considérable; on peut acheter un ferrail complet de belles Bretones pour quelques guinées: c'est ce qu'il y a de meilleur marché aujourd'hui en Angleterre. J'ai actuellement dans ma chambre une demi-douzaine de Milédis des plus célèbres par leur beauté, dont les yeux ne me reviennent qu'à six sols la paire.

Les maris ici ne jouissent pas seuls de leurs femmes, trois ou quatre mille particu-

liers en partagent avec eux la possession, par l'emplette qu'ils font de leurs images. Et on prétend que la jouissance de l'original ne vaut pas quelquefois celle de la copie. du moins j'ai oui dire qu'il y a bien des maris à Londres qui ne voudroient être les maris de leurs femmes qu'en peinture.

Non seulement les filles de joie de cette ville se donnent au public; mais même les femmes de qualité deviennent publiques.

Dans ces boutiques à visage, le vice est placé à côté de la vertu; car j'achetai *Fanny Murray* (*), *Ladi Berkeley*, *Kitty Fisher*, *Ladi Fortescue*, *Charlotte Fisch*, *Ladi Waldegrave*, *Naney Dawson*, *Ladi Barrington*, *Nelly O'Brien*, la *Duchesse d'Ancafter*.

Les marchands d'effigies à Londres ne bornent pas leur commerce à celui des beautés femelles qui sont à la mode; ils ont encore une collection complète des grands hommes qui brillent aujourd'hui dans la salle de Westminster; & ceux qui se distinguent sur le théâtre de *Drury-Lane*. Un de ces vendeurs d'images m'a communiqué un nouveau projet d'effigie; qui est de faire peindre au naturel tous les membres du parlement du parti de la Cour, qui ont aprou-

(*) Noms de plusieurs femmes de plaisir avec ceux des dames de qualité.

vé le dernier traité de paix contenant la restitution des conquêtes. Si cela est, il y aura bien des visages inconnus, qui paroîtront alors en public.

L E T T R E L I.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

ON écrit de Paris que le Roi de France a permis à un de ses ministres disgraciés de paroître à la Cour. C'est le premier favori, qui, après avoir été chassé du temple de la fortune, ait eu la permission de se présenter de nouveau à la porte.

Cet événement unique donne beaucoup à parler ici. Chacun en dit son sentiment.

Les naturalistes de Paris prétendent que le tempérament du Monarque s'affoiblit, qu'il n'abonde plus tant en esprits animaux, qui frappant le cerveau avec vigueur, lui donnent la force de soutenir une résolution.

Les politiques disent que c'est un coup d'état forcé, auquel la lettre de cachet du Roi a été obligée de céder: ils avancent que dans l'état présent des choses, ce mi-

nistre est seul en état de gouverner la monarchie, & que s'il n'est pas entré d'abord dans le ministère; c'est afin d'avoir le tems de préparer ses machines, & d'y parvenir ensuite avec plus d'éclat.

Il y en a qui prétendent que c'est l'ouvrage de l'esclave favorite, qui a voulu faire voir à toute la France qu'après avoir renversé l'Idole, elle étoit en état de la remettre sur son pied-d'estal. Je ne serois pas tout-à-fait éloigné d'être de ce sentiment-ci, d'autant plus que ce rappel est unique, & qu'il marque un ascendant universel sur l'esprit de ce Prince.

LETTRE LII.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

LE fils d'un souverain d'Allemagne est venu épouser la sœur du Roi d'Angleterre. L'Himen ne place pas les deux époux sur le trône. Ce sont deux particuliers, qui se sont mariés en attendant de régner.

Le rang de sujets ne les a pas dispensés

du cérémonial ordinaire des Cours. On a refusé à ce Prince de faire quelque séjour en Angleterre; en s'alliant à la Couronne, il a perdu le privilège de citoïen: il n'a eu le tems que d'épouser la Princesse, & de s'enfuir. Les deux époux se sont embarqués dans une saison aussi rigide que dangereuse. Après leur départ on a douté plusieurs jours de leur sort. Le bruit s'étoit déjà répandu qu'ils avoient été ensevelis dans les abîmes de la mer; mais c'étoit l'étiquette, il falloit partir, dut-on périr. Tu vois qu'il est dangereux, pour un Prince étranger, de venir épouser une fille de cette couronne, puis qu'il ne peut en aller jouir dans son païs, qu'après avoir risqué de consommer le mariage au fonds de la mer.

L E T T R E LIII.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Lisbonne.

JE ne te parlerai point des mœurs de ce peuple: il en est en Europe sur qui la religion, & la morale perdent leurs droits.

Le remède que le ciel vient d'employer pour corriger les Portugais, n'a servi qu'à les corrompre davantage. Avant le tremblement de terre, il y avoit quelques vertus à Lisbonne ; depuis ce phénomène, il n'y a plus que des vices. La volupté, que la religion & la bienfiance tenoient enfermée dans des cloîtres, s'est échapée. Les portes des couvens se sont ouvertes, & la dissolution est devenue générale. Ceux qui s'étoient dévoués à l'incontinence ont profité de la colere du ciel pour se livrer à leurs désirs. Juges de l'endurcissement d'un peuple, qui s'enfonce dans le crime à proportion des moïens que Dieu emploie pour l'en retirer.

Mais le phénomène n'a pas tout fait : la superstition, le luxe, le faste & l'ostentation, avoient préparé les voies.

Peut-être que le despotisme absolu y a aussi beaucoup contribué. Quand on force un peuple à détourner les yeux du gouvernement politique, la paresse, l'oïveté & la nonchalance le gagnent, ce qui le plonge dans toutes sortes de vices.



L E T T R E L I V.

*Le Mandarin Cham - pi - pi, au Mandarin
Kie - tou - na, à Pékin.*

De Londres.

LES Rois d'Europe s'écrivent toujours, mais ils ne se parlent jamais, & s'ils se voient, ce n'est qu'en peinture. Ils signent des traités d'alliance, & déclarent la guerre ou font la paix sans s'approcher. Ce n'est pas que, semblables aux Princes d'Orient, ils restent enfermés dans leur palais; au contraire on ne voit qu'eux, ils sont toujours par voies & par chemins: mais il est de la grandeur Européenne qu'un Roi ne parle jamais à son semblable, & malheur à tout souverain qui rencontre la face d'un autre.

On dit que Louis XIV. Roi de France dit à un Roi d'Angleterre nommé Jâques, en prenant congé de lui: *Ce que je puis vous souhaiter de meilleur, c'est de ne vous revoir jamais.*

Ce n'est pas l'éloignement des lieux qui les rend invisibles les uns aux autres; car la plûpart des états Européens sont limitrophes.

Il y a tel souverain qui fait plus de chemin en un jour en courant le cerf, qu'il n'en feroit en allant visiter un Monarque son voisin.

Le plus grand embarras pour le voir, est de savoir comment on se verra.

Il prit fantaisie, il y a environ un demi siècle, à un Empereur de Russie de faire une visite à un Roi de France; cette Cour fut si embarrassée, qu'elle lui fit demander comment il vouloit qu'on le reçût.

Comme deux soleils ne doivent pas se rencontrer dans le même ciel, de même il ne faut pas que deux souverains se trouvent dans le même lieu.

Un Prince, qui est sur le trône au-milieu de ses sujets, ne veut pas qu'on prononce le mot de Majesté pour d'autres que pour lui: cela blefferoit la grandeur royale; & si l'on voit quelquefois, dans les Cours de certains Monarques d'Europe, d'autres Sires, ce sont de pauvres Sires détrônés qui y sont sans conséquence.

Il est malheureux, pour les peuples d'Europe en général, que ces étiquettes des Cours empêchent les souverains de se rapprocher, & par conséquent de régler eux-mêmes leurs affaires respectives.

Les Ministres qu'ils envoient à leur place

n'ont ni le même intérêt, ni la même affection pour leurs peuples. Les agens ne font jamais si bien les affaires que les maîtres.

Je t'ai dit ailleurs comme ceux-ci gâtent tout par leur incapacité.

Je t'écris sur ce sujet, parceque je voudrois que Louis XV. aujourd'hui régnant en France, eût une conférence avec George III. qui occupe maintenant le trône d'Angleterre; & que dans cette entrevue deux citoyens désintéressés leur exposassent les maux que les guerres ont fait souffrir de part & d'autre à leurs peuples. Je présume que ces deux Princes, qui sont naturellement bons & généreux, seroient si touchés de leurs malheurs, qu'ils signeroient ensemble une paix constante & inviolable. Car l'ambition qui désole l'Europe, & qui fait de cette partie du monde un théâtre d'effroi & d'épouvante, ne vient pas des Rois; mais elle tire sa source de ceux qui les environnent.



L E T T R E L V.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

ON écrit de France que les Parlemens du Roïaume font des représentations très vives au Roi Louis XV. sur le désordre qui régné aujourd'hui dans les finances de cette monarchie, & les moïens qu'il y auroit de le réparer. Ils s'opposent fortement à l'établissement de certaines taxes & impôts onéreux aux peuples.

La force ouverte qu'on a employé jusques ici pour les faire rentrer dans une soumission aveugle, n'a servi qu'à les rendre plus clairvoyans sur leurs devoirs.

Ils ont adressé leurs plaintes au Monarque dans des termes qui feroient honneur aux républicains qui rompirent autrefois les chaînes du despotisme.

Cet esprit d'indépendance né dans le sein de la servitude, paroît néanmoins à quelques politiques n'être pas à sa place. Ils prétendent que pour que chaque chose rentrât dans son ordre local, il faudroit qu'il passât la mer pour se rendre où se trouve le

païs de l'indépendance. Cette idée a fait dire à un faiseur de projets, qu'il faudroit faire passer le Parlement de Rouen à Londres; & envoyer la chambre des communes à Paris.

Mais j'ai parlé ici à quelques spéculatifs qui m'ont assuré que l'échange de ces deux corps politiques ne produiroit aucun avantage à la Grande-Bretagne. Ceux-ci m'ont assuré que la force, & la véhémence des discours François, s'arrêteroient au pas de Calais; & ils m'ont ajouté que le Parlement de Rouen, à son arrivée à Londres, n'auroit pas plutôt été complimenté par les agens du Roi George, qu'il deviendrait muet.

L E T T R E L V I.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

LES nouvellistes, & les politiques de Caffé qui régrent ici les affaires de la Monarchie, prétendent que l'ancien Ministre, qui fut remercié à la mort de George II., est à la veille d'être rétabli. Ils assurent qu'il y a eu déjà un pour-parler à cet

effet ; que le Monarque le fit appeller en dernier lieu dans son cabinet, pour favoir de lui, si dans la conjoncture présente des choses, on ne pourroit pas employer *un autre terme* : c'est-à-dire, s'il ne voudroit pas accepter l'administration à de certaines conditions ; mais le Ministre fut ferme, & inexorable.

Comme les parties ne furent pas d'accord, elles se séparèrent, le Roi résolu de se passer de lui, & lui résolu d'empêcher qu'il ne s'en passât.

Comme le Ministre a un grand parti dans la nation, il pourroit bien obtenir main levée du peuple pour occuper de nouveau sa place. En tout cas si cela arrive, ce sera la seconde fois qu'il aura gagné son procès avec dépens contre la couronne ; je veux dire qu'il aura forcé deux Rois d'Angleterre à le conserver dans le ministère ; je ne fais si ce n'est pas quelquefois un avantage pour une nation, que le souverain soit obligé de retenir à la tête des affaires, ceux qu'il en voudroit tenir éloignés.



L E T T R E L V I I .

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Lisbonne.

Si les anges étoient de couleur olivatre, je comparerois les Portugaises à ces divinités célestes; les beautés ici ont le teint brun tirant sur le basané.

En général les femmes en Portugal ont les yeux, & les dents belles: deux traits supérieurs, qui embélistant un visage, empêchent qu'on ne s'apperçoive de ses autres deffauts: aussi presque toutes les Portugaises passent pour jolies.

A l'égard de l'esprit, je ne t'en dirai rien; car les Européens appellent de ce nom dans le sexe un je ne fais quoi de libre, & d'enjoué, qui à la Chine passe pour indécence. D'ailleurs les étrangers se trouvent si rarement avec les Portugaises qu'ils ne sont pas en état de les définir.

Les usages des Maures prévalent encore dans ce Roïaume. Ils l'ont habité pendant huit cens ans, & il en faudra peut-être autant, avant que les Portugais deviennent entièrement Européens.

Depuis que je suis à Lisbonne, je n'ai pas vu l'ombre d'une femme de qualité pendant le jour. Elles sont brouillées avec la lumière. Le soleil ne les rencontre jamais en faisant sa course sur cet horizon. Elles ne se montrent qu'à la chandelle. Ce sont des belles de nuit. Il y a ici, parmi les femmes du grand monde, une ostentation qui n'est point connue ailleurs; elles ne se visitent qu'au flambeau. J'imagine qu'elles tirent cette coutume de la Laponie, ou de quelque autre pays du Nord, où l'on ne vit que de nuit. J'ai lu dans quelques anecdotes secrètes de cette Monarchie, que les *Fidalgos* sont belles: si je puis parvenir à en voir quelques-unes, je te ferai savoir de quelle couleur elles sont.

LETTRE LVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

DEPUIS que je suis en Angleterre, trois grands personages ont donné beaucoup à parler à cette nation spéculative.

Le spectre de Cokelin (*), l'Anesse de la Reine (†), & Wilkes du Parlement (§).

Le spectre entretint long-tems la Cour, & la ville. Un grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe allerent le visiter dans sa maison, & converserent avec lui. Il est vrai qu'il ne s'exprimoit pas trop distinctement; mais il rendoit quelques sons; ce qui suffisoit pour lui faire faire beaucoup de bruit.

L'Anesse de la Reine à son arrivée n'eut pas peu à faire, à recevoir les visites de ceux qui allerent la voir. On lui donna des gardes, & on posta une sentinelle à sa porte. Quand une Duchesse de Modene seroit arrivée à Londres, on ne lui auroit pas fait plus d'honneur.

Le concours du peuple fut très grand à son palais escurial, près de *Buckingham-Gate*.

En attendant la renommée n'étoit pas oisive; elle entretenoit le public de sa belle queue, de ses longues oreilles, & de sa peau ondée; mais comme ses appartemens n'étoient pas disposés à recevoir nombreuse compagnie, on résolut de faire son portrait; afin que ceux qui ne pourroient approcher de sa personne, pussent jouir de sa figure.

(*) Une imposture imaginée pour gagner de l'argent.

(†) Une Anesse envoyée à la Reine.

(§) Un membre du Parlement, qui écrivoit une feuille périodique.

Wilkes fit encore plus de bruit que l'Aneffe; il est vrai qu'en fait de rumeur publique en Angleterre, le mâle se distingue toujours sur la femelle. Sa détention à la Tour causa une foule de raisonnemens politiques, & des discours très profonds. Sa sortie de la prison fit plus de bruit ici, que l'entrée du grand Turc à Constantinople. Mais hélas! que la gloire de ce monde est de courte durée! Le spectre fut mis au pilori. Dans peu il ne fut plus question de l'Aneffe, & Wilkes s'enfuit en France pour éviter le sort du spectre.

L E T T R E L I X.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

LA paix de l'Europe a fait tenir bien des raisonnemens. Les hommes à systèmes ont parlé sur celle-ci à perte de vue. On a dit que le traité définitif étoit une suite de l'arrangement qui avoit été prémédité depuis long-tems dans certaines Cours: d'autres l'ont donné à la mauvaise politique des puissances combinées de Vienne & de Versailles; d'autres enfin, l'ont attribué à la mauvaise manœuvre des généraux. Mais

les politiques ont beau prévenir les événemens, & marcher au-devant de la providence, tout bien considéré, on peut dire que c'est le hasard qui décide du sort des états. Un coup de fusil peut changer la république Chrétienne au point de la rendre méconnoissable.

Si au-milieu de la dernière guerre, le Roi de Prusse eût été tué, l'Europe seroit à présent dans une position différente.

Vois quel changement un coup de mousquet, qui eut privé ce Prince de la vie, auroit apporté dans le plan général. La province, pour laquelle ce Monarque faisoit la guerre, seroit maintenant à la Maison d'Autriche, ce qui lui auroit rendu la supériorité qu'elle avoit auparavant.

Toute la puissance du Roi de Prusse étant pour ainsi dire en lui-même, après sa mort, l'état se trouvant sans force, on se fût partagé son domaine, ce qui eut fait changer la balance du Nord. Il eut résulté de-là que l'Europe eut pris une autre face. Telles nations, qui ont reçu la loi au traité de paix, l'eussent donnée.

Cette révolution en eut causé une autre dans la manière de penser : le Roi de Prusse, qu'on regarde à présent comme le plus grand politique du siècle, eut passé pour un

souverain qui n'en avoit pas les premières notions; au-lieu du héros, on ne verroit aujourd'hui en lui que le téméraire.

J'ai pitié de l'Europe quand je fais réflexion que deux onces de plomb peuvent changer le sort de tous les peuples.

LETTRE LX.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

De Lisbonne.

Si la fortune met souvent les particuliers à de grandes épreuves, elle fait quelquefois éprouver de grands revers aux souverains.

Il n'y eut jamais, je crois, un Roi plus malheureux sur la terre que Joseph I. qui régne aujourd'hui en Portugal. A peine fut-il assis sur le trône qu'une mauvaise influence se répandit sur sa couronne. Les esclaves du Brésil se révolterent: peu de tems après, des incendies imprévus consumèrent des édifices construits pour l'utilité publique: de-là à quelques années la terre s'ouvrit, & plus de quarante mille de ses sujets furent ensevelis dans ses entrailles: lui-même fugitif, sans règne & sans couronne, se trouva pour quelque jour sans état.

Le feu de la terre, ou peut-être du ciel, consuma son palais, & avec lui la plus grande partie de ses richesses.

Sa capitale fut ensevelie dans les flammes. Ce qui échapa à l'incendie général, ne servit qu'à tracer à ses yeux le désastre le plus affreux.

Ce Monarque vit le reste de ses sujets errans, sans habitations, exposés comme lui à la dernière indigence, sans qu'il fut en son pouvoir de les secourir: malheur plus grand que la mort même pour un Roi qui aime son peuple!

A la suite de tous ces fléaux, les grands de l'état conjurerent contre lui: ils formèrent le dessein de lui ôter la vie: il fut assassiné aux portes de sa capitale par ses propres sujets.

Le châtement de ce crime fut un nouveau malheur qui mit le comble à tous les autres. Ce Prince infortuné vit dans un seul jour périr tous les grands de son royaume sur un échafaut; ce qui l'isolant sur son trône, lui ôta la splendeur des rangs, &c. &c.

Ce Monarque est pourtant bon, humain, doux, affable, prévenant. Mais, le croiras-tu? il y a un certain degré de bonté chez les souverains, plus dangereux que la cruauté des Tirans: du-moins l'expérience de

tous les âges prouve que les plus grands excès furent commis sous les Rois débonnaires.

Il y a chez les Monarques une certaine sévérité qui retient les ministres & les sujets dans leur devoir : celle-ci est la mesure de l'ordre public. Le bonheur des peuples est dans ses limites : ce qui est au-delà est tyrannie, ce qui reste en-deçà est foiblesse.

Il y a actuellement en Europe deux ou trois souverains qui désolent leur peuple par la bonté de leur ame.

L E T T R E L X I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

ON a beau se plaindre du trop grand pouvoir des Rois d'Europe : les réflexions viennent trop tard : l'affaire en est faite ; leur despotisme est établi irrévocablement.

Les corps politiques, formés dans leur origine pour défendre les droits des peuples, ont beau représenter, la volonté suprême l'emporte toujours sur les représentations. Cet anéantissement des prérogatives des nations vient de loin. Ce n'est pas l'af-

faire du siècle présent , ni de celui qui l'a précédé. Le despotisme absolu des Rois s'est affermi par degrés.

Les Princes Chrétiens, qui sont toujours désunis entre eux, se sont accordés sur la servitude générale des peuples.

Quand on remonte aux premières prérogatives des Rois , & qu'on fait réflexion au peu de pouvoir qu'ils avoient dans leur origine, on ne peut s'empêcher de croire qu'il n'y ait eu autant de négligence de la part des peuples, que d'ambition du côté des Princes.

Le despotisme absolu ne se fut jamais établi, si les sujets de chaque état n'y avoient donné les mains. Pour maintenir la balance, il n'y avoit qu'à suivre le plan que chaque législateur avoit tracé. J'ai examiné toutes les constitutions de l'Europe, & j'ai trouvé qu'il n'y en a aucune, qui de propos délibéré ait établi le despotisme. Elles ont toutes mis une barrière entre le pouvoir des Rois, & la servitude des peuples; mais les principes étant une fois corrompus, il fut facile aux souverains de subjuguier leurs sujets.

Le malheur de l'Europe est d'autant plus grand, qu'il n'y a aucune forme aujourd'hui qui puisse y remédier.

Pour faire rentrer les peuples dans leurs premiers droits, il faudroit conjurer contre tous les trônes: remède qui seroit pire que le mal; car dans cette révolution subite, une anarchie, plus funeste que le pouvoir des Rois, acheveroit de détruire, ce que le despotisme lui-même a respecté.

Après tout, ce ne seroit, pour me servir de cette expression, qu'un détour d'indépendance. Les hommes ne sont pas faits pour être toujours libres; il semble que leur état naturel soit d'être esclaves. Si ce n'eût pas été un deffaut attaché à l'humanité, Athenes, Carthage, & Rome subsisteroient encore, au-lieu qu'elles ne sont plus.

L'Europe devenue libre par un effort, se soutiendrait encore quelque tems indépendante, au bout duquel elle retomberoit dans la même servitude où elle est aujourd'hui.

Tôt ou tard les peuples les plus indépendans se laissent asservir.

Si le parti Anglois, qui soutient la liberté, prenoit le dessus, la République d'Angleterre se soutiendrait peut-être deux ou trois siècles, au bout desquels son indépendance iroit se perdre dans le despotisme de ses Rois.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

D U S I X I E M E V O L U M E.

L E T T R E I.

*L*E Mandarin Cham - pi - pi , au Mandarin
Kie-tou-na , à Pékin. Pag. 5

Chute du Ministre Plénipotentiaire de France,
Prognostic qu'en tire une partie des Anglois.

L E T T R E II.

*L*e Mandarin Kie-tou-na , au Mandarin Cham-
pi-pi , à Londres. 6

La religion Chrétienne est examinée à Pékin :
on la décide extravagante mais tolérable , quoi
qu'on ne puisse concevoir le contraste entre ses
principes & la vie de ceux qui les prêchent.

L E T T R E III.

*L*e Mandarin Cham-pi-pi , au Mandarin Kie-tou-
na , à Pékin. 8

La religion proscrire à la Chine , doit l'être
pour toujours. Nul dogme n'a besoin d'examen,
il est le même par-tout : mais tout ce qui s'ap-
pelle nouveauté de culte est dangereux pour un
Etat.

L E T T R E I V.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 12

Tout annonce que le Portugal est la dernière partie de la création, s'il n'en est pas l'excrément.

L E T T R E V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 13

Description de l'usage étonnant qu'on fait en Angleterre de ce qu'on y appelle Toft, ou manière de boire à la santé. Institution nouvelle & singulière qui en multiplie les objets à l'infini.

L E T T R E V I.

Le Même au Même, à Pékin. 18

Portrait de l'homme à bonnes fortunes : ses vices, ses vices également inconnus à la Chine.

L E T T R E V I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 19

Les femmes à Londres laissent à leurs filles de chambre le soin de savoir le nombre de leurs enfans. L'himen semble l'exemption de tout devoir.

L E T T R E V I I I.

Le Même au Même, à Pékin. 21

Les faiseurs de projets, les alchimistes, les courtiers d'amour, les parasites & les joueurs de profession n'ont d'autre soin, que de trouver le moien de mettre à contribution chaque jour la table de quelque personne opulente.

L E T T R E I X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cataoyu-se, à Pékin. 24

En Europe le vice & la vertu ont tant d'affinité, que l'apparence de l'un couvre la réalité de l'autre. Description à ce sujet d'une assemblée de Londres,

L E T T R E X.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 29

Le Roi de Portugal, qui a des états dans les quatre parties du monde, s'apperçoit à peine où il est. Toutes ses richesses viennent du nouveau monde, & cette opulence l'appauvrit journellement.

L E T T R E X I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cataoyu-se, à Pékin. 31

Projet de spectacles pour la Chine. Description des Magasins différens qu'il exige, & maniere de les distribuer. Plan de la Salle. Choix des sujets pour le tragique, habits, voix qu'ils doivent avoir. Maniere de traiter les piéces & ressource ouverte contre leur disette: enfin d'où l'on peut tirer le pathétique des catastrophes.

L E T T R E XII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Coraou-
yu-se, à Pékin.* 44

Suite du projet précédent, ou méthode pour former une comédie à la Chine, pour les acteurs & leurs talens, comme pour les pièces, leur composition & leur dialogue: & enfin pour la danse.

L E T T R E XIII.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-
pi, à Londres.* 54

Le Portugal, quoique très fidele, veut parodier le saint siège, agit contre ses nonces, & en est presque regardé comme hérétique.

L E T T R E XIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin.* 55

Exécution faite en effigie par le peuple de Londres contre un de ses Ministres. Qu'on lui laisse cette liberté, il consentira après qu'on le dépouille.

L E T T R E XV.

Le Même au Même, à Pékin. 57

Des Marchands partent d'un cabaret pour aller en corps représentatif, mais sans chef, féliciter le Roi d'Angleterre sur la paix.

L E T T R E X V I .

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 59

L'or tiré de l'Amérique par le Portugal, en y augmentant les signes numéraires, a renchéri toutes les denrées, au point qu'on peut calculer l'instant de la destruction du Roïaume.

L E T T R E X V I I .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 60

La dernière guerre, en mutilant la plupart des sujets du Roi d'Angleterre, leur a aquis une considération qu'ils n'auroient jamais eue, s'ils étoient resté entiers.

L E T T R E X V I I I .

Le Même au Même, à Pékin. 62

Chaque personnage en Europe semble avoir son caractère distinctif, ce que le Mandarin démontre par le portrait qu'on lui fait des différentes personnes qui composent une assemblée de Londres.

L E T T R E X I X .

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 77

L'Angleterre fait tout le commerce du Portugal. Cromwell aquit aux Anglois le privilège de réduire les Portugais à la misère.

L E T T R E X X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 78

Le Plénipotentiaire de France à Londres écrit pour se justifier, & a assez de modération pour ne point, nommer ceux qui l'ont mis dans ce cas.

L E T T R E X X I.

Le Même au Même, à Pékin. 79

La guerre a enrichi le Roi de Prusse qu'elle auroit dû ruiner: ce qui montre le peu de combinaison du ministère Anglois, qui a fait changer ses guinées en Frédéric: puissent ceux-ci ne pas conjurer contre l'Angleterre!

L E T T R E X X I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 82

L'Angleterre a reçu de la France une nouvelle branche de population par l'admission des Protestans réfugiés, que Louis XIV., contre les intérêts de sa Monarchie, contraignit à s'expatrier, en punissant de divers supplices leur attachement à leur croïance.

L E T T R E X X I I I.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 86

L'industrie du Portugal tient toute à l'étranger: aussi les Anglois & les Hollandois en partagent-ils les richesses: c'est par grace qu'ils permettent à quelques naturels du pais de travailler avec eux en sous œuvre.

L E T T R E X X I V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 88

Traits extérieurs auxquels un étranger peut à Londres connoître un Roialiste & un Républicain.

L E T T R E X X V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 90

Jugement porté sur le vaste édifice de l'église de S. Paul de Londres. Pourquoi est-il peu fréquenté?

L E T T R E X X V I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 91

Description de la différence de servir la table chez un Roialiste ou chez un Républicain Milieu que le Chinois voudroit y trouver pour son estomach.

L E T T R E X X V I I.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 94

Le gouvernement Portugais n'a point de marine, celle de ce royaume est marchande & ne connoît que la route de l'Amérique.

L E T T R E X X V I I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 96

Tout état en Europe trouve un obstacle au despotisme. L'Angleterre seule l'a franchi. Que son Roi abandonne la forme, il obtiendra le fond: n'est-ce pas le tout?

L E T T R E X X I X.

Le Même au Même, à Pékin.

98

La musique varie en Angleterre suivant les saisons. Point de nation plus sérieuse & qui aime plus la musique & les musiciens : mais ils doivent être étrangers, car personne ne cultive cet art, & la modulation n'est pas même appropriée au génie du pais.

L E T T R E X X X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pekin.

101

Londres n'est la capitale de l'Angleterre que par la quantité de peuple qui l'habite, car les grands n'y viennent qu'incognito, réservant leur faste & leur luxe pour leurs maisons de campagne.

L E T T R E X X X I.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

104

Le Portugal n'a point de finances, aussi cette partie ne cause point d'embarras au ministère, qui est toujours prêt à favoriser les faiseurs de projets.

L E T T R E X X X I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pekin.

106

Générer les besoins physiques d'un peuple, c'est le réduire en esclavage : c'est pour cela que les Anglois semblent fuir leur patrie, de-là leurs richesses amassées avec peine pendant la guerre, se répandent avec facilité après la paix,

L E T T R E XXXIII.

Le Même au Même, à Pékin. 108

Un commis de la compagnie des Indes Angloises s'est aquis des richesses immenses. Il a voulu avoir une charge marchande & ne l'a pas obtenu. La compagnie prétend même revendiquer son opulence.

L E T T R E XXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cortao-yu-se, Censeur de l'Empire, à Pékin. 110

Les Européens dépouillent les mers & leurs rivages pour garnir des cabinets; & cette fureur engloutit souvent les plus grandes richesses. D'autres amassent de vieux cuivres, dont la vétusté & la rouille font le prix.

L E T T R E XXXV.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 113

Lisbonne est victime des plus terribles fléaux de la providence, & loin de s'humilier sous la main qui chatie cette ville, elle semble se jouer de ses malheurs.

L E T T R E XXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cortao-yu-se, à Pékin. 115

L'Anglois n'a point d'habitudes, mais des passions que l'âge ne fait qu'augmenter. Idée d'un juge à paix de Londres, dont l'aveuglement semble se réunir sur l'équité.

L E T T R E XXXVII.

Le Même au Même, à Pékin. 116

La Reine d'Angleterre accouche d'un second Prince : ce qui offre matière à réflexion sur les avantages ou les désavantages pour l'état, d'une nombreuse famille royale d'Angleterre.

L E T T R E XXXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 120

Description d'un *Auto-da-fé* à Lisbonne : habillemens des victimes, crimes qui les assujettissent aux peines d'un tribunal cruel & sanglant, que le Roi honore de sa présence, sans même connoître pourquoi ses sujets y sont immolés.

L E T T R E XXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 124

Portrait d'une coquette, animal commun en Europe. La femme qui a revêtu ce caractère, ne le quitte qu'avec la vie. Son origine & les progrès en Angleterre.

L E T T R E XL.

Le Même au Même, à Pékin. 126

Le soin qu'on prend en France de former une marine, altere son harmonie avec l'Angleterre. Manière dont celle-ci commencera la guerre : raisons successives de guerre, de paix & de guerre.

L E T T R E X L I.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 128

Preuve de l'instabilité des monarques sur leur trône, par l'exemple du Roi de Portugal. La jalousie en est la cause, cette source des malheurs de ce Roïaume comme de ceux de l'Espagne.

L E T T R E X L I I.

Le Même au Même, à Pékin. 130

On accuse des bonzes de la conjuration contre le Roi de Portugal. Un d'entre eux est mis à mort: mais sur tout autre motif.

L E T T R E L X I I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 132

L'Auteur du North-Breton vient d'être puni & son écrit a été flétri, lorsque dans les tems antérieurs l'un & l'autre auroient été couronnés, & leurs juges flétris.

L E T T R E X L I V.

Le Même au Même, à Pékin. 133

Origine du goût des Anglois pour la musique Italienne. Elle n'est point assortie au climat ni au génie de la nation: mais elle est étrangere, & coûte beaucoup: elle doit donc plaire, quoiqu'on n'en entende pas même la langue: elle occupe des heures dont on seroit embarrassé; & qui se passent en rendez-vous: le Roi d'Angleterre se montre patriote en n'y assistant que par complaisance.

L E T T R E XLV.

Le Même au Même, à Pékin.

141

La musique, dans ses commencemens, fut accommodée à l'idiome propre à chaque nation. Elle exprimoit alors les sentimens & les sensations du corps ou de l'ame. Les notes furent ensuite inventées: mais chaque peuple avoit sa maniere de les moduler. L'une est elle supérieure à l'autre? Cela est difficile à décider; cependant l'Italienne réduite aux roulades & aux passades, semble avoir tout gâté: & *Handell* en s'y astreignant a entièrement corrompu la musique Angloise.

L E T T R E XLVI.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

150

Splendeur & magnificence des commis de la factorie Angloise à Lisbonne. Jeu ruineux, somptuosité de leurs fêtes, de leurs habillemens qui font rester en Portugal, ce que l'industrie Angloise devoit en retirer. Avantages que le tremblement de terre a procuré à quelques-uns d'entre eux. Un bal se donne qui offre l'occasion de parler des différentes personnes qui y figurent. La factorie aura bientôt besoin d'une nouvelle punition du ciel pour se relever.

L E T T R E XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

159

Il va au *Ridoto* de Londres, & fait la description de cette assemblée. Motifs qui empêchent ou font danser les ministres des diverses puissances étrangères. Portrait des femmes sages ou prostituées qui y figurent.

L E T T R E XLVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Corao-
yu-se, à Pékin.* 165

La paix a augmenté la galanterie en Angleterre. Les modes de France y ont pris un empire absolu. La nouvelle forme des chapeaux a paru utile à la débauche, & les Angloises l'ont adoptée.

L E T T R E XLIX.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-
pi-pi, à Londres.* 167

Le Mandarin assiste à une audience du premier Ministre de Portugal. Il n'est pas concevable avec quelle rare méthode il répond à une multitude innombrable qui l'attend à son passage: & les satisfait tous, en ne laissant parler personne.

L E T T R E L.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin.* 171

On peint en Angleterre les femmes les plus fameuses par leurs charmes, vertueuses ou non, les hommes célèbres en tous genres: pour en représenter d'inconnus, il faut faire les portraits des membres du Parlement du parti de la Cour.

L E T T R E LI.

Le Même au Même, à Pékin. 175

Un Ministre disgracié est rappelé à Versailles: ce qui marque la foiblesse du Monarque, ou le besoin dont est le Ministre, ou la puissance de l'esclave favorite.

L E T T R E LII.

Le Mème au Mème, à Pékin.

174

Mariage d'un Prince Allemand avec la sœur du Roi d'Angleterre. Il doit braver la rigueur de l'océan, la politique ne lui permettant pas de prolonger son séjour à Londres.

L E T T R E LIII.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
pi-pi, à Londres.*

Les fléaux du ciel sur Lisbonne semblent ouvert la porte à tous les vices. Le despotisme également concouru.

L E T T R E LIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
na, à Pékin.*

Il est fâcheux que les Monarques ne prennent visite, comme ils ont la liberté de faire. L'embaras de la réception en fait la difficulté. Louis XV. & George III. le voioient, pour leurs états respectifs!

L E T T R E LV.

Le Mème au Mème, à Pékin.

Les Parlemens de France parlent au Roi de la liberté qu'a perdu le Parlement d'Angleterre, qu'ils perdroient eux-mêmes au-delà du Calais.

L E T T R E LVI.

Le Même au Même, à Pékin. 181

L'ancien Ministre Anglois auroit été rétabli, s'il avoit pu s'accorder avec le Monarque: mais le peuple souffra bien une seconde fois forcer le Roi à lui rendre son poste.

L E T T R E LVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 183

Les Portugaises sont belles, mais d'une couleur singulière. Les Fidalgos sont ennemies du jour.

L E T T R E LVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 184

Trois personages merveilleux qui ont partagé l'attention de tous les ordres d'Angleterre, depuis que le Mandarin y est. Leur sort également triste & déplorable.

L E T T R E LIX.

Le Même au Même, à Pékin. 186

Différens raisonnemens sur le dernier traité de paix. Si un plomb mal-adroit eut atteint le Roi de Prusse, la guerre étoit finie, & le héros du siècle n'étoit plus qu'un aventurier aussi blâmé qu'on l'a comblé d'éloges.

L E T T R E LX.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 188

Fatalité qui semble poursuivre Joseph I. de Portugal. Ses qualités personnelles sembloient le mettre à l'abri de tant de malheurs auxquels sa douceur a pu donner lieu.

L E T T R E L X I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 190

Les peuples Européens s'y sont pris trop tard pour penser à regagner leur liberté : le despotisme a jetté de trop profondes racines. L'extrémité qui pourroit être favorable ne serviroit qu'à éloigner de quelque tems l'affervissement total mais inévitable, même en Angleterre.

F I N.